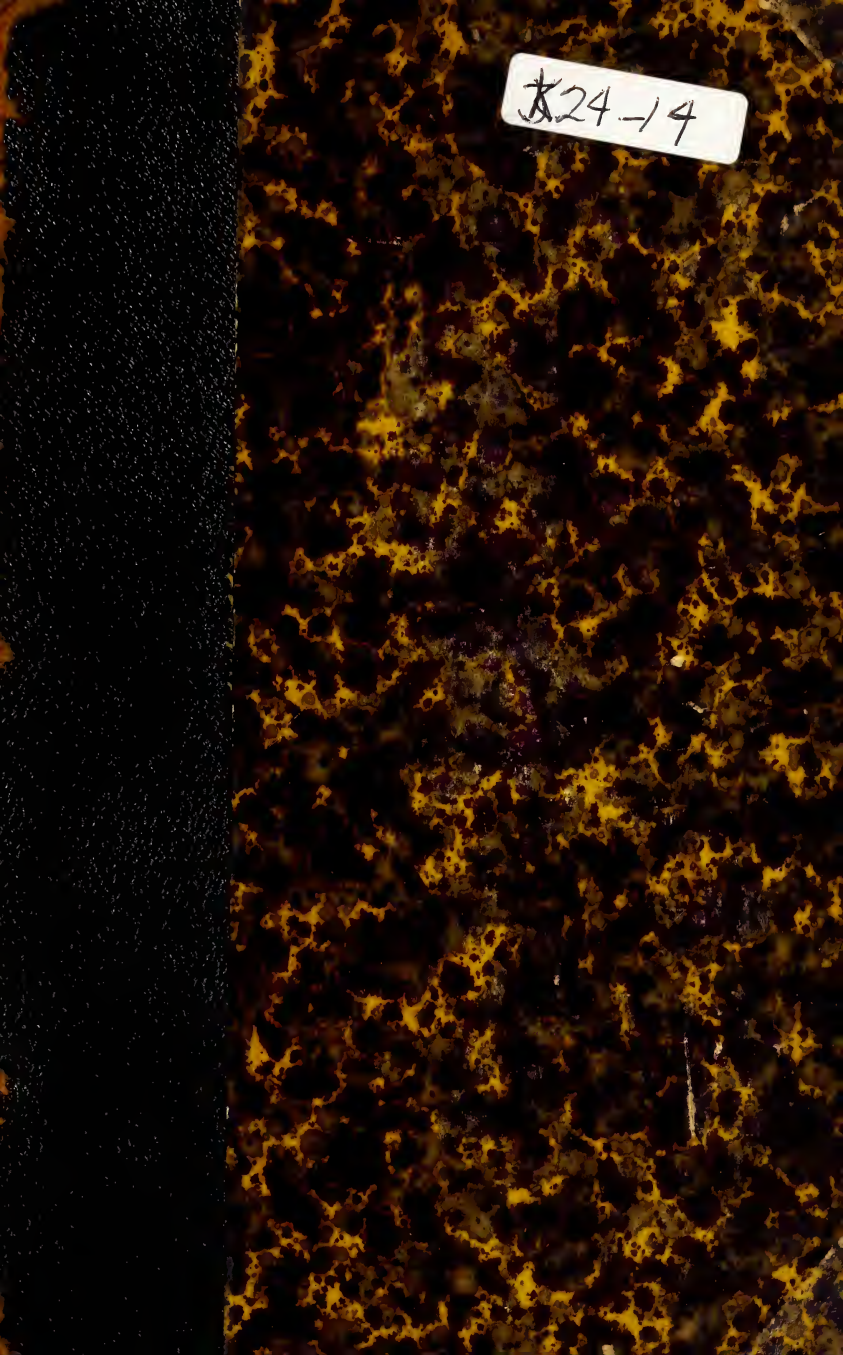
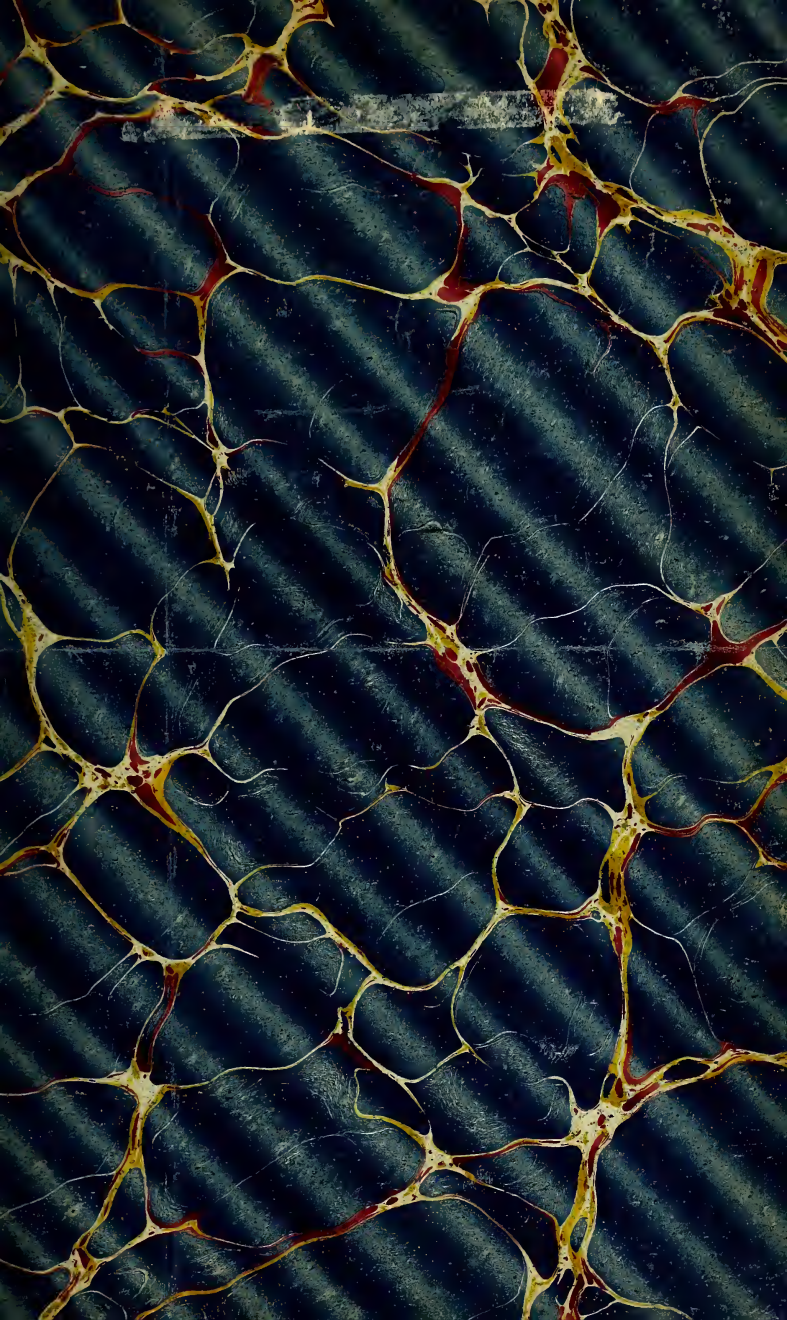


24-14


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI' ARROND'
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS



PAUL DÉROULÈDE

— 1870 —

FEUILLES DE ROUTE

Des Bois de Verrières à la Forteresse de Breslau

5e ÉDITION



PARIS
Société d'Édition et de Publications
Librairie Félix JUVEN
122, Rue Réaumur, 122

1907

1870

FEUILLES DE ROUTE

Des Bois de Verrières à la Forteresse de Breslau

DU MÊME AUTEUR :

Chants du Soldat (Ouvrage couronné par l'Académie française), 158e édition, un vol. . . . . 1 »

Nouveaux chants du Soldat, 130e édition, un vol. . . 1 »

Marches et Sonneries, 50e édition, un vol. . . . . . 1 »

Refrains militaires, 21e édition, un vol. . . . . . . 1 »

Chants du Paysan (Ouvrage couronné par l'Académie française), 33e édition, un vol. . . . . 1 »

Histoire d'amour, 19e édition, un vol. . . . . 3 »

Education militaire, une brochure (épuisée).

Désarmement ?, une brochure (épuisée).

Le Livre de la Ligue des Patriotes, un vol. 1 50

Juan Strenner, drame en 1 acte en vers, un vol. . . 1 »

L'Hetman, 27e édition, drame en 5 actes en vers, un vol. 2 »

La Moabite, 28e édition, drame en 5 actes en vers, un vol. . . . . 2 »

Messire Du Guesclin, 30e édition, drame en vers en 3 actes, avec prologue et épilogue, un vol. . . . 2 »

La Mort de Hoche, 8e édition, 5 actes en prose, un vol. 2 »

La plus belle fille du monde, 1 acte en vers, un vol. . 1 »

Le Premier Grenadier de France : La Tour d'Auvergne, étude biographique, un vol. illustré (épuisé).

Chants du Soldat, édition de luxe, un vol. illustré. . 15 »

Poésies militaires, un vol. illustré. . . . . 6 »

Monsieur le Hulan et les trois couleurs, conte de Noël, un vol. illustré par Kaufmann (épuisé).

En préparation :

1870-1871. Nouvelles Feuilles de route, un vol.

PAUL DÉROULÈDE

— 1870 —

FEUILLES DE ROUTE

Des Bois de Verrières à la Forteresse de Breslau



PARIS
Société d'Édition et de Publications
Librairie Félix JUVEN
122, Rue Réaumur, 122

Il a été tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur papier de Hollande, à la forme de Van Gelder Zonen, numérotés à la presse de 1 à 20.

A mes deux amis,

au Mort et au Vivant

ALPHONSE DE NEUVILLE, EDOUARD DETAILLE

au peintre des *Dernières Cartouches*

au peintre de *Vers la Gloire*

PAUL DÉROULÈDE



AVANT-PROPOS

Ce premier volume de mes souvenirs raconte ma vie de soldat depuis la déclaration de guerre jusqu'à ma captivité en Allemagne. Il est extrait des cahiers de mémoires rédigés pendant mon exil; j'en ai revu, relu et récrit, en partie, toutes les pages, afin que nul bon Français n'y pût rien trouver qui heurtât de front ses sentiments ou ses croyances.

Non pas que je me sois le moindrement évertué à cacher mes opinions républicaines ni à voiler mes convictions religieuses : mon effort a surtout tendu à parler de tout et de tous sans autre parti pris qu'une partialité jalouse pour la Patrie.

De ce qu'avait été et de ce qu'avait fait l'étudiant en Droit ou l'apprenti ès Lettres, jusqu'au jour de mon enrôlement volontaire, je n'ai dit que juste ce qu'il faut pour n'encourir pas le reproche de dissimulation ou d'hypocrisie.

Peut-être eût-il mieux valu faire disparaître de ces croquis de bataille toute silhouette féminine, mais à quoi m'eût-il servi de nier que mon cœur n'a pas toujours battu que pour la France?

Aussi bien, j'en préviens le lecteur en toute franchise :

Ce n'est pas ici le livre d'un bénédictin ni d'un sage.

Ce ne sont pas non plus des études historiques, encore moins des considérations tactiques ou stratégiques sur les événements et sur la campagne de 1870, mais bien tout uniment les au-jour-le-jour de mes étapes et de mes haltes; la guerre telle que je l'ai vue et telle que je l'ai faite et — pour tout dire en un mot qui dit tout — les feuilles de route de ma route militaire. Rien de plus rien de moins.

Que si la rudesse des appréciations ou des jugements qu'on y rencontrera au passage,

offense ou afflige quelques patriotes, je les supplie de réfléchir aux conséquences des indulgences élogieuses, qui nous bercent depuis tantôt trente-six ans dans l'admiration de nos défaites.

Bonnes et utiles pour relever les fronts abattus par les malheurs de la veille, ces consolations excessives deviennent de jour en jour plus néfastes pour une nation qui finit par se parer de ses déroutes comme d'un trophée.

Ce n'est pas en continuant à enseigner que l'Armée ancienne a été effroyablement battue quoiqu'elle se fût battue héroïquement, que l'on apprendra à l'Armée nouvelle qu'il faut qu'elle se batte mieux pour qu'on ne la batte pas.

Si le Gloria Victis *de Mercié est un pieux mensonge filialement dû aux premières larmes de la Mère-Patrie, le* Malheur aux Vaincus *de nos vieux Gaulois reste toujours l'implacable vérité de l'histoire du monde.*

Quant aux pacifistes et aux humanitaires de 1870, dont j'avais jadis partagé les doctrines et qui m'ont fait hésiter un instant au seuil du droit chemin, il me paraît utile d'apprendre à qui l'ignore et de rappeler, sans ménagement, à qui feint de l'oublier, l'immense et criminelle

responsabilité qui incombe à ces éternels amis de nos ennemis dans l'apogée de la gloire prussienne, dans l'asservissement de l'Europe et dans la mutilation de notre France.

Saint-Sébastien, 1904. — Langély, 1906.

P. D.



1870
FEUILLES DE ROUTE

Des Bois de Verrières à la Forteresse de Breslau

LIVRE I

DE PARIS A PARIS PAR METZ

Déclaration de guerre. — État d'esprit. — L'Humanité et la Patrie. — Promenade dans les bois. — Le paysan de Verrières. — Mon brevet d'officier de mobiles. — Conversation avec Victor Duruy. — Les outranciers de la paix. — La fausse victoire de Reischoffen. — Un mot de M. Jules Ferry. — Mes deux grands-pères. — Metz. — Détails inquiétants. — Colonel Stoffel. — Prêcheur de désertion. — Retour à Paris.

I

La guerre avec l'Allemagne était déclarée depuis la veille. Elle me paraissait un anachronisme dans un siècle de lumière, mais je n'y voyais rien qui pût troubler le cours de ma vie.

J'avais vingt-trois ans. Lors de mon tirage

au sort j'avais amené ce que l'on appelait un bon numéro; mon père avait pris en outre la précaution de me racheter par avance du service. Je n'envisageais donc même pas comme possible mon incorporation dans un régiment quelconque de l'armée active. A peine savais-je, depuis quarante-huit heures, et ce, de par le hasard d'une rencontre avec l'ancien ministre Victor Duruy, que je pouvais et devais faire partie d'une organisation militaire nouvelle qui s'appelait « la garde nationale mobile ».

Sans cet avis, j'eusse continué à regarder le conflit entre la France et l'Allemagne comme une affaire ne concernant que leurs deux armées permanentes.

Je n'étais rien moins que patriote. Je dois même dire plus, puisqu'il faut tout dire : il y eut une longue période de ma jeunesse durant laquelle la gloire des armes ne comptait pas pour moi à côté de la gloire des arts. Je ne comprenais nullement la grandeur de la servitude militaire vantée par de Vigny et je me faisais honneur de ne pas mieux aimer les Français que les étrangers.

Cette maladie du cosmopolitisme, cette froideur pour la France, cette aversion pour l'armée s'étaient emparées de mon cerveau

pendant ma dernière année de lycée. Mon professeur de philosophie en avait jeté en moi les premiers germes, qui se développèrent rapidement lors de mon passage à l'École de Droit. J'étais l'ami de l'un des auteurs des propos de Labiénus et l'abonné du journal de Vermorel. Chaque dimanche je lisais la *Rue*, de Jules Vallès et, comme me le rappelait récemment encore Edouard Detaille, il n'y eut guère de manifestation d'étudiants où je n'aie entonné, moi aussi, le vieux refrain :

Les peuples sont pour moi des frères,
Et les tyrans des ennemis.

il n'a manqué à mon langage exalté de cette époque que la liberté de réunion pour que mes véhémentes diatribes fussent publiques.

Si l'écho en était parvenu aux oreilles du vaillant bâtonnier d'alors, Me Allou, mon inscription au tableau de l'Ordre des avocats, qui eut lieu quelques mois avant la guerre, eût évidemment rencontré de sa part une résistance analogue à celle opposée par l'énergique bâtonnier d'hier, Me Chenu, à l'admission du plus réputé des anti-Français.

Vers 1863 il était en effet de tradition, au Quartier Latin, de honnir le régime impérial ; et il y était de mode, ce qui est plus grave,

de rabaisser les vertus militaires pour glorifier les vertus civiques et d'exalter la liberté individuelle en faisant fi de l'indépendance nationale. L'Humanité primait la Patrie.

L'avenir nous semblait proche, où le genre humain, réconcilié, rejetant tout ensemble ses armes et ses chaînes, confondrait tous les peuples et toutes les races dans une embrassade mondiale.

Je laisse à penser quelle pouvait être, avec de semblables théories, l'importance que j'attachais aux questions de politique étrangère et si les récents bouleversements de l'Europe m'avaient bien vivement préoccupé.

Je n'avais pas été tout à fait insensible à l'injuste écrasement du Danemark en 1864 et à la formidable ascension de la Prusse en 1866. Mais ce n'avait été là pour moi qu'un sujet de réflexions philosophiques que je faisais d'ailleurs tourner au profit de mes paradoxes.

En réalité, je n'avais de goût que pour les belles-lettres, de passion que contre l'Empire et d'amour que pour ma mie, comme chantait Henri IV.

Je me rappelle encore, à ma honte, que, lorsqu'un de mes amis d'enfance, Joseph Fortoul, entré à l'École Polytechnique pour

en sortir artilleur, m'avait conseillé d'entrer à Saint-Cyr pour en sortir fantassin, il s'était attiré cette grossière riposte : « Ton métier de soldat est un métier de brute. »

Je comprenais fort bien, comme philosophe, la nécessité d'arrêter dans son vol l'oiseau de proie prussien, mais je ne comprenais pas qu'il ne pouvait et ne pourra jamais être abattu qu'à coups de fusil. Un arbitrage pacifique me semblait la solution sage et je continuais à déclamer follement contre la guerre et contre l'armée.

Il est telle pièce de vers envoyée par moi à la *Revue Nationale*, qui faisait un crime à César de ses effusions de sang humain; il en est telle autre qui, imprimée clandestinement, a couru le Quartier Latin, pronostiquant la chute de ce même César et réclamant l'avènement de la Paix du monde et de la République universelle.

Cependant, des hardis osaient dire aux Comices
Qu'un peu moins de combats blesseraient moins de gens,
Qu'un peu moins de blessés rempliraient moins d'hospices,
Que la place en serait plus libre aux indigents...

En vérité, si les néologismes inventés de nos jours pour nos néo-Français avaient eu cours à cette époque, j'aurais eu plus d'un titre à être classé intellectuel, pacifiste, anti-

militariste, humanitariste, voire « internationaliste conscient ».

En ce temps-là, quiconque m'eût interrogé sur mes opinions n'eût obtenu de moi que quelques emphatiques déclarations dans le genre de celle que me fit, à Copenhague, certain député danois. Je lui demandais quel était au Rigsdag le parti auquel il appartenait. Ce socialiste à la Jaurès, qui, lui du moins, parlait aussi couramment le français et l'allemand que sa langue maternelle, débuta ainsi : « Sachez, monsieur, que je n'appartiens à aucun parti danois; j'appartiens à la gauche européenne. »

Hélas! nous étions plus d'un sur les bancs de l'Ecole de Droit, plus d'un même parmi les avocats stagiaires du barreau de Paris qui n'étions plus d'aucun parti français. En tout, pour tout, avant tout, nous étions de l'opposition. Peu importait que l'on fût rouge ou blanc, que l'on n'eût même ni drapeau ni principe, pourvu que l'on ne fût pas impérialiste.

Tel était, à peu d'exceptions près et avec plus ou moins de violence selon les milieux, l'état d'esprit des républicains de l'époque, jeunes ou vieux. Beaucoup, en qui l'instinct national avait été perverti par des conceptions

ou par des ambitions politiques, furent encore plus lents que moi à se retrouver. Il faut dire aussi que mes coreligionnaires — c'était le terme du jour — étaient, pour la plupart, infiniment plus mêlés que moi aux luttes de parti, infiniment moins distraits de leur idée fixe par aucune autre idée. Pour combien l'amour impersonnel de la liberté et l'attrait beaucoup plus personnel du pouvoir entraient-ils dans l'ensemble de leurs convictions? C'est un calcul de probabilités auquel je ne m'arrêtais pas alors, mais que les événements de ces dernières années ne me semblent pas avoir résolu en leur faveur.

Sincère ou non, généreuse ou intéressée, la frénésie antibonapartiste allait vraiment jusqu'au vertige. On en était arrivé à ne voir dans les drapeaux que les aigles qu'on en voulait arracher, dans les soldats que les soutiens, ou, comme on disait, que les suppôts du tyran. Tout levier semblait bon, qui ferait s'écrouler l'Empire. L'Internationale fut un de ces leviers; l'antimilitarisme en fut un autre; et comme l'amour de l'Armée n'est que le complément de l'amour de la Patrie, après avoir bafoué l'une, on renia l'autre.

Les uns inconsciemment, les autres sans

conscience et même sans pudeur, s'étaient acharnés à cette besogne de désagrégation. L'étranger vit bien par quelle fissure il allait pouvoir faire pénétrer en France un flot d'idées antifrançaises. Car, si ce n'est pas toujours lui qui crée les mauvais courants, c'est toujours lui qui les grossit et qui les déchaîne. Aux subventions des partis politiques, destinées à propager toutes les opinions hostiles à l'Empire, vinrent bientôt s'ajouter et se mêler des subsides d'origine étrangère, destinés à lancer toutes les théories hostiles à la France. Ce n'est jamais de la main à la main, c'est toujours par des personnes interposées et par des procédés sans traces visibles que les agents du dehors soudoient les agents du dedans.

D'ailleurs, ces corrupteurs et ces corrompus professionnels ont souvent pour complices désintéressés de très sincères idéologues butés à leurs utopies; ils sont parfois même secondés par ces demi-dieux que sont les grands poètes planant, toutes ailes déployées, au-dessus des réalités de ce bas monde.

Lamartine fut de ceux-là, et aussi Victor Hugo avant *l'Année Terrible*, et aussi mon cher de Musset, jusqu'à l'insolente chan-

son de Becker, qui réveilla tout à coup en lui l'âme nationale et lui inspira sa superbe réplique du *Rhin Allemand*.

Mais ni idéologues, ni poètes ne suffiraient à troubler la raison de tout un peuple et à éteindre en lui ses instincts de conservation, s'il ne s'élevait de tous côtés une nuée d'articles et de pamphlets aussi innombrables que les flèches des Perses obscurcissant le soleil. L'esprit vacille, la conscience s'éteint.

Alors viennent à la rescousse, d'abord les orateurs passionnés et convaincus, quoique de parti pris; puis bien vite après, derrière eux et bientôt en avant d'eux, les rhéteurs avides de bruit comme Eschine et, comme Eschine aussi, avides de l'or des mulets de Philippe.

C'en est fait du bon sens de la Nation. Les mensonges lui sont présentés pêle-mêle avec les erreurs. Publicistes et tribuns lui versent à tour de bras le vin noir qui pervertit les volontés et engourdit les courages.

« La guerre est un crime! Le drapeau est un haillon! La Patrie est un leurre! Foin de l'honneur! A bas la gloire!... »

L'envahisseur peut se mettre en route : la nuit est faite, la France dort.

II

Dieu merci ! je n'ai pas à m'accuser d'avoir été un des endormeurs de mon pays, mais je dois humblement reconnaître que ce n'est pas le mauvais vouloir qui m'a manqué.

Cependant tout républicain que je fusse, je n'allais pas jusqu'à reprocher à l'empereur Napoléon d'avoir relevé le défi du roi Guillaume. J'étais même plutôt irrité contre mes frères allemands, qui allaient, sans contredit, s'attirer une sévère correction de la part de mes frères français; car de cela, du moins, je ne doutais pas.

Quant aux autres considérations sur les résultats possibles de cette guerre, sur sa durée, sur l'accroissement ou la diminution de prestige et de prospérité qui pouvait s'ensuivre pour les vainqueurs et pour les vaincus, je n'y arrêtais pas un instant mon esprit. Il fallut que quelqu'un m'en parlât pour m'y faire penser. Aussi la fatale journée du 20 juillet 1870, qui venait de décider, pour plus d'un quart de siècle, des destinées

de la Nation française m'avait-elle laissé à peu près indifférent. Je n'avais pas été beaucoup plus ému par les discussions et par les manifestations patriotiques du lendemain. J'étais plutôt ennuyé de tout le tumulte, alors joyeux, que la déclaration de guerre avait déchaîné dans Paris.

Il faisait, ce jour-là, un temps splendide; le bruit des voix d'en bas et l'éclat du soleil d'en haut étaient de bien mauvais conseillers de travail et de recueillement littéraires. Je pris le parti de fermer mes livres, de laisser la foule se démener et s'ébattre dans les rues poudreuses et d'aller chercher au fond des bois de Verrières

Le rideau vert, le lit de mousse

dont parle Alfred de Musset dans son ravissant *Conte de Simone*. Il va sans dire que j'allai également chercher Simone. Ce n'était pas là le nom de mon amie, mais, hormis le sien plus charmant encore à mon gré, je n'en sache pas qui la désigne mieux ni qui lui convienne davantage.

La journée se passa délicieusement paisible,

Sur le plus vert coteau de ma forêt chérie,

dans l'oubli de tout, sans autre préoccupation que de fuir toute rencontre, sans autre regret que de voir, dans la clairière, nos ombres grandissantes marquer l'heure du retour.

Je me souviens, pourtant, qu'aux environs de la Croix-de-Berny, un vieux paysan, qui avait son fils sous les drapeaux, eut l'indiscrétion de troubler notre tête-à-tête pour me demander, avec anxiété, quand les troupes partiraient.

J'eus l'impudence de lui répondre : « Est-ce que je sais ! »

Le regard de mépris que me lança cet homme entra dans mes yeux comme un éclair.

Une rougeur subite brûla mes joues. Bien plus vivement que ne l'avait fait deux jours auparavant les justes et éloquentes objurgations de M. Duruy, le reproche silencieux de ce père de soldat, dissipa ma torpeur et commença le réveil de ma conscience de Français.

Je sentis que je venais de manquer à la solidarité qui m'unissait, avant tout et malgré tout, aux hommes de mon pays.

Pour la première fois, ma prétendue philosophie humanitaire m'apparut comme une

apostasie et mon égoïsme amoureux comme une désertion.

La cruauté de ma réponse se révéla à moi dans toute sa vilenie. J'eusse voulu en demander pardon sur l'heure au vieillard, mais il nous avait brusquement tourné le dos, et nous étions de nouveau seuls sur la route.

Simone en profita pour essayer de conjurer cette brusque apparition du Devoir par un long baiser.

En dépit d'elle et peut-être en dépit de moi-même, mais non pas cette fois à mon insu, un grand pas était fait sur mon chemin de Damas.

Le soir en rentrant au gîte, et comme nous commencions à gravir les trois étages, au haut desquels se trouvait mon appartement de garçon, le concierge, un ancien chasseur d'Afrique, courut après moi et me remit, non sans une certaine solennité, une grande enveloppe blanche, de forme et d'écriture officielles. C'était un brevet de sous-lieutenant au 16e bataillon de la garde mobile de la Seine. Cette nomination, sollicitée pour moi, on verra plus loin par qui, mais nullement par moi, on a déjà vu pourquoi, ne me causa ni plaisir ni ennui. Elle ne laissa pas pourtant

que d'inquiéter ma très aimante et très aimée compagne. J'eus toutes les peines du monde à ramener le sourire sur ses lèvres roses et à détourner ses grands yeux de l'imaginaire vision d'un départ soudain pour la frontière. Autant qu'elle, j'aurais souffert alors de notre séparation, quel qu'en fût le motif, mais, en toute sincérité, ma mise en route, même à long délai, me paraissait d'une invraisemblance chimérique.

D'abord comment aurais-je pris au sérieux un grade qui m'avait été octroyé dans les vingt-quatre heures? Ensuite pourquoi aurait-on envoyé se battre cette nouvelle garde nationale encore inexistante, quand nous avions une armée de métier, dont le métier était précisément de nous assurer la victoire?

Certes, non! la mobile n'entrerait pas en campagne; tout au plus servirait-elle à faire la haie sur les grands boulevards au retour des troupes.

Tout à fait calmée par mes affirmations semi-sincères, semi-ironiques, la blonde Simone eut bientôt repris toute sa gaieté.

Elle n'en essaya pas moins le lendemain de me faire oublier l'heure de la convocation, que me fixait ma lettre de service. Je ne par-

venais pas à lui faire comprendre que le peu d'importance que j'attachais à ma nomination d'officier ne me dispensait pas d'obéir à un avis, qui était un ordre. Un ordre! Ce mot seul fit éclater de rire ma mignonne camarade, qui me railla sans pitié de mon obéissance déjà passive, et si parfaitement contraire aux libres allures de ma vie coutumière.

III

Ni rires, ni railleries n'entamèrent ma volonté, et le 22 juillet 1870, à neuf heures sonnantes, je me présentais à l'état-major de la Place de Paris.

Au fond, j'étais curieux de savoir quelle allait être ma destination, sinon ma destinée.

J'en fus bientôt instruit par le colonel de service, qui m'apprit que le 16e bataillon auquel j'étais affecté était le bataillon de Belleville. Il crut bon de me prévenir que mes futurs soldats étaient presque tous animés du plus mauvais esprit. « Je veux dire d'un esprit très républicain », avait-il ajouté.

La suspicion n'était pas pour m'alarmer.

Les formalités militaires accomplies, je songeai à aller remercier, plus par courtoisie que par gratitude, le véritable promoteur de cette promotion, qui n'était autre que l'ancien ministre de l'Instruction publique dont j'ai parlé plus haut, M. Victor Duruy.

Nous avions fait ensemble, l'année précédente, un assez long voyage en Egypte, au moment de l'inauguration du canal de Suez. La parole chaleureuse du vieux maître, ses entretiens nourris de faits et d'idées, sa belle humeur et, par-dessus tout, sa cordialité bienveillante m'avaient tout à fait charmé et je m'étais attaché à lui d'une affection respectueuse dont il avait senti la sincérité.

Le retour à Paris avait interrompu nos relations et je ne le rencontrais plus guère que par hasard.

C'était un de ces hasards, qui m'avait mis en face de lui, le 18 juillet 1870, dans une allée du jardin du Luxembourg. Comme je ne m'y promenais pas seul, je fis un mouvement pour l'éviter, mais il fit, lui, un signe pour m'appeler. Je quittai le bras de Simone, un peu penaud, un peu marri, me demandant à part moi si ce n'était pas tout autre chose qu'une leçon d'histoire, qu'allait vouloir

m'infliger mon respectable ami. Mon incertitude ne fut pas longue.

« Eh bien! monsieur le poète, s'écria M. Duruy à brûle-pourpoint, si, comme tout le fait prévoir, la guerre éclate définitivement entre la France et la Prusse, qu'allez-vous faire? »

Je répondis en plaisantant :

« Un hymne de triomphe après la victoire.

— Je le veux bien, mais avant?

— Avant? *Le Chant du Départ* est tout fait, et pendant, nous aurons *la Marseillaise!* »

J'étais tout fier de ma petite audace républicaine. Mais Victor Duruy reprit gravement :

« Vous n'êtes donc pas de la garde mobile? »

La question me surprit un peu. Elle me contraria même un instant. J'étais convaincu que cette garde mobile ne serait jamais mobilisée et n'existerait que sur le papier. Je me contentai de répondre :

« Je ne sais pas si j'en suis, mais il est probable que je dois en être.

— Taillé comme vous l'êtes, poursuivit M. Duruy, et actif comme je vous ai vu en voyage, vous devriez solliciter un poste d'of-

ficier, je suis sûr qu'on vous l'accorderait.

— Le métier de solliciteur n'est pas beaucoup de mon goût et mes opinions...

— Laissez là vos opinions, jeune homme, quand la France se bat, tout homme de cœur doit se rallier au drapeau. Vous n'êtes pas internationaliste, je suppose? »

J'eus la franchise de répondre :

« Je l'étais hier, je le suis moins aujourd'hui, depuis que j'ai vu une autre nation menacer la nôtre; mais je le suis encore un peu. Ce qui ne veut pas dire que je me refuse à être soldat, mais de là à désirer devenir officier, il y a un abîme.

— Je vous aiderai à le franchir. Croyez-moi, mon enfant, vous n'avez pas le droit d'être un Français indifférent; vous n'en avez pas le tempérament ni l'encolure. Je ne vous donne pas quinze jours pour être guéri de vos utopies.

— La République n'est pas une utopie, ripostai-je.

— Soit! restez républicain, mais redevenez Français, ce que vous ne seriez plus si vous refusiez de servir.

— Mais de servir à quoi, monsieur le ministre?

— A tout ce que demandera la France. Il

se peut qu'elle n'ait pas plus besoin de vous que des mobiles; il n'y en a pas moins une loi qui vous enrégimente dans cette armée de réserve. Cette loi est assez mal faite, j'en conviens; elle ne vaut à aucun point de vue la loi Niel, si follement repoussée par une majorité aveugle; n'empêche que, telle qu'elle est, elle est la loi. La garde mobile vous réclame comme elle réclame tous les Français de votre âge. Vous devez faire plus que de vous résigner à y occuper un poste de soldat, vous devez vouloir y prendre rang d'officier. À quoi bon, me dites-vous? Bon à donner l'exemple; bon à prouver que vous ne vous désintéressez pas du plus grave problème de politique générale, qui ait été posé sur les champs de bataille depuis le commencement du siècle. Songez que la défaite de la France serait son asservissement pour de longues années et qu'avec elle, que derrière elle, l'Europe en serait réduite à graviter autour de la toute-puissance germanique. Ce n'est là ni une appréhension, ni une prophétie. Je ne parle ainsi que pour vous faire réfléchir, non pour vous faire douter. Je crois comme vous à la victoire, et je ne vous demande même pas d'y concourir en volant à la frontière, je vous demande de ne pas

déserter moralement, ce que vous feriez en n'acceptant pas ce que je vous propose.

« Ce n'est pas uniquement le maniement d'armes et les marques extérieures du respect que vous aurez à apprendre à cette jeunesse parisienne, c'est la notion de la Patrie, c'est le culte du drapeau, c'est le respect intérieur de tout ce qui est respectable et n'est plus respecté. Quant au scrupule que vous vous faites de rien demander au gouvernement de l'Empereur, si exagéré que je le trouve, j'en veux tenir compte. C'est moi qui solliciterai pour vous. Dans deux jours vous aurez l'épée au côté. Vous ne dites pas non, n'est-ce pas? »

Je répondis même « oui », mais plus du bout des lèvres que du fond du cœur. J'étais ébranlé, je n'étais pas encore convaincu.

Quand je vins retrouver celle qui était restée toute surprise de ce long entr'acte dans notre dialogue amoureux, à sa première question qui fut naturellement : « Qui est-ce? » je répondis, non sans une pointe d'amertume : « Un sergent recruteur. »

Je coupai court au surplus de sa curiosité, en me récriant sur l'ennui que j'avais éprouvé en perdant vingt longues minutes loin d'elle, et, mon bras à son bras, nous

reprîmes notre promenade sous les grands arbres.

Au fond, le sergent recruteur m'avait beaucoup plus empaumé que je ne me l'étais avoué à moi-même. Plus d'une de ses idées avaient mûri rapidement en moi et lorsque je me présentai chez lui pour le remercier de sa démarche, mon antimilitarisme avait déjà reçu une sérieuse atteinte.

Outre ma rencontre de la veille avec le paysan des bois de Verrières, la conversation, que je venais d'avoir avec le colonel d'état-major de la place, avait beaucoup changé le cours habituel de ma pensée. J'avais été frappé de la concision de son langage, de la clarté de ses explications, de la sagesse de ses conseils et surtout de l'exquise courtoisie qui émanait de toute sa personne, sans rien enlever à l'autorité de son regard et de sa voix.

Non! cet officier-là n'était pas une brute et j'avais senti naître et croître en moi le remords de mon injuste et injurieuse appréciation d'antan.

Lorsque je fus introduit dans le cabinet de travail de M. Duruy, je le trouvai debout, prêt à sortir.

« Vous me remercierez une autre fois, me dit-il en hâte. Mes deux fils viennent de s'engager aux tirailleurs algériens, et je cours les embrasser avant leur départ. Sachez seulement que, si le poste pour lequel vous êtes désigné vous semble mal choisi, il ne faudra vous en prendre qu'à moi. Oui, c'est sur mon conseil que vous avez été nommé dans un bataillon de Belleville. » Et sans me laisser le temps de lui demander pourquoi, il ajoutait : « Vous aurez là beaucoup de bien à faire, car vous y trouverez beaucoup de mal déjà fait. Mais rien ne vous guérira mieux de vos vaines et dangereuses théories, que d'avoir à en guérir les autres. Au revoir. »

La vision de ce « paterfamilias » deux fois vaillant me fit faire un retour de plus sur moi-même. La sérénité avec laquelle ce robuste vieillard envoyait ses deux fils au combat me rendit déjà plus chère cette France, à qui il semblait si heureux de sacrifier les siens.

Je ne me doutais guère alors, que tout près de moi, à notre foyer, une mère spartiate allait bientôt se montrer plus héroïque encore que ce père romain.

IV

Avec un empressement, dans lequel entrait peut-être un peu de vanité, je m'occupai sur l'heure de mon équipement. A mon insu, je commençais à mériter l'éloge doublé de blâme, que devait un jour me décerner le vénérable Henri Martin. Il était alors le président de la Ligue des Patriotes, dont j'étais le délégué général. A propos de je ne sais plus quelle violence de langage, sinon de fait, que me reprochait le Comité, le vieil historien disait pour m'excuser : « Que voulez-vous? Il a toutes les qualités et tous les défauts des Français. »

Je ne serais pas étonné que le goût de l'uniforme fît partie de ces qualités, ou de ces défauts. Toujours est-il, qu'une fois en possession de mes tresses d'or, de mes plumes de coq et de mon grand sabre, je n'eus rien de plus pressé que d'aller les montrer à Simone.

L'ombrageuse enfant fut loin de ressentir pour mon uniforme l'admiration sur laquelle je comptais. Elle le qualifia même

d'horrible, mais il ne m'était pas difficile de deviner en quoi il lui faisait horreur.

Mon père et ma mère furent d'une opinion bien différente, tout comme mon frère André que j'étais allé voir le même jour à l'École Monge. Il y finissait alors sa première année de mathématiques élémentaires. Si calme de nature que fut mon cadet — notre oncle Emile Augier l'avait surnommé le père tranquille — il fit tout de même un accueil quasi enthousiaste à mon harnachement. Mais après le dithyrambe vinrent des restrictions moins enivrées et moins enivrantes. « A quoi diable pourrait-on bien employer des soldats ignorant le maniement d'armes et commandés par des officiers hors d'état de le leur apprendre? »

Il s'étendit assez longuement et assez ironiquement sur ce thême.

« Enfin! déclarait-il en terminant, quoi qu'il en soit, et doive en être, puisque te voilà garde mobile, moi aussi je serai garde mobile. Je ne vois pas trop bien ce que nous aurons à faire, mais, quoi que ce soit, nous aurons toujours l'agrément de le faire ensemble. Au revoir, mon lieutenant. »

Et, d'un geste gamin, il me fit un grand salut militaire.

Des divers propos de frère André, j'avais surtout retenu, comme on ne peut plus juste, le reproche indirect qu'il m'avait fait de ne pas connaître l'A B C de mes nouvelles fonctions. Je résolus donc d'aller dès le lendemain m'instruire du maniement d'armes, afin de me mettre en état de l'apprendre aux autres.

Mon éducation militaire fut confiée à un vieux caporal de grenadiers de la garde très médaillé, qui me mit en main mon premier fusil de guerre. Deux heures le matin et deux heures le soir, je manœuvrais chaque jour sous ses ordres dans la cour de la caserne du Louvre.

Lorsque le vieux briscard m'avait vu venir en tenue de sous-lieutenant de mobiles, déposer mon sabre d'officier, boucler le sabre-baïonnette à mon côté et empoigner le chassepot, il n'avait pu retenir cette apostrophe d'une franchise toute soldatesque :

« Comment vous êtes officier, et vous n'avez jamais manié le flingot? Ah! on avance vite dans votre arme. M'est avis que si les vieux de la vieille ne se mettent pas en travers de la route, ce ne seront pas vos bataillons de blancs-becs qui feront le poil aux Prussiens. Non! mais, je voudrais voir manœuvrer ça

sous le feu. Il est vrai qu'on ne vous y enverra pas. »

Je répondis, non sans un peu d'impatience et de colère :

« Si on nous envoie au feu, il peut se faire que nous manœuvrions mal, mais nous tiendrons bon.

— Possible, après tout! grommela-t-il en retroussant sa grosse moustache. Alors, pour lors, rectifiez-moi un peu la position. »

Ce dédaigneux jugement du vieux troupier me revint plus d'une fois à l'esprit pendant les six longs mois de cette guerre désastreuse, mais ce fut presque toujours pour constater, pour beaucoup d'autres que pour moi, l'exacte vérité de ma confiante riposte.

Tous ceux d'entre les jeunes Français qui, sans se laisser détourner de servir la France par les prédications internationalistes des journaux et des clubs, se sont volontairement enrôlés sous les drapeaux, tous ceux même qui se sont contentés de répondre sans maugréer à l'appel du pays, tous ceux-là n'ont pas eu besoin d'un grand apprentissage pour faire, assez bravement et, comme on dit, assez proprement le coup de fusil ou le coup de sabre.

C'est la caractéristique de notre vieille race

gauloise, aussi souple d'esprit que de corps, de pouvoir se prêter du jour au lendemain aux transformations d'états, voire de métiers les plus opposés. Quand la volonté y est, elle a des aptitudes et des promptitudes d'adaptation à nulle autre pareilles.

Seulement, en 1870, la volonté de beaucoup de Français n'y était pas.

V

M. Victor Duruy et, quelques siècles avant lui, Mathurin Régnier avaient raison de l'affirmer,

> ..... *Il n'est rien qui guérisse*
> *Un homme vicieux comme son propre vice.*

Les idées, l'attitude et la propagande de mes ex-confrères en pacifisme qui continuaient à vouloir tout pacifier en dépit de la déclaration de guerre, faisaient plus que de me désoler, elles m'exaspéraient. Je sentais clairement qu'il y avait là-dessous tout autre chose que des convictions philosophiques.

Aucun Français de bon sens et de bonne foi ne pouvait croire que le seul fait de crier :

« Vive la Paix » mettrait fin aux hostilités déjà commencées. Ce à quoi ils mettaient fin, ces cris funestes, c'était à l'espérance, à la confiance, au courage.

Il n'y eut pas un seul des régiments de Paris et il n'y eut guère de régiments de nos grandes villes en marche vers la frontière, qui n'aient entendu résonner au passage ces clameurs maudites. A coup sûr et par bonheur elles étaient toujours entrecoupées et presque toujours et presque partout étouffées par des clameurs contraires. Car s'il y eût, à Paris même, une véritable bande d'indignes citoyens allant, de place en place, acclamer la Paix en face des drapeaux déployés; si d'autres, plus indignes encore, se mêlaient aux troupes et colportaient, de rang en rang, leurs perfides lamentations sur le sort de malheureux soldats envoyés à la boucherie « pour satisfaire, disaient-ils, à des intérêts dynastiques », la grande, l'immense majorité du bon et du vrai peuple parisien frémissait d'espérances enthousiastes. Aussi les cris de : « A Berlin! » autrement naturels, autrement logiques, lorsque nos soldats allaient se battre contre les Prussiens, que les cris de : « Vive la Paix! » lorsque la France partait en guerre, étaient-ils de beaucoup les plus

nourris et par-dessus tout les plus ardents.

Mais entre deux groupes de donneurs de conseils, même inégaux en nombre, dont l'un excite à pénétrer en armes jusqu'au cœur du pays ennemi et dont l'autre détourne de faire un seul pas du côté de la bataille, l'oreille humaine a l'instinctive tendance de percevoir plus aisément et d'écouter plus volontiers les voix qui parlent d'égoïsme et de conservation que non pas celles qui prêchent le sacrifice et le dévouement.

Tous les hommes tiennent à la vie, et s'il en est beaucoup qui consentent à la sacrifier pour l'accomplissement d'un devoir évident, il en est fort peu qui soient prêts à ce même sacrifice en présence d'un devoir rendu douteux. En vérité, il n'est pas de crime de lèse-patrie plus abominable que de dire à des soldats qui vont se battre : « Ne vous battez pas ! » Autant vaut leur dire : « Jetez vos armes, déchirez vos drapeaux, livrez la France ! »

La formule : « Tous les peuples sont frères » a pour première déduction : « Ne vous battez pas contre vos frères étrangers » et pour conséquence logique : « Ne défendez pas vos frères français. »

C'est l'ineffaçable opprobre de tous les partis d'opposition au régime impérial que d'avoir continué à se laisser dominer à pareille heure par leurs passions personnelles. L'intérêt de la Patrie avait disparu pour eux, par cela seul qu'ils le sentaient mêlé aux intérêts de l'Empereur. Il y eut chez la plupart une perte absolue du sens national. « Croule la France, pourvu que l'Empire tombe! »

Je sais bien que, lorsque le désastre a été consommé, les plus responsables et les plus notoires de tous ces préparateurs d'invasion ont demandé à Dieu et aux hommes de leur pardonner leur erreur. Dieu est le seul juge de sa clémence, mais, pour le pardon des hommes, bien oublieux sont ceux qui le leur ont accordé.

Ce n'est pas le jour du traité de conquête, ce n'est même pas au lendemain de la défaite que l'inquiétude et le remords auraient dû s'emparer de tous les coalisés de l'intérieur, c'est le jour des premières manifestations antifrançaises. Or, leurs journaux faisaient plus que de ne pas les réprouver, ils les excitaient. On a souvent parlé des renseignements utiles que trouvaient les Prussiens dans nos gazettes, pour

connaître et suivre les mouvements de nos troupes; on n'a pas assez parlé, on ne parlera jamais trop des enseignements de lâcheté, des conseils de désertion, des prétextes à débandade que pouvaient y puiser chaque jour tous les Français.

A ce fléau, qu'on a laissé librement se déchaîner, non seulement aux premiers jours mais jusqu'aux derniers jours de la guerre, il n'est qu'un remède, dont l'application doit suivre sinon précéder l'ouverture des hostilités : la loi martiale.

D'autant que la moindre résistance eût suffi pour réduire au silence et mettre à la raison ces misérables semeurs de découragement, dont la vertu première n'est assurément pas la bravoure. En outre, ils étaient au début beaucoup plus bruyants que nombreux. C'est l'impunité qui a grossi leurs voix et leurs rangs. La majorité de Paris, je le répète, leur était d'abord hostile. Rien n'eût été plus facile, que de les disperser et de les faire taire, s'il y avait eu ce qu'il n'y a que si rarement, hélas! entre les bons Français, un peu d'entente, de discipline et de cohésion.

J'en acquis la preuve par moi-même certain soir où, pendant le défilé des troupes,

j'avais inutilement prié par trois fois les hurleurs de : « Vive la Paix! » d'avoir à cesser leurs hurlements. Mes prières n'en obtenant rien, je me jetai au milieu de leur groupe et souffletai rudement leur coryphée. La foule, qui n'avait rien dit jusque-là, me donna bruyamment raison; peu s'en fallut que mon geste isolé ne fût suivi de beaucoup d'autres, et la meute des pacifistes, redevenue silencieuse, alla chercher plus loin des voisins plus tolérants. En battant en retraite, l'homme au soufflet se contenta de me poser cette question : « Mais enfin, monsieur, qu'est-ce que je vous faisais? » Je lui criai de loin, car il s'éloignait : « Honte tout à l'heure, et maintenant pitié. »

Si, comme il me fut donné de le constater dans une autre circonstance, les deux tiers des foules parisiennes avaient gardé ou retrouvé l'instinct français, je m'aperçus bientôt que la presque totalité de mon 16e bataillon faisait tristement partie de l'autre tiers.

Les jeunes Bellevillois, qui le composaient, étaient imprégnés jusqu'aux moelles de toutes les doctrines dissolvantes, répandues à profusion dans Paris et de préférence

dans les quartiers populaires. Ils n'auraient pas manqué de cœur, s'ils n'avaient pas manqué de raison, mais l'esprit était faussé. Il n'était pas rare d'entendre sortir des lèvres de ces jeunes faubouriens, d'humeur plutôt facétieuse et d'instruction plutôt primaire, toute une série d'aphorismes de la philosophie la plus transcendante. Cela commençait par la proclamation de la fraternité des peuples, pour en arriver à l'affirmation du droit qu'avait tout homme libre de se refuser à porter les armes contre son prochain.

Comme ils me savaient républicain, ils en avaient conclu que je devais être resté internationaliste. Enhardis par cette idée, ils s'étaient laissés aller à déblatérer devant moi contre le préjugé de la Patrie. L'un d'entre eux alla jusqu'à me demander, sans avoir autrement honte de sa question, quel intérêt il y avait pour nous à être ou à n'être pas victorieux.

Ainsi que l'avait prévu Victor Duruy, c'est en m'évertuant à convertir ces mécréants que j'avais commencé à me pénétrer moi-même de toutes les généreuses raisons d'être de notre foi patriotique. Dès le premier jour, je les avais chapitrés, voire

rabroués assez vertement, tout en essayant, néanmoins, de raisonner avec eux sur leurs irraisonnables théories.

Je leur expliquais comment la France s'était formée; que c'était au sacrifice de plusieurs milliers de vies humaines qu'étaient dues la naissance, la croissance, l'existence de notre vieille Patrie ; qu'eux-mêmes n'étaient les hommes libres qu'ils se vantaient d'être, que parce que les armées de la première République avaient fait de nous un peuple vainqueur et indépendant; qu'il était démontré, par l'histoire, que les nations qui ne veulent plus combattre deviennent, bien vite, des nations opprimées et finissent par être des nations supprimées.

Mais toutes mes paroles se heurtaient dans leur front à ce qu'il y a de plus difficile à renverser dans une cervelle humaine : les formules toutes faites, apprises par cœur et répétées sans réflexion. Tout ce que je pus obtenir d'eux fut leur mutisme, non leur acquiescement.

Je les aimais, pourtant, ces fils pervers d'une démocratie empoisonnée par les rhéteurs. Je les aimais, comme j'ai toujours aimé les soldats qui m'étaient confiés, ou les groupements d'hommes qui se sont fiés à

moi. Je pestais à coup sûr contre les déplorables sentiments de mes Bellevillois, mais je ne désespérais pas de les faire devenir meilleurs, puisqu'aussi bien je l'étais devenu moi-même. Il ne me semblait nullement impossible d'allumer, petit à petit dans leurs cœurs, un peu de cette flamme nouvelle qui m'animait déjà de plus en plus.

La conversion d'internationalistes en patriotes me paraissait être ma première mission d'officier.

VI

Du 20 juillet, date de la communication aux Chambres de la déclaration de guerre, au 28 juillet, date du départ de l'Empereur pour l'armée de Metz, aucun coup de canon ne signala l'ouverture sérieuse des hostilités.

Le 19 juillet, pourtant, le jour même où notre chargé d'affaires à Berlin transmettait au roi de Prusse l'avis officiel de la rupture des négociations, une escarmouche avait eu lieu, à Spickeren, entre quelques escadrons de hulans et une patrouille du 5e chasseurs à cheval.

Pendant les jours suivants, d'autres reconnaissances de cavalerie allemande s'étaient bien aventurées en Alsace, mais ce n'était encore là que des incursions, ce n'était pas, personne ne pouvait admettre que ce fût déjà l'Invasion. L'illusion était telle, que l'attitude d'expectative immobile que gardaient nos troupes paraissait plutôt de bon augure. Tous les journaux, non hostiles à la guerre — et j'avais fini par ne plus lire que ceux-là, exaspéré que j'étais par le parti pris des autres — tenaient un langage de beaucoup plus optimiste que celui de l'Empereur lui-même.

La proclamation de Napoléon III à l'armée contenait en effet certains passages, tout remplis de réserves inquiètes et de prévisions attristées. Aucune brigade ennemie n'avait encore pénétré en France, que le chef de l'État parlait déjà de « la défense du sol de la Patrie » et d' « une guerre longue et pénible ».

Toutefois comme, de son côté, le prince royal de Prusse avait adressé à ses troupes un ordre du jour, où il était également dit que « l'Allemagne allait avoir à soutenir une grande et pénible lutte », je ne voyais là qu'une formule de modestie militaire, qui

n'impliquait, de part et d'autre, ni découragement, ni appréhension.

C'est pourquoi, malgré la poussée de patriotisme qui continuait à monter dans mon cœur, je ne suivais qu'avec une demi-attention toutes ces opérations préliminaires.

Mon exactitude aux rassemblements intermittents de mon bataillon n'en était pas moins irréprochable, et plus qu'irréprochable était surtout mon assiduité au maniement d'armes quotidien de la caserne du Louvre. Le montage et le démontage du chassepot n'avaient plus de secret pour moi, et mes feux au commandement étaient d'une régularité de vieux troupier. N'empêche qu'entre temps, j'avais repris le cours à peu près régulier de mon irrégulière existence et que je persistais à dire et à répéter, que la garde mobile ne serait jamais appelée à la frontière.

Les politiques renseignés, les généraux instruits et quelques esprits clairvoyants envisageaient cependant la situation avec inquiétude. Mais la masse populaire ne doutait pas du succès de nos armes. Le grave revers de Wissembourg, qui suivit de si près le minuscule succès de Sarrebruck, ne suffit pas à ouvrir les yeux. On expli-

quait ce premier recul de nos troupes comme un piège tendu à l'ennemi, pour l'attirer sur un point choisi où serait livrée la bataille décisive.

Aussi la joie fut-elle immense, sans réserve et sans méfiance, lorsque le 7 août au matin, Paris fut réveillé par la nouvelle de la grande victoire de Reischoffen.

Car c'est sous ce titre, que cette sanglante et héroïque défaite nous fut annoncée. Instantanément toutes les maisons sont pavoisées, toutes les rues retentissent d'une joie délirante. Au 55 de la rue de Rivoli, où était mon foyer de famille, ma mère, mon frère et moi avions attaché nous-mêmes aux fenêtres les drapeaux de fête, et, du haut du balcon, nos acclamations faisaient écho aux vivats frénétiques des passants.

Tout commençait bien comme nous l'espérions, l'armée française était bien en route pour Berlin.

Nos trophées de gloire une fois dressés, j'allai déposer mon uniforme et je courus, tout en hâte et tout en liesse, retrouver Simone un peu négligée par moi depuis quelques jours. Ce furent véritablement là

mes dernières heures de jeunesse et ma dernière journée d'amour.

Une autre passion allait bientôt dominer tout mon être; passion exclusive, passion farouche, brutale presque et dont les entraînements m'ont plus d'une fois poussé à des actes de violence jalouse et d'irrésistible révolte : la passion de la France.

Mon très cher, très éloquent et très regretté ami Me Oscar Falateuf, qui fut plus d'une fois mon défenseur, car je fus plus d'une fois un accusé, essaya un jour de fléchir mes juges, en donnant de moi une définition qui n'a rien contre quoi je proteste, encore que mes ennemis politiques s'en soient souvent servi pour discréditer mon influence :

« Certains dévots, disait Falateuf, ont la folie de la croix, Déroulède a la folie de la Patrie. »

Ce fut bien réellement un accès de désespoir fou qui me broya le cœur, lorsqu'en revenant quelques heures plus tard rue de Rivoli, je trouvai notre balcon dégarni de drapeaux, et dans le salon mon frère consterné et ma mère en larmes.

Je n'avais pas achevé d'ouvrir la porte,

qu'ils me jetaient tous deux ce cri désespéré : « Ce n'est pas une victoire, c'est une défaite. » Pire que cela : c'était définitivement l'invasion. Moi aussi, je fus consterné, moi aussi, je pleurai, mais la crise de faiblesse et d'abattement ne dura que peu de minutes. Je ressaisis ma volonté et déclarai que j'allais, sur-le-champ, partir pour la frontière.

Il était environ trois heures. Mon père était encore au Palais de Justice. Absorbé par ses affaires, comme je venais de l'être, moi, par mes plaisirs, il en était resté lui aussi, à la triomphale nouvelle du matin. Je courus le chercher dans une salle d'audience, où je le trouvai prenant des notes. Avant même que je lui eusse parlé, ma figure bouleversée lui avait tout dit; il m'interrogea à mi-voix :

« De mauvaises nouvelles?

— De très mauvaises, père. Nous sommes vaincus; la France est envahie. Je viens te dire adieu, parce que je pars ce soir pour Metz, où je vais m'engager dans l'armée du Rhin. »

Mon père se leva sans répondre et sortit avec moi. Dans le vestiaire, où il était venu quitter sa robe et où je l'avais accompagné,

il essaya, tout d'abord, de me dissuader de cette démarche précipitée, me conseillant, en tous cas, d'attendre jusqu'au lendemain, pour me mettre en règle avec mon bataillon. Un avocat, dont j'ai oublié le nom, et qui se lamentait avec nous des malheurs de la France, intervint chaleureusement en ma faveur :

« Laissez-le suivre l'élan de sa jeunesse. Ce n'est pas avec les mobiles que l'on arrêtera la marche de l'ennemi. Votre fils veut aller défendre la France à la frontière, laissez-le faire. Je le comprends et je l'envie.

— Et moi donc, s'écria mon père, est-ce que vous croyez que je ne le comprends pas? Seulement... Allons voir ta mère. »

VII

Comme nous descendions côte à côte le grand escalier de la cour d'honneur du Palais de Justice, quelqu'un qui venait en sens inverse passa près de nous et, d'un ton satisfait, nous jeta au passage ces paroles que je n'ai jamais oubliées :

« Vous savez? Les armées de l'Empereur sont battues! »

Je me retournai plein de colère vers celui qui venait de parler ainsi, et l'interpellant : « Et les armées de la France, que sont-elles? »

Mais mon père m'avait pris par les épaules, et le joyeux propagandiste de désastre avait disparu sans répondre.

« Quel est cet homme? demandai-je tout indigné.

— C'est un avocat qui s'est fait journaliste et un journaliste qu'on a fait député, répondit mon père. Il s'appelle M. Jules Ferry. »

Quels que soient les services qu'ait rendus depuis à la République et à la démocratie M. Jules Ferry, je ne lui ai jamais pardonné son exclamation du 7 août 1870. L'allégresse étincelante de ses regards, le ton réjoui de sa voix, la banalité même de cet avis ainsi lancé à la volée et dont tout le sens était dans l'intonation plus encore que dans les paroles; cette séparation de la France en deux Frances, comme si les morts qui venaient de tomber sur le champ de bataille n'étaient pas Français; ce stoïcisme ambitieux comptant pour rien ni la perte d'une bataille, ni

nos pertes d'hommes, m'exaspérèrent et me révoltèrent beaucoup plus que ne l'eussent fait les plus véhémentes invectives contre l'armée vaincue et les plus grossières injures contre l'Empereur.

Dans le court trajet que nous fîmes du Palais de Justice à la rue de Rivoli, mon père évoqua un souvenir de famille, que j'avais ignoré jusque-là. En 1792, mon grand-père François Déroulède avait été parmi les premiers enrôlés volontaires charentais accourus d'Angoulême à Paris et il avait fait le coup de feu à Valmy.

Comme nous en parlions encore en rentrant à la maison, mon oncle Emile Augier, qui se trouvait là, me raconta à son tour que l'histoire de mon grand-père paternel était exactement celle de mon grand-père maternel. Seulement c'était du fond du Dauphiné que Victor Augier était venu se battre à la frontière. Fort de cette découverte et fier de cet atavisme, je répondis victorieusement aux dernières objections qui m'étaient faites :

« Et avec deux grands-pères pareils, vous ne voulez pas que le petit-fils aille à Valmy ! »

Sans plus rien écouter, je courus revêtir

ma tenue d'officier de mobiles, persuadé, non sans raison, que mon uniforme serait le Sésame, ouvre-toi de bien des portes, à commencer par la portière du wagon.

Mon oncle Emile Augier me remit une lettre de recommandation pour son ami, le colonel Stoffel, alors à Metz. J'embrassai à la hâte tous les miens que l'avis de ma mère avait rassemblés pour cet adieu, je sautai en voiture et je me dirigeai vers la gare de l'Est.

Ce ne fut pas sans peine, mais ce ne fut pas non plus sans joie, que j'arrivai à me caser dans le train qui m'emportait du côté de l'ennemi. J'étais déjà moins chagrin de la défaite de la veille, en songeant que j'allais prendre part à la victoire du lendemain. Toute ma pensée était sur les Vosges. Soudain pourtant, comme dans un remords involontaire, un joli fantôme blond et rose se dressa devant mes yeux. Mais le wagon roulait déjà depuis longtemps quand je m'aperçus de l'abandon sans adieu, où je venais de laisser ma jeune maîtresse. Ce départ qui pouvait être sans retour, je ne le lui avais même pas annoncé par un bout de lettre! Pas un instant il ne m'était venu à la pensée de lui demander de consentir au don que je faisais de moi-même à la Patrie.

L'armée était vaincue! le territoire était envahi! Plus rien d'autre ne m'importait. Je n'aimais plus que la France.

Que cela fût bien, que cela fût mal, même aujourd'hui je ne saurais en décider, mais cela fut.

Plus d'une fois, depuis ma conversion, le langage égoïste de l'amour que parlait si bien la belle enchanteresse avait froissé le sentiment nouveau qui grandissait chaque jour de plus en plus puissant, de plus en plus tenace. Je la sentais si étrangère à tout ce qui m'obsédait, elle était si indifférente à mes préoccupations, si nettement hostile à tout sacrifice, et j'avais auprès d'elle tant d'autres choses à faire que des sermons! Elle ne comprenait ni ce qui se passait en moi, ni ce qui se passait en France; et je n'éprouvais, moi, aucun besoin de lui en parler. Jamais je n'avais essayé de répondre à ses hérésies ou à ses blasphèmes autrement que par des baisers. Peut-être était-ce justement là ce qui avait commencé à creuser entre nous cet abîme, qui venait de s'approfondir tout d'un coup.

Déjà, pendant les dernières semaines, en voyant combien j'avais passé peu de temps auprès d'elle et combien j'étais peu avec elle, même quand elle était là, elle m'avait accusé

de lui être infidèle. Mon goût nouveau pour l'uniforme ne lui apparaissait que comme un désir de faire des conquêtes. Elle cherchait des noms, elle en citait même parmi ses amies, mais le nom de sa véritable rivale, elle ne l'a jamais prononcé, je ne le lui ai jamais dit non plus. A quoi bon? puisqu'elle n'avait pas su le deviner.

VIII

Le 8 août au matin j'étais à Metz. Mon premier soin, avant d'aller trouver le colonel Stoffel, fut de me mettre à la recherche de mon ami Joseph Fortoul. Elève de seconde année à l'École d'Application — alors à Metz! — il venait d'être nommé lieutenant d'artillerie.

Le portier de l'École me donna son adresse. Quand je pénétrai dans le nouveau logis du nouveau promu, il était encore au lit. Il est vrai que le soleil se levait à peine. Je réveillai le dormeur d'un bonjour sonore. Fortoul n'en pouvait croire ses oreilles.

« Comment! toi ici? » s'écria-t-il.

Et quand j'eus ouvert les volets, il n'en put croire ses yeux.

« Comment! toi en uniforme? Eh bien, mais? Et ce métier de brute? Je croyais que c'était bon pour moi. »

Fortoul manquait rarement l'occasion de faire allusion à mon invective d'autrefois. Je laissai passer ce revenez-y d'une rancune qui me semblait alors fort légitime et je lui expliquai rapidement de quoi il s'agissait.

» Être de la prochaine bataille et de toutes les batailles qui pourraient délivrer mon pays, voilà ce que je voulais. »

Tout en approuvant cette volonté, Fortoul me manifesta la crainte qu'elle ne fût pas facilement réalisable. Ma lettre pour le colonel Stoffel modifia un peu son idée. Peut-être pourrait-on en effet m'attacher à quelque état-major ou à quelque général comme officier d'ordonnance.

« Ce n'est pas du tout là mon affaire, répliquai-je. Je veux faire le coup de feu.

— Tu en demandes trop! Quel guerrier tu fais! Ah! tu n'es pas converti à moitié. Allons toujours porter ta lettre. »

Pendant qu'il s'habillait, je l'interrogeai sur la journée du 6 août.

« Il paraît que les régiments d'Afrique ont été admirables, me répondit Fortoul, superbes d'entrain et de dévouement. Plu-

sieurs régiments de ligne aussi ont très solidement fait leur devoir et aussi les cuirassiers qui se sont fait décimer pour couvrir la retraite, mais...

— Mais quoi? lui dis-je en voyant qu'il hésitait.

— D'abord la partie était inégale. On s'est battu un contre huit, on s'est même battu un contre douze; car en réalité... Eh bien, oui, en réalité, une partie des troupes a lâché pied. Il y a eu des luttes admirables, acharnées; la bataille a été elle-même un glorieux fait d'armes à inscrire en lettres d'or et de sang à côté des plus belles pages de notre histoire militaire. N'empêche qu'il y a eu des sauve-qui-peut qui avaient tout l'air d'un mot d'ordre et qui sont, en tout cas, un grave symptôme. Ah! vois-tu, poursuivit-il en s'animant, tes républicains et toi vous avez fait bien du mal à la France. Ce n'est pas impunément que l'on bafoue les officiers, que l'on raille le drapeau et que l'on détruit l'esprit militaire. J'ignore ce que sera cette prochaine bataille à laquelle tes remords te poussent à prendre part, mais s'il n'y a pas deux cent mille pénitents de ton genre se jetant tout à coup dans l'armée et lui infusant des idées meilleures; si un réveil de patriotisme ne nous

apporte pas un regain de bravoure, il y aura peut-être encore de glorieux épisodes comme il y en a eu à Wissembourg et à Frœschviller; il n'y aura pas de victoire. »

La ville de Metz était devenue un véritable camp. Les rues étaient remplies et obstruées de soldats de toutes armes. Sur les places, les bivouacs de cavalerie se mêlaient aux parcs d'artillerie. Plus d'ordre déjà, ou peut-être pas d'ordre encore. Partout cependant un aspect d'entrain et d'insouciance, qui pouvait être aussi bien pris pour un bon que pour un mauvais signe. Çà et là, éclataient des refrains de caserne plutôt grossiers que belliqueux, et qui dissonnaient en moi comme un outrage aux morts et aux vaincus de la veille. J'avais tort sans doute; mais ce que je venais d'apprendre sur la bataille perdue ne me laissait plus en état de rien juger de sang-froid.

Au quartier général, où Fortoul m'avait accompagné, un officier d'ordonnance nous pria d'attendre un instant, disant que le colonel Stoffel allait monter à cheval et que nous pourrions lui parler au passage. Nous connaissions de vue notre ancien attaché

militaire à Berlin et nous nous postâmes pour guetter sa venue, au bas du perron de la porte d'entrée. Les officiers de service, qui se promenaient de long en large, prêts eux aussi à sauter en selle, s'approchèrent de Fortoul et lui demandèrent d'où venait, qui était et ce que voulait ce sous-lieutenant de mobiles. Mon ami satisfit leur curiosité et ces messieurs vinrent me serrer la main. Parmi eux, il en est deux dont j'ai retenu les noms et que j'ai retrouvés plus tard au camp de Châlons : le capitaine de Varu et le commandant Willot. Ils me confirmèrent, par le récit de deux ou trois autres incidents survenus à Wissembourg, combien était atteint le moral de notre armée. Je n'en persistai que plus énergiquement dans la résolution de m'y engager.

Malheureusement le colonel Stoffel, à qui je remettais quelques instants après la lettre de mon oncle, coupa court à mes espérances par cette catégorique réponse : « Rien à faire ici pour vous. Vous n'avez même pas le droit d'y être sans permission. Mon ami Augier a eu tort de vous laisser partir. Oui, je sais, vous voulez voir les Prussiens? Vous en verrez; tout le monde en verra. Retournez à Paris. »

Il n'y avait pas à répliquer.

J'embrassai Fortoul rappelé par son service et j'allai attendre l'heure du train dans la première auberge que je rencontrai.

La grande salle où j'entrai était pleine d'officiers et de généraux en train de déjeuner, les uns à une grande table d'hôte plus que complète; les autres sur de petites tables tirées on ne sait d'où. D'autres avaient leur couvert sur une chaise placée en face d'eux; d'autres enfin mangeaient sur leurs genoux. Je gagnai à grand'peine un coin de la salle près d'une fenêtre où un escabeau venait d'être laissé vide par le départ d'un des convives. Dans la même embrasure deux jeunes colonels de cavalerie achevaient leur repas.

Située au rez-de-chaussée d'un côté et au premier étage de l'autre, la salle de l'auberge donnait de plain pied par sa porte sur une rue montante et par sa fenêtre sur une place en contre-bas. Sur la place se trouvait un détachement de fantassins occupés à fourbir leurs armes. Les officiers déjeunaient en hâte, sans conversation, comme des gens pressés d'en finir et de rejoindre leur poste. Peut-être y avait-il, en plus, un peu de tristesse dans ce silence.

En bas sur la place, les soldats, eux aussi, se taisaient. Tout à coup, par la fenêtre ouverte, monta le bruit d'une voix tout à la fois sourde et stridente, sourde parce que celui qui parlait essayait d'en dominer l'éclat pour n'être entendu que de ceux à qui il s'adressait, stridente parce que la colère et la haine en avaient tendu toutes les cordes.

« Nettoyez vos armes ! Allez, pauvres fous! Apprenez à tuer des hommes et les hommes aussi vous tueront. Courez donner la mort à vos frères, courez la recevoir pour vos tyrans! Versez le sang! Pourrissez la terre! Et la terre elle-même vous châtiera. Quand vous vous serez fait tuer pour les scélérats qui vous envoient mourir, vous tuerez encore vos frères innocents. La guerre est mère de la peste. Nettoyez vos armes, nettoyez-les bien, pauvres fous! »

Ce que j'entendais là, tous ces officiers l'entendaient comme moi. Une envie furieuse m'avait saisi de courir à la fenêtre, d'en écarter les deux colonels impassibles et de crier aux soldats d'arrêter ce prêcheur d'épouvante et de désertion.

Pourquoi cet anathème, qui faisait bondir le cœur d'un pauvre sous-lieutenant de mobiles, laissait-il tant de généraux muets

et en apparence indifférents? Leur inertie m'indignait à l'égal d'un manque de bravoure. Mais brusquement ce qui m'avait été dit depuis le matin me revint à l'esprit. Les révélations de Fortoul et de ses amis donnaient à cette scène navrante son sens réel et sa lamentable explication. Je devinai ou plutôt je compris à quel sentiment d'impuissance sur les hommes, à quelle crainte de n'être pas obéis devaient en être arrivés tous ces chefs, pour que pas un d'entre eux n'essayât d'user de son autorité afin de mettre un terme à la funeste propagande de ce tueur de courage, qui alla tranquillement porter plus loin ses abominables imprécations.

IX

Sur le quai de la gare de Metz encombrée de voyageurs, je cherchais sans la trouver une place quelle qu'elle fût, dans une voiture quelconque, quand, par la portière d'un coupé, je m'entendis appeler.

Le compartiment portait l'étiquette « réservé » et, dans l'encadrement de la vitre

apparaissait la sympathique figure de M. Maurice Richard, qui fut le premier et le dernier ministre des Lettres, Sciences et Arts de l'Empire. Cette journée du 8 août fut son ultime journée ministérielle. Sa chute allait tout naturellement suivre celle du cabinet Emile Ollivier, qui fut renversé le lendemain. Ami personnel du premier ministre, c'était pour lui qu'avaient été spécialement réunis le ministère de l'Instruction publique et la surintendance des Beaux-Arts sous la rubrique que je viens de rappeler.

Très libéral et d'origine républicaine comme son ami, c'est Maurice Richard qui avait restitué aux peintres et aux sculpteurs le libre choix et l'élection du jury du Salon. Un autre de ses décrets recula à trente ans la limite d'âge pour le prix de Rome. Ce fut enfin sur son initiative imprudemment généreuse, comme la suite le prouva, que parut un matin dans l'*Officiel* la nomination du peintre Courbet au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Une insolente lettre de refus du décoré malgré lui parut dans tous les journaux de l'opposition. Il s'ensuivit une assez vive polémique et quand les journaux impérialistes firent observer que

ce même peintre, qui repoussait avec indignation une croix française, avait accepté l'année précédente une décoration du roi de Bavière, Courbet répondit « qu'à sa connaissance ce souverain n'avait pris part à aucune espèce de coup d'État ».

Cette attitude de Courbet eut pour conséquence l'obligation imposée depuis à tout aspirant légionnaire d'affirmer, par avance et par écrit, son aspiration; mesure détestable qui transforme le mérite en solliciteur et la distribution des croix en aumône, sinon en marché. Pour téméraire qu'elle eût été, la démarche spontanée de Maurice Richard n'en dénotait pas moins un réel esprit de justice et d'indépendance.

Très admirateur de Courbet, en tant que peintre, j'avais trouvé de fort bon goût cet hommage officiel rendu à son talent.

Le ministre des Lettres, Sciences et Arts s'était, en outre, toujours montré fort aimable avec moi. Il avait même poussé la courtoisie ministérielle jusqu'à venir, dans les coulisses de la Comédie-Française, féliciter l'humble débutant que j'étais, du demi-succès de *Juan Strenner* joué une vingtaine de fois pendant l'été de 1869.

Je l'avais assez souvent rencontré chez

Emile Augier et lui avais d'autant moins caché mes sympathies, qu'il était de ceux que l'on appelait alors les bonapartistes républicains.

« Montez avec nous, me dit gracieusement Maurice Richard. Nous sommes déjà quatre dans ce coupé, mais le train n'a certainement plus d'autre place que celle que je vous offre. »

Les trois autres compagnons du ministre étaient son directeur des Beaux-Arts, M. Emile Gerspach, futur historien du capitaine Rossel, son secrétaire particulier, M. Ralph Brown, aujourd'hui directeur à la préfecture de la Seine, et le frère de celui-ci, le peintre John-Lewis Brown.

Je m'excusai d'encombrer ainsi le compartiment, mais je me hâtai d'y prendre place.

Maurice Richard me demanda comment je me trouvais là, et s'il y avait à Metz quelques bataillons de mobiles. Je lui racontai le but de mon voyage, et quelle fin de non-recevoir le colonel Stoffel avait opposée à ma requête. Le ministre me fit, à peu près dans les mêmes termes, la même réponse que le colonel et il ajouta,

moitié comme une confidence confiée à mon honneur, moitié, je le crois bien, comme une épreuve faite sur moi de l'effet que produirait sur d'autres cette grave nouvelle : « Toutes les armées vont maintenant se replier sur Paris. C'est sous ses murs que se livrera la prochaine bataille. »

Je sursautai en un mouvement d'horreur douloureuse : « Oh! c'est impossible! Cela n'est pas! Cela ne peut pas être! Vous n'allez pas livrer la France à l'invasion. »

Maurice Richard s'était levé, lui aussi, et, se penchant vers moi, il me répéta à plusieurs reprises : « C'est le salut! je vous assure que c'est le salut. »

Accoudé à la portière du wagon, je regardais à travers mes larmes tous ces champs, toutes ces maisons, tout ce pays français qu'on voulait abandonner sans le défendre.

Comme un frère aîné cordial et bon, M. Maurice Richard me prit par la main et me fit rasseoir à ses côtés. Il m'expliqua, ou plutôt il essaya de m'expliquer, les raisons tactiques et décisives de cette effroyable marche en arrière. Je l'entendais à peine; ses paroles glissaient sur mon cerveau en feu comme des gouttes d'eau sur

du fer rouge. En vain cherchait-il à provoquer quelque réponse; je restais plongé dans un silence dont rien ne put me faire sortir. Ce ne fut qu'en arrivant à Paris, que je trouvai quelques paroles de remerciement pour son hospitalité et, malgré tout aussi, pour sa confiance.

Soit que la chute du ministère Ollivier, qui eut lieu le lendemain, eût modifié ce projet, soit que le colonel Stoffel et Maurice Richard ne m'eussent exprimé qu'une opinion à eux personnelle, aucune mesure ne fut prise qui semblât indiquer l'adoption de ce plan désespéré. Je finis par ne plus m'en souvenir que comme d'un cauchemar à jamais écarté, et je me mis à envisager, comme fort possible et comme assez prochain, mon départ pour la frontière avec mes moblots.



LIVRE II

DE PARIS AU CAMP DES ZOUAVES ✣ PAR LE CAMP DE CHALONS ✣

Au Palais-Bourbon. — Manifestations et manifestants. — Le sergent Chapitel. — Départ de la mobile. — Le camp de Châlons. — Indiscipline. — Fête mal fêtée. — Déjeuner au Petit-Mourmelon. — A. Q. M. S. — Renvoi des bataillons parisiens à Paris. — Mon refus de partir. — Punition et bon conseil. — Groupe de héros. — Mission mal accueillie. — Un révolté. — Premier bon gîte. — Volontaire au 3ᵉ zouaves.

I

Tout en continuant avec ardeur mes classes militaires chez mon caporal de grenadiers, je m'étais mis à suivre, autant que faire je pouvais, les séances du Corps Législatif.

Ce n'est pas que je fusse vivement attiré

au Palais-Bourbon par le milieu lui-même. Des propos que j'y entendais, aucun n'était de nature à me satisfaire. Il me semblait que tout le monde avait tort, les impérialistes et les antiimpérialistes ; ceux-ci en affirmant trop haut que tout allait pour le mieux, ceux-là en criant trop fort que tout était perdu. Mais je n'en trouvais pas moins là un centre de renseignements sur ce qui faisait alors l'objet de mes angoisses incessantes.

Il y aurait hypocrisie de ma part à ne pas confesser que j'étais tout de même allé revoir et consoler celle que j'avais naguère si délibérément délaissée; mais il est de toute vérité que je la revoyais sans beaucoup d'entrain et que je ne la consolais que bien mal et que bien peu.

J'avais retrouvé Paris beaucoup plus troublé que je ne l'avais quitté. Quarante-huit heures avaient suffi pour décourager les plus courageux et rendre mauvais les meilleurs. C'est qu'aussi le contre-coup de la fausse victoire de Reischoffen avait été trop brutal et trop rapide.

On a tour à tour accusé le gouvernement et les spéculateurs de l'invention de ce désas-

treux mensonge. Pour les spéculateurs, je n'y contredis pas. Les hommes d'argent n'ont, pour la plupart, d'autre patrie que leur coffre-fort. Mais j'ai cru de prime saut et je crois encore aujourd'hui, après réflexions, que ce fut surtout là une perfidie des agents du chancelier de fer. Si M. de Moltke excellait à profiter des moments psychologiques, personne ne savait mieux les préparer que M. de Bismarck. Au reste, notre roi Louis XI fit plus d'une fois bon usage de ces stratagèmes diplomatiques. Ce ne sont là, somme toute, que ruses de guerre. « Contre l'ennemi, tout est juste », disaient les Romains.

Que ce vertige lui vînt des hommes ou des dieux, l'esprit de Paris était de plus en plus malade. Sa fièvre était sans remède parce qu'elle était sans médecin. Une volonté d'ordre et de discipline opposant l'audace du bien à l'audace du mal, un dévouement exemplaire faisant comprendre et accepter l'exemplaire châtiment pouvaient encore tout sauver. Notre malheur fut que les passions populaires n'eurent devant elles que des flatteurs ou des trembleurs, des complaisants ou des complices: elles n'eurent pas de guides.

Il faut bien peu de mauvaises paroles et de méchantes gens pour exciter une foule, mais il ne faut pas beaucoup plus de phrases justes et de gens braves pour la calmer.

Combien étaient-ils, les organisateurs de la manifestation tumultueuse, qui dans la journée du 9 août avait envahi la place de la Concorde en réclamant des armes? Il y avait là environ deux ou trois mille manifestants : les meneurs n'étaient pas deux cents! Seulement ces deux cents-là marchaient en tête, et c'étaient eux, qui, du premier rang, jetaient les mots d'ordre auxquels faisait écho leur suite inconsciente.

Quand je m'avançai vers ces mutins, leur conseillant d'aller demander des armes là où on leur en donnerait, c'est-à-dire au bureau de recrutement, il y eut un formidable haro : « De quoi se mêle-t-il, ce sale moblot? Voyez-vous le gredin qui veut nous enrôler malgré nous? A l'eau! à l'eau! la canaille! » Et s'emparant brusquement de moi, le premier rang me passa au second, qui me passa au troisième, qui me passa au suivant et, de main en main, j'arrivai jusqu'au milieu du pont.

Les cris redoublaient ainsi que la fureur.

Je n'étais plus qu'à une enjambée du parapet et déjà mes pieds ne touchaient plus le sol, lorsqu'un sergent de la garde nationale, qui occupait le poste du Palais-Bourbon et qui avait assisté au début de la scène, accourut me dégager avec ses hommes.

Et combien étaient-ils ceux qui me délivraient des mains d'une foule ameutée? A peine une douzaine, quinze au plus.

Je profitai du moment de silence qu'imposèrent les baïonnettes qui m'entouraient, pour expliquer aux énergumènes sur quelles paroles de moi on avait déchaîné leurs violences. Je fis plus; je leur répétai énergiquement à eux-mêmes le conseil donné aux autres. A ma grande surprise — j'étais novice alors dans ce flux et reflux des tourmentes populaires — j'entendis, autour de moi, s'élever plusieurs voix qui me donnaient raison, et je traversai l'autre moitié du pont et la place de la Concorde au milieu de gens, non pas sans doute sympathiques, mais indécis et en tout cas silencieux.

Aussi étonné que je l'avais été, mais voyant comme moi que tout danger avait disparu, le sergent céda à mes instances et remmena ses hommes. Nous nous serrâmes la main avant de nous quitter, je le remerciai et lui

demandai son nom. Il se nommait Chapitel, était teinturier et avait son magasin place de la Madeleine.

Un an après, vers la fin de juillet 1871, quand je fus à peu près guéri de ma blessure, la première visite que je fis dans Paris fut pour ce brave homme. J'allai lui montrer mes épaulettes d'argent d'officier de chasseurs à pied et ma croix de la Légion d'honneur.

« C'est à vous que je les dois, lui dis-je en m'asseyant auprès de son comptoir; car sans vous certains maîtres baigneurs allaient me donner une bien fâcheuse leçon de natation.

— Bah! c'est vous qui les avez calmés, me répondit-il, et en les injuriant, si je m'en souviens bien. »

Quand parurent les *Chants du Soldat*, le sergent Chapitel en reçut un des premiers exemplaires et je garde précieusement dans mes archives la touchante lettre de remerciements de mon sauveur du 9 août 1870.

II

Le 16e bataillon de la garde mobile fut à

son tour habillé et équipé, mais non pas armé. Il lui fut distribué, comme aux autres bataillons, des sacs et des musettes, mais non pas plus qu'aux autres, aucun fusil.

Les officiers et les sous-officiers avaient été jusque-là les seuls en tenue. Les rassemblements se faisaient en veston, en blouse, en bourgeron. Avec cet inlassable espoir qui ne me quittera, je pense, qu'avec la vie, j'espérai que c'en était fini du désordre et qu'avec l'uniforme se transformerait la tenue morale de mes jeunes réfractaires. Je leur adressai même, à cette occasion, une petite allocution qu'ils firent mine d'écouter avec attention. Je ne devais pourtant pas tarder à m'apercevoir que la discipline ne s'impose pas par des phrases; que l'esprit militaire n'est pas, ne peut pas être une improvisation et que, pas plus que l'habit ne fait le moine, le képi non plus ne fait pas le soldat.

Vingt-quatre heures après ce demi-équipement, nous recevions l'ordre de départ pour le camp de Châlons.

Ainsi qu'il l'avait dit, mon frère André s'était engagé dans la compagnie, où j'étais sous-lieutenant. Le lieutenant-colonel com-

mandant le bataillon, M. le comte Beugnot, très aimable et très charmant homme, dont nous avons eu tous deux beaucoup à nous louer, avait commencé par trouver la recrue un peu trop jeune. Il l'avait nettement déclaré à mon père. Mon cadet lui paraissait trop mon cadet pour pouvoir partir avec son aîné. Mais André avait tenu bon, mon père avait cédé et l'incorporation avait eu lieu.

Pour pénible qu'elle nous fût à tous, la séparation d'avec les nôtres se fit sans faiblesse. Nous étions plus que résignés à cette mise en route, nous en étions désireux. Ma mère avait confié André à mon plus d'expérience; elle m'avait confié à son plus de sagesse. La veille du départ, sa prudence maternelle avait muni ses deux enfants d'une large ceinture de flanelle; l'idée m'était aussitôt venue d'en offrir autant à mes moblots.

La distribution leur en fut faite dans la cour de la gare de l'Est. Cette petite précaution sanitaire, dont les parents me surent encore plus gré que leurs fils, n'en produisit pas moins sur ceux-ci un effet beaucoup plus grand et beaucoup plus durable que mes patriotiques exhortations.

Plus d'un de mes anciens moblots, rencon-

trés depuis, m'ont reparlé de cette ceinture, et l'un d'entre eux concluait ainsi : « Nous avons compris, ce jour-là, que vous étiez dur, mais que vous n'étiez pas méchant.

— Avouez, lui répondis-je, qu'avec des gaillards comme vous, qui eût été tendre eût été bête. Et puis qui vous dit que dans le fond...

— Oui, mon lieutenant, peut-être que dans le fond... mais vous savez, ce que nous avions le mieux vu c'était la forme. Sans compter que vous ne nous avez pas mâché nos vérités en nous quittant.

— Vous ont-elles profité au moins?

— Assez pour que je sois venu au-devant de vous; mais je ne vous cacherai pas que j'ai fait le coup de feu pour la Commune.

— Alors, c'est peut-être vous qui m'avez cassé le bras à la barricade de la rue Curial?

— Peut-être bien, mais ce n'est toujours pas ça qui vous empêchera de me serrer la main, pour sûr.

— Pour sûr, non ! Même en guerre civile, j'ai toujours préféré ceux qui se battent à ceux qui font battre les autres. »

Et nos mains échangèrent une vigoureuse étreinte.

Il est fort peu probable que le jeune et

robuste contremaître, rencontré par moi sur le boulevard de Charonne en 1875, eût précisément été en 1871 parmi les insurgés qui tirèrent sur moi à la dernière barricade de Belleville. Mais que, le 12 août 1870, il eût été parmi les moblots qui me firent le plus endiabler de Paris à Châlons, je n'en fais aucun doute.

Quel tohu-bohu que ce voyage!

Tout alla bien jusqu'à l'embarcadère; assez bien jusqu'à l'embarquement; mais à partir de la première halte ce ne fut plus qu'une longue mutinerie?

Entassée pêle-mêle dans les voitures, ou juchée, malgré les injonctions des officiers, sur les toits des wagons, cette jeunesse turbulente et séditieuse, avinée en outre par les stupides distributions de boissons qui se faisaient à chaque gare d'arrêt, arriva au Petit-Mourmelon comme un troupeau de bêtes sauvages sinon de bêtes fauves. Une trentaine d'entre eux, tout au plus, échappa aux effets de ces dégradantes libations. Ni officiers, ni sous-officiers n'existaient plus pour eux. Je ne sais vraiment pas comment nous réussîmes à leur faire gagner leur campement. On y parvint néanmoins vers

le coucher du soleil et les diverses compagnies finirent par se caser dans les tentes qui leur étaient destinées.

Contre toute vraisemblance et par un véritable prodige, lorsque l'appel fut fait le lendemain, au point du jour, il ne manquait qu'un seul moblot. Encore son absence n'était-elle pas volontaire. Le pauvre diable qui s'appelait Lempereur avait dégringolé en route du toit du wagon, sans se faire aucun mal, assuraient ses camarades. On l'avait vu se relever et se mettre à courir après le train.

La dégringolade et la course vaine du nommé Lempereur inspirèrent, naturellement, aux irrévérencieux Bellevillois toute une série de lazzis plus ou moins spirituels. Le disparu reparut du reste dans la journée, un peu moulu, mais nullement blessé.

Le manque de respect ou plutôt l'irrespect des mobiles de la Seine pour Napoléon III n'était pas, il faut bien le dire, l'apanage exclusif du bataillon de Belleville. Les gamins de Paris n'ont ni quartier ni arrondissement spécial, ils sont de partout et de nulle part.

Dans la soirée du 15 août, ces jeunes apprentis émeutiers inventèrent un mode de

duo invectif où les chœurs, savamment alternés d'une tente à l'autre, ne permettaient de sévir contre personne. C'était quelque chose comme le juron mi-parti, auquel eurent recours les religieuses de Tristram Shandy, pour faire avancer leur âne. L'une des nonnes disait la première moitié du gros mot, l'autre l'achevait, si bien que, n'ayant ainsi complètement juré ni l'une ni l'autre, toutes deux se trouvaient indemnes de tout péché. Ce stratagème fut, à peu de chose près, celui qu'adoptèrent les mobiles pour injurier Napoléon III sans risque ni péril. « Vive l'Empereur ! » hurlait un premier groupe. « Cambronne ! » répondait l'autre, et de la gauche à la droite l'ignoble plaisanterie roulait comme un tonnerre.

Tout antiimpérialiste que je fusse, j'étais très sincèrement exaspéré par cette insulte, qui outrageait au milieu de ses troupes le chef de l'État devenu le chef de l'Armée. Par malheur il n'était au pouvoir d'aucun officier d'y couper court. Pour grossière qu'elle fût, l'injure, habilement coupée en deux, permettait de prétendre que ce n'était pas une injure. Seuls, l'indignation et les horions de quelques camarades auraient pu faire cesser le scandale. Mais ils étaient

déjà rares au camp de Châlons, les camarades qui s'indignaient qu'on outrageât l'Empereur.

III

Le matin même de ce 15 août, au lever du soleil, mon frère et moi avions eu la joie de voir arriver notre père. Il nous apportait, avec de très bonnes nouvelles de la famille, d'assez mauvais renseignements de la capitale.

Républicain très modéré mais républicain sincère, mon père n'aimait pas beaucoup plus l'Empire que je ne l'aimais moi-même; mais il n'approuvait pas plus que moi pour cela tous ces sourds préparatifs révolutionnaires faits en face et à la faveur de l'invasion. L'avenir lui apparaissait très sombre.

Une lettre de notre mère contenait un peu plus d'espérance : « Le pays se ressaisira, nous écrivait-elle. Les bons Français l'emporteront. Il n'y a vraiment qu'une poignée de politiciens, qui pensent à la guerre civile, avant de penser à la guerre étrangère. Ayez bon courage! Dieu ne laissera pas tuer la France! »

Vraiment oui, les politiciens n'étaient qu'une mauvaise poignée, mais où était la bonne poigne qui s'en rendrait maître? Ce que j'avais vu, ce que je voyais depuis trois semaines me faisait craindre que la France ne fût assassinée dans le dos par les balles françaises, pendant que les balles prussiennes cribleraient sa poitrine. Qu'elle dût en mourir? Moi non plus, je ne croyais pas ; je croyais même que sa prochaine bataille ne pouvait être autre chose qu'une victoire.

Ce jour-là étant jour de fête, André et moi avions comme de juste la permission de la journée.

Sur la proposition de mon père, notre course matinale commença par une visite au camp de l'armée régulière. Hélas! c'était bien le cas de l'appeler ainsi, ne fût-ce que par contraste avec notre irrégulière garde mobile.

Le spectacle fut réconfortant. Non pas qu'il y eût nulle part de l'enthousiasme, mais il y avait de l'ordre. Les faisceaux d'armes étaient en bon état; les soldats en bonne tenue et sur les visages aucune trace d'inquiétude ou de découragement. Je vis avec un peu de honte, mais sans trop de

déplaisir, que notre campement à nous était une exception. L'esprit d'insubordination qui s'y était déchaîné était encore resté sans contagion.

Il n'en était plus ainsi le soir même.

Des paquets de journaux de l'opposition étaient arrivés en masse au camp des mobiles. Nos Parisiens ne se firent pas faute, comme bien l'on pense, de les distribuer à pleines mains et de les commenter à plein gosier. Tous les régiments de l'armée de Châlons en furent inondés.

Cette journée du 15 août, avec ses repas copieux arrosés de boissons malsaines, ses bandes de promeneurs surexcités, allant répandre par tout le camp de mauvaises paroles et de mauvaises idées, développa, en quelques heures, les germes latents de cette démoralisation antipatriotique et antimilitaire qui s'était fait voir par instant même à Reischoffen et qui devait réapparaître plus évidente encore sur le champ de bataille de Sedan.

Au Grand-Mourmelon, où mon père nous avait menés déjeuner, se trouvait à une table voisine de la nôtre un jeune médecin militaire qui avait assisté aux affaires du 4 et

du 6 août. Il parlait, en spectateur intelligent et attentif, de ces deux premiers revers qui avaient été si près, l'un et l'autre, d'être des succès. L'acharnement des troupes engagées à Reischoffen et la charge épique des cuirassiers de Morsbrönn l'émerveillaient. « Quels soldats que les Français! » s'écriait-il. Ses éloges étaient sans restrictions.

Que ce fût sa jeunesse qui parlât ou que son jugement ne se fût formé que sur les actes d'héroïsme qu'il avait vus de ses yeux, il était consolant à l'entendre et nous l'écoutions de toutes nos oreilles. Il disait, ce qui était vrai, que jamais lutte si disproportionnée n'avait aussi longtemps duré et il ajoutait, ce qui était non moins vrai, que l'arrivée d'un renfort, si faible qu'il fût, nous eût assuré la victoire.

Non loin de nous aussi, nous entendions un commandant de cuirassiers, dont nous ne voyions que les larges épaules, parler de la tranquille bravoure et de l'indomptable énergie du maréchal de Mac-Mahon. D'autres voix exaltèrent, à leur tour, les noms du général Ducrot, du général de Lartigue, du général de Bonnemain; puis aux questions posées sur le sort de tel ou tel camarade, résonnait, comme un glas, cette courte réponse : « Mort! »

Morts les généraux Raoult et de Colson ! morts les colonels Poissonnier et Franchessin, Baume et Des Horties ! mort aussi le jeune et brillant capitaine d'état-major Robert de Vogué...

Cependant, autant les officiers s'entretenaient volontiers de ce qu'ils savaient des rencontres passées, autant ils semblaient obstinés à ne pas dire un mot de ce qu'ils présageaient des rencontres futures.

Il était du reste très rare, à cette époque, d'entendre les officiers se livrer en public à des discussions même militaires. Ils réservaient leurs confidences, appréciations, jugements, éloges ou critiques, pour le moment où ils étaient tout à fait chez eux, c'est-à-dire dans leur régiment. Là, ce n'était plus seulement entre eux qu'ils échangeaient leurs idées ; c'était aussi bien devant leurs sous-officiers que devant leurs hommes. Le régiment était véritablement alors une famille.

Cette pleine confiance, si touchante qu'elle fût dans son motif, n'en avait pas moins son inconvénient et son danger.

Le danger était d'inquiéter les soldats en se livrant parfois devant eux à des prévisions

pessimistes, l'inconvénient était de fournir à ces mêmes soldats l'occasion de pérorer à tort et à travers dans les villages où se faisaient les haltes. Tandis qu'une fois arrivés à l'étape ces mêmes officiers restaient muets et fermés aux plus sympathiques questions des gens du bourg, les soldats ne se faisaient pas faute de répéter, en se les appropriant, les diverses opinions de leurs chefs. Tactique et stratégie, tout y passait. Le caporal Untel expliquait que l'on eût dû prendre telle route et non pas telle autre ; le sergent X... démontrait que les canons allemands portaient plus loin que les canons français ; tandis que le fusilier Pitou affirmait que le maréchal Bazaine allait venir à la rencontre du maréchal de Mac-Mahon et que les Prussiens seraient écrasés comme dans un étau.

Tous ces judicieux commentaires, tous ces doctes renseignements, toutes ces leçons d'art militaire étaient dévorés bouche bée par l'auditoire très étonné de trouver des soldats si instruits et très charmé de s'instruire si bien lui-même. Quel contraste avec leurs officiers ! Quelle ouverture d'esprit chez les pioupious ! Quelles patriotiques préoccupations ! Quelles connaissances techniques

et universelles ! Et chez les chefs, que d'inertie et que d'ignorance ! Spectateur attentif de cette vie nouvelle, j'ai vu, par moi-même, croître ainsi, d'étape en étape, la mensongère légende des lions conduits par des ânes.

IV

Dans les cours de géométrie, voire d'algèbre, tous les problèmes se terminent par cette formule : C. Q. F. D. (Ce qu'il fallait démontrer.) C'est tout à la fois une économie de lecture et d'écriture. Les faiseurs de Mémoires devraient, eux aussi, terminer chaque chapitre par une abréviation analogue : A. Q. M. S. (Autant qu'il m'en souvienne !) Si grande que soit leur sincérité, et même plus elle est grande, plus ils sentent le besoin d'ajouter cette réserve à la fin de chaque récit.

En toute conscience et, tout en croyant pouvoir me fier à la fidélité d'un cerveau qui emmagasine assez vite et conserve assez bien ce que l'observation et les livres y viennent apporter, il ne m'est pas possible d'affirmer que je ne commettrai pas de-ci, de-là, quel-

ques erreurs de dates ou quelques omissions de faits.

Durant la campagne de l'armée du Rhin je n'ai pris que très peu de notes et celles que j'ai prises, plus tard, à l'armée de l'Est ou pendant le second siège de Paris, sont plutôt des points de repère que des indications précises. Je puis toujours dire, comme le pigeon de la fable :

J'étais là, telle chose m'advint ;

je puis toujours ajouter pourquoi et comment m'advint la chose, mais à quel jour ? à quelle date ? et parfois même, à quel endroit je n'en voudrais pas jurer.

C'est ainsi qu'ayant été appelé, très peu de temps après la guerre, à déposer devant un conseil d'enquête réuni pour juger un officier supérieur accusé d'avoir quitté trop tôt le champ de bataille et dont le départ avait cependant eu lieu sous mes yeux, il me fut impossible de préciser l'heure. J'avais pourtant de graves raisons pour m'en souvenir ; c'était à ce moment-là même que mon frère André tombait frappé d'une balle en pleine poitrine. Tout ce que je pus répondre au président du conseil d'enquête, qui me pressait de questions, c'est que les

rayons du soleil tombaient perpendiculairement sur la figure de mon frère et que par conséquent il pouvait être midi.

Ce manque de notion du temps, qui surprendra peut-être, n'a rien que de très naturel. Quand il n'y a qu'à obéir à ses chefs et qu'à se plier aux circonstances; quand il s'agit de faire ce que l'on a à faire, non pas dans un délai donné, mais le plus vite et le mieux possible; lorsque l'on n'est maître ni de l'heure du repos, ni de l'heure du danger, à quoi sert-il de consulter sa montre et de regarder combien de tours ont déjà fait, ou ont à faire encore les aiguilles d'un cadran qui ne règle rien.

Le vrai troupier doit prendre pour devise la naïve enseigne des cabarets de village : « A toute heure ! »

Après notre halte doublement réconfortante au Grand-Mourmelon, le hasard de la promenade nous conduisit jusqu'à la ville même de Châlons qui fut parcourue par nous, beaucoup plus en péripatéticiens qu'en touristes. Nos yeux ne regardaient guère autour d'eux et nos esprits voyageaient bien au delà de la vieille cité gauloise. Cependant en passant devant l'antique église Notre-

Dame, moins belle mais plus étrange que la cathédrale, le désir me prit d'y entrer. La curiosité m'y avait attiré, mais ce fut un sentiment tout autre qui me retint longuement arrêté devant l'image de la Vierge de Bon Secours.

Notre permission touchait à sa fin. Mon père nous reconduisit jusqu'à notre campement. Avant de se séparer de nous, il nous attira sur sa poitrine, mit ses mains sur nos têtes et d'une voix ferme : « Je suis content de vous et je vous aime bien. » Ce fut son adieu.

V

Pendant les trois jours qui suivirent cette malencontreuse fête du 15 août si mal fêtée, l'armée de Châlons fut traversée par un courant de folie et d'indiscipline.

Le maréchal Canrobert, assailli et outragé par une bande de soldats ivres, fut sur le point d'être jeté à bas de son cheval. Des officiers, accourus en hâte, ne le dégagèrent qu'après le scandale d'une lutte corps à corps qui n'en resta pas moins sans châtiment. Les mutineries succédaient aux mutineries. Il fallut

avoir recours au déplorable système des punitions collectives qui rétablirent un peu l'ordre, mais suscitèrent le mécontentement général.

Le 18 août au matin, la garde mobile de la Seine, toujours sans fusils, fut réunie par bataillons sur les fronts de bandière de ses divers campements.

J'ignorais ce qui allait se passer. Mes conjectures alternaient entre la revue d'un général et une distribution d'armes. J'étais loin de compte.

Après un solennel roulement de tambour et une non moins solennelle sonnerie de clairons, le colonel Beugnot s'avança à cheval, se plaça au centre de notre bataillon, et déplia un carré de papier dont la forme me parut de bon augure. J'y croyais deviner soit quelque vigoureuse réprimande, soit quelque encourageante nouvelle ou, peut-être encore, l'avis de notre prochain armement.

Hélas! trois fois hélas! c'était une honteuse proclamation du nouveau gouverneur militaire de Paris, M. le général Trochu. Il y disait, en substance, que les gardes mobiles parisiens ne seraient pas envoyés à la frontière et qu'ils allaient rentrer à Paris « comme c'était leur droit ».

La lecture était à peine terminée que je m'écriai à très haute voix : « Nous n'avons pas de droits, nous n'avons que des devoirs. Rentre à Paris qui voudra, moi je n'y rentre pas. »

Plus surpris qu'irrité, le colonel Beugnot dépêcha vers moi le commandant Royer qui m'ordonna de me taire. Il eut, à coup sûr, mieux fait d'imposer silence aux acclamations éhontées que poussèrent nos tristes soldats aussitôt que les rangs furent rompus. « A la bonne heure! Assez de camp de Châlons! Rentrons chez nous! Vive Paris! Vive Trochu! Il n'est que temps! Les voyageurs pour Belleville en avant!

— Vous voulez dire en arrière, lâches que vous êtes! »

Après cette nouvelle apostrophe, plus bruyante encore que la précédente, le commandant Royer, qui venait d'avoir un rapide colloque avec le colonel, revint une seconde fois vers moi.

« J'en suis bien fâché, mon cher lieutenant, mais je suis obligé de vous infliger quatre jours d'arrêt. »

Je répondis respectueusement que je comprenais très bien cette obligation, mais que j'avais pris un parti qui ne me laisserait pas le temps de subir ma punition.

« Quel parti ? interrogea le commandant.

— Celui de m'engager comme simple soldat ! »

Le brave homme me prit la main et me la secoua fortement à l'étonnement du colonel Beugnot qui regardait de loin comment je prendrais l'avis de ma punition.

« Ah ! nom d'une pipe ! s'écria-t-il, c'est moi qui vous comprends », puis se reprenant tout à coup : « Oui, mais c'est que vous n'en avez pas le droit, ce serait un cas grave, très grave ! une quasi-désertion, quoi !

— Vous me traduirez en conseil de guerre quand je reviendrai, mon commandant. En attendant je vais chercher un régiment où m'engager.

— Vous y êtes bien résolu ?

— Absolument, mon commandant.

— Rien ne vous fera revenir sur votre détermination ?

— Rien.

— Alors, engagez-vous donc au 3e zouaves, c'est mon ancien régiment. Il a été rudement secoué à Reischoffen et vous n'y serez pas de trop. »

Trouvant sans doute que sa complicité morale ne s'était que trop affirmée, il tourna brusquement les talons ; mais ses regards

m'avaient clairement exprimé que, s'il avait coupé court à l'entretien, c'était pour ne pas le terminer par une accolade.

Je rentrai sous ma tente pour ranger et fermer ma cantine. Mon frère André m'y attendait, un peu inquiet des suites de mon algarade. Je lui racontai ce qui venait de se passer et je lui fis part de mon projet.

« Eh bien, mais moi aussi, je me fais zouave! » me dit résolument mon frère. Non moins résolument une autre voix lui fit écho :

« Moi aussi, si vous voulez bien, mon lieutenant. »

C'était un jeune jardinier des environs de Meudon, nommé Breteaux. Assez maigre quoique très musclé, petit plutôt que grand, le nez busqué, le visage hâlé et traversé par une moustache d'un blond brûlé par le soleil, il avait une paire d'yeux fiers et droits qui regardaient les gens bien en face, sans timidité et sans bravade. Breteaux avait été un de ces rares moblots qui n'avaient pas noyé leur raison dans le vin pendant le voyage de Paris à Châlons. Il m'avait très utilement aidé, quoique non gradé, à rétablir un peu d'ordre parmi les nombreuses victimes des empoisonnements alcooliques de chaque station. Avec le petit ouvrier graveur Geay, le

gros bourrelier Thomas et le sergent-major Albaret, il était de ceux auxquels je m'étais le plus particulièrement attaché. On vient de voir que ma prédilection pour lui ne s'était pas trompée.

Je renfermai en hâte dans ma cantine les effets de rechange et les objets de toilette que j'allais être obligé d'abandonner et je remis la clef du cadenas à mon sergent-major avec prière de faire porter le tout au 55 de la rue de Rivoli. Après quoi, nous partîmes tous trois, mon frère, Breteaux et moi, à la recherche de l'ancien régiment du commandant Royer.

VI

Si peu versé que je fusse alors dans les choses militaires, j'avais néanmoins entendu parler de la vigoureuse conduite du 3ᵉ zouaves à l'Alma et à Inkermann. J'avais lu, comme tout le monde, leur belle aventure du canal de Palestro, cette épique traversée à la nage suivie de la fameuse charge à la baïonnette qui avait fait dire, au général d'Hautemare, que le 3ᵉ zouaves avait obtenu là, à lui seul, un des beaux succès de l'armée d'Italie. Je

n'ignorais pas non plus que le roi Victor-Emmanuel y avait été nommé caporal un soir de victoire, et qu'au Mexique le régiment avait été cité maintes fois à l'ordre du jour. Je connaissais même le hardi fait d'armes de cet officier du 3e zouaves, le capitaine Rigaud, qui, à l'assaut de nuit donné au pénitencier de Puebla, y avait pénétré par la brèche une lanterne en main pour mieux guider ses hommes.

Tous ces souvenirs me revenaient à l'esprit et je prenais plaisir à les raconter tandis que Breteaux, André et moi nous nous dirigions à grands pas vers l'extrémité du camp où bivouaquait la troupe légendaire dont le commandant Royer disait qu'elle venait d'être rudement secouée.

Très secoué, en effet, le régiment qui avait laissé plus de quinze cents hommes tués ou blessés dans les bois du Niederwald et qui avait perdu trente-trois officiers sur cinquante-sept!

Il va sans dire que je ne connaissais pas ces derniers détails lorsque j'arrivai au campement de mes futurs compagnons d'armes; mais ce que je vis là eût suffi pour m'inspirer autant de respect que d'admiration.

Près du front de bandière, en avant des faisceaux sur lesquels reposait le drapeau, une tente de feuillage abritait un groupe d'officiers — les vingt-quatre survivants. — Ils se disposaient à prendre le café.

La plupart avaient reçu des projectiles dans leurs vêtements, quelques-uns même dans leur peau. Tous ceux que leurs blessures n'avaient pas mis hors d'état de se tenir debout avaient suivi. Ce fut un de ceux-là que je rencontrai et qui me parla le premier. Il s'appelait le capitaine Jacquot. La mort qui l'avait approché de si près à Reischoffen devait l'enlever quelques semaines plus tard à l'attaque de la Malmaison. Il avait une balle dans le cou non encore extraite, et un éclat d'obus avait déchiré son front. Sa tête était enveloppée de linges sanglants, mais la vivacité de ses yeux, l'énergie de ses traits, le calme de sa voix enlevaient tout aspect pénible à cette héroïque apparition. Comme je restais là, devant lui le képi soulevé sans prononcer une syllabe, il me demanda ce que je voulais.

« Parler au colonel du 3e zouaves, mon capitaine.

— Et que lui voulez-vous, mon jeune camarade ? » me demanda de sa place un des

officiers dont la fine tête de soldat-gentilhomme, à la moustache relevée à la Gustave-Adolphe, était coiffée du képi à cinq galons. C'était le colonel Bocher qui me répondait.

« Je voudrais que vous veuilliez bien de nous dans votre régiment, mon colonel. Mes compagnons et moi sommes venus pour nous y engager.

— Ah bah ! » fit le colonel.

Le petit cercle de héros se tourna curieusement vers les trois aspirants zouaves. Chacun attendait la réponse du chef de corps qui me dévisageait sans rien dire. Après un silence qui fut peut-être court mais qui me parut long :

« Vous êtes officier de mobiles ?

— J'aime mieux être soldat.

— Vous aimez mieux est bientôt dit, mais on est ce qu'on est dans l'armée, on n'est pas ce que l'on veut être. D'où vous est venue cette idée ?

— On renvoie la mobile à Paris et nous voulons marcher à la frontière. »

Le colonel se tourna alors vers ses officiers :

« Ce qu'il me demande là n'est pas possible. Je ne peux pas prendre un sous-lieutenant comme soldat. » Il s'adressa de nouveau

à moi : « Vous vous imaginez, peut-être, qu'on va vous renommer officier dans les vingt-quatre heures et que vous pourrez reprendre demain, parmi nous, l'épée que vous voulez déposer aujourd'hui ?

— Je ne m'imagine rien de plus que ce que je vous ai dit, mon colonel. On va livrer une bataille : je veux en être. Je ne me résigne pas à l'idée d'aller me réfugier à Paris, lorsque l'armée doit se porter en avant.

— Savez-vous seulement ce que vous demandez, jeune homme. Je ne dis pas à quels périls, mais à quelles fatigues vous vous exposez ?

— J'ai aussi prévu les fatigues.

— C'est bien lourd, le sac.

— Moins lourd que la honte. »

Deux mains vigoureuses s'abattirent sur mes épaules, tandis que cette sympathique bienvenue retentissait derrière moi : « Il me va, ce garçon-là ! Prenez-le, mon colonel, et donnez-le-moi dans mon bataillon. » Et sans me lâcher, mon nouvel ami qui devait devenir et rester mon vieil ami jusqu'à sa mort, le commandant Hervé me fit asseoir par terre d'un geste brusque en me disant :

« Mettez-vous là et prenez une tasse de café avec nous. Et vous aussi, messieurs », ajouta-t-il en se retournant vers mon frère et vers Breteaux.

Le colonel Bocher répéta fort aimablement l'invitation, mais il déclara que, pour ce qui était de l'engagement, c'était une autre affaire.

On fit place dans le cercle aux volontaires dont les volontés n'étaient pas encore au bout de leurs épreuves.

Le colonel et le commandant se mirent à m'interroger tour à tour sur l'organisation de la mobile et sur le parti qu'on en pouvait tirer.

J'étais bien jeune et bien inexpérimenté pour prétendre enseigner de vieux soldats; mais, enhardi par ma passion pour la France et par leur cordiale insistance, j'expliquai mes idées sans fausse honte.

Le renvoi à Paris des bataillons de la mobile de la Seine me paraissait une folle imprudence. Ces contingents désordonnés seraient de médiocres renforts pour la guerre étrangère, et des recrues toutes préparées pour la guerre civile. Les dix-neuf vingtièmes de ces jeunes gens n'étaient pas

plus soldats que nous n'étions, nous, des officiers. Il n'y avait, selon moi, que deux moyens d'organisation et d'utilisation possibles de ces forces, qui n'étaient encore redoutables que pour la paix publique : le premier moyen eût été d'envoyer la mobile de la Seine apprendre le maniement d'armes et la discipline dans quelque place forte du Nord ou du Sud, et d'en composer plus tard des régiments mixtes dont le commandement serait confié à un officier supérieur de l'armée active. Le second moyen, d'application plus immédiate mais plus risquée, eût été d'armer sur-le-champ tous ces désarmés, de leur apprendre l'emploi pratique du chassepot en les faisant conduire plusieurs fois par jour au tir à la cible, et de les répartir ensuite tous, sans distinction de grade, comme simples soldats dans les compagnies de l'armée active qui allaient se porter en avant. Ce dernier remède était, je le reconnais, un peu outrancier, mais ni l'un ni l'autre de mes avis ne parurent déraisonnables ni au colonel Bocher ni au commandant Hervé. Ils m'affirmèrent même qu'il y avait beaucoup de bonnes choses dans ce que je venais de dire, et me conseillèrent d'essayer de faire entendre quelques-unes de ces

bonnes choses-là au maréchal de Mac-Mahon.

« Et vous supposez qu'il me recevra?

— J'en suis sûr.

— Qu'il m'écoutera?

— Pourquoi non?

— Et qu'il me croira?

— Il croira en tout cas, comme nous le croyons nous-mêmes, que le renvoi de la mobile à Paris est une lourde faute, et il apprendra qu'il y a parmi les moblots des gens de cœur qui ne demandent pas mieux que de marcher à l'ennemi.

— Qu'il en soit fait selon votre volonté, mon colonel. Je vous préviens, par contre, que, si je n'obtiens pas une incorporation générale, je me tiens d'ores et déjà pour incorporé au 3e zouaves. Aussi bien, n'est-ce pas? c'est comme votre soldat que je pars en reconnaissance.

— Et vous savez? me cria le commandant Hervé pendant que je m'éloignais, premier bataillon!

— Première compagnie! » ajouta le capitaine d'Utéza.

VII

Le quartier impérial, placé au centre du camp de Châlons, était très éloigné de l'extrémité du Petit-Mourmelon où nous venions de quitter le 3e zouaves. Mal dirigés par un gamin qui, pour ne pas refuser le pourboire proposé, avait accepté de nous servir de guide sans connaître le moindrement la route, nous ne parvînmes qu'à la nuit tombante au pavillon que le Maréchal occupait à côté de celui de l'Empereur.

Devant la barrière en bois qui servait de clôture à l'ensemble des baraquements, se promenait de long en large un officier dont je ne voyais pas plus les galons que le visage. Je le saluai à tout hasard du titre de commandant, et lui demandai à qui il fallait s'adresser pour être reçu par le maréchal de Mac-Mahon. Une voix assez rude me répondit avec un accent à l'unisson : « D'abord, je ne suis pas commandant, je suis général. Mais, enfin, que lui voulez-vous au Maréchal?

— Pardon, mon général, mais c'est au

Maréchal que je désire dire ce que j'ai à dire.

— Ce n'est pourtant que lorsque je saurai ce dont vous voulez l'entretenir que je verrai si cela vaut la peine de le déranger. »

Convaincu que j'avais devant moi quelque chef d'état-major ou quelque aide de camp du Maréchal, je crus sans inconvénient de m'ouvrir à lui.

J'expliquai donc de point en point les opinions et les propositions approuvées par le colonel Bocher, insistant particulièrement, trop particulièrement peut-être, sur l'urgence de l'incorporation de la mobile dans l'armée active. J'étais loin de m'attendre à l'apostrophe qui me fut lancée. « Ce que vous proposez là, monsieur, n'est rien moins que la désorganisation révolutionnaire d'un corps légalement constitué. Votre dessein est-il d'introduire ainsi l'esprit d'indiscipline dans l'armée active, ou de susciter par cette mesure quelque nouvelle mutinerie de la garde mobile? Je ne sais. Mais vos deux acolytes et vous me semblez être de ces semeurs de désordre qui cherchent à tout troubler sous le couvert d'un violent amour pour la Patrie. Je devrais vous arrêter et vous faire fusiller. Je veux bien, toutefois, ignorer votre nom. Retournez à votre poste

et tâchez d'y faire oublier, par votre conduite, ce qu'une telle démarche a d'irrégulier et de suspect. Allez! »

André et Breteaux écoutaient avec stupeur. J'étais, moi, plus irrité que surpris. « Votre soupçon est indigne, mon général. Quant à mon nom... »

Quelqu'un qui s'était approché de notre groupe sans être vu me tira par la manche et me murmura à l'oreille : « Ne dites pas votre nom et retirez-vous. »

Tout en parlant, le nouveau venu m'entraînait doucement loin de mon farouche interlocuteur.

« Ce que vous disiez ne méritait pas cet accueil, continua-t-il, lorsque nous fûmes un peu éloignés. Mais le général de C..., qui est un des aides de camp de Sa Majesté, a la tête plus dure que la vôtre. Il pourrait vous en coûter cher de l'affronter. Agissez personnellement comme bon vous semblera, mais retirez-vous sans chercher à voir le Maréchal qui vous eût assurément mieux reçu. Et même, croyez-moi, ne prolongeons pas cet entretien qui pourrait attirer sur vous de nouvelles foudres. »

Le conseil était trop sympathiquement donné pour n'être pas écouté. Je me résignai

donc à me retirer non sans m'informer du nom du conseiller.

« Le docteur Corvisart, médecin de l'Empereur. »

Les trois pauvres « acolytes » se remirent en route têtes basses et cœurs serrés. Mon frère André rompit le premier le silence :

« Que vas-tu faire, après cela?

— Ce que j'allais faire avant, m'engager.

— Eh bien! moi, je n'en suis plus! s'exclama violemment Breteaux. Des généraux comme ça, c'est à donner envie de déserter après lui avoir f...lanqué deux balles dans le crâne. »

Comme je lui reprochais vivement ce langage : « Pour sûr que non, on ne fera pas cela, mon lieutenant; mais on ne fera guère mieux, car maintenant je ne vaux plus rien. Ce méchant général-là m'a rendu mauvais soldat. Adieu!

— Attendez-moi, Breteaux, dit mon frère en le retenant. Quoi que vous en disiez, vous ne ferez pas plus que moi un mauvais soldat. Ce que nous venons d'entendre n'est pas fait pour donner beaucoup de cœur au ventre. Mais bah! c'est une boutade de général d'état-major; les généraux de troupe valent mieux et c'est à ceux-là que nous

aurons affaire. Seulement, je crois que le plus prudent, pour vous comme pour moi, est de rejoindre tout d'abord le 16e bataillon de la mobile de la Seine. Laissons mon frère mener sa barque à lui tout seul; et quand il aura réglé pour lui la question de son engagement nous le rejoindrons à son premier appel, est-ce dit?

— Non, ce n'est pas dit, riposta Breteaux. Je ferai mon service ric-à-rac, mais rien de plus. Adieu, mon lieutenant. Vous avez bien tort de vous décarcasser pour ces gens-là.

— Aussi, n'est-ce pas pour ces gens-là que je me décarcasse, mon brave Breteaux.

— Oui, je sais. Mais des généraux comme ça, répéta-t-il encore... Ah! nom de D. de bon D., si jamais je le retrouve, celui-là, il peut être sûr... Je vous vengerai, mon lieutenant. Oh! oui, je vous vengerai!.. »

Et tandis qu'il prenait avec André la direction du camp des mobiles, j'entendis longtemps encore ses imprécations résonner dans la nuit, interrompues de temps en temps par la voix plus calme de mon frère.

Ce heurt pénible de nos trois jeunes enthousiasmes contre la raideur du général

de C... fut, pour André et pour moi, sans autre conséquence que la tristesse indignée qu'inspire aux esprits droits une injuste interprétation de leurs pensées. J'avais bien peur qu'il n'en fût pas de même de Breteaux. L'avenir prouva que je ne m'étais pas trompé. Cet ardent patriote, qui serait à coup sûr devenu un excellent sous-officier et selon toute probabilité un bon officier, se jeta follement dans la Commune après le 18 mars. Il y devint commandant d'un bataillon de fédérés, et alla finir misérablement sa vie sous les coups de feu d'un peloton d'exécution. Il m'a été donné de conter cette douloureuse odyssée à celui-là même qui avait lancé Breteaux sur ces mers orageuses, en le détournant de s'embarquer avec moi.

C'était en 1872, un an environ après la guerre, à un dîner chez le général de Fénelon dont le fils avait été mon camarade de collège. Le hasard des places m'avait fait asseoir à côté du général de C... Je lui rappelai, sans me permettre de le lui reprocher ni de le qualifier, l'accueil qu'il avait fait à la démarche des trois moblots du camp de Châlons. Sa tête dure, comme disait le docteur Corvisart, commença par se

redresser. Il avait, dit-il, oublié l'incident ; mais, tel que je venais de le lui conter, il n'y voyait rien qui fût à regretter ; il n'avait dit que ce qu'il fallait dire. « Somme toute, ajouta-t-il, en jetant un regard de côté sur mes épaulettes et sur ma croix, mes menaces d'alors ne m'ont pas l'air de vous avoir beaucoup détourné de votre voie.

— Moi, non ; ni mon frère non plus qui est venu se faire trouer la poitrine à Sedan et est maintenant élève à l'École Polytechnique. Mais vos menaces ont plus fait que de détourner mon second « acolyte », comme vous nous appeliez alors, elles l'ont dévoyé. Il y avait sans doute beaucoup de prédisposition et même, si vous voulez, beaucoup de prédestination dans son cas. Mais, lorsque j'ai lu dans un journal que le commandant Breteaux, chef des fédérés de Belleville, venait d'être fusillé par des Français, je n'ai pu m'empêcher de penser que mieux aurait valu le laisser aller se faire tuer par des Prussiens. »

La tête dure se baissa cette fois, et une émotion violente contracta ce visage de marbre.

« Je vous vengerai », avait dit le pauvre Breteaux en me quittant. Je ne sais si le

malheureux garçon avait eu réellement cette idée en prenant part aux forfaits de la Commune; mais j'eus le sentiment que ce soir-là, et pendant un instant du moins, sa triste fin n'était pas restée tout à fait sans vengeance.

VIII

La nuit était venue, lorsque André et Breteaux me quittèrent à quelque cinq cents mètres du quartier impérial. Il m'était aussi impossible de retourner au camp des mobiles où m'attendaient quatre jours d'arrêt, que de me présenter au camp des zouaves où ne m'attendait personne. Je pris le parti d'aller demander l'hospitalité dans la première ferme que je rencontrerais.

Une lumière assez voisine en apparence, mais en réalité assez lointaine, me servit de guide.

L'étoile m'avait bien conduit, et la lourde porte de chêne à laquelle je frappai s'ouvrit toute grande et tout hospitalière. Un frugal souper me fut servi par de braves gens qui m'offrirent d'eux-mêmes « le bon lit blanc » de la vieille chanson de Jésus-Christ,

Quand je m'éveillai au point du jour, mes hôtes petits et grands étaient debout ; je les remerciai d'autant plus de leur accueil qu'ils ne se le firent payer que très modestement. Au moment où j'allais franchir le seuil de ce premier bon gîte, une fillette d'une douzaine d'années, enveloppée dans un long sayon de toile bleue, se dressa toute droite et, le visage tourné vers un crucifix pendu à la muraille, les bras levés, les mains tendues, elle récita cette prière dont les termes étranges me sont restés gravés dans la mémoire :

« Envoyez-les ici, Seigneur, envoyez-les périr aux champs catalauniques.

— Ainsi soit-il, » murmurai-je à demi-voix.

Egaré que j'avais été la veille par mon guide fantaisiste, je ne savais quel chemin prendre pour regagner mon futur régiment. J'étais obligé de me renseigner à chaque tournant.

Un de mes donneurs de renseignements se trouva être un officier de cuirassiers, le capitaine d'Orcet, « 2e escadron, 4e régiment ». Il m'énuméra ainsi ses titres, quand il eut appris de moi pourquoi je cherchais le 3e zouaves. Selon toute probabilité, ma

haute taille l'avait séduit et il n'admettait pas mon enrôlement dans les fantassins.

« Cuirassier ! soyez cuirassier ! Vous êtes fait pour ça, je vous ferai donner un bon cheval. Vous devez aimer ça, le cheval ?

— Beaucoup comme moyen de promenade, mon capitaine, assez comme moyen de transport, mais non pas du tout comme moyen de combat. Avoir son cheval tué ou blessé inutilise le cavalier le plus vigoureux qui reste seul et désemparé, voit ses camarades courir en avant sans pouvoir les suivre, et n'est plus bon à rien, si valide qu'il soit. J'aime mieux ne dépendre que de mes jambes ; elles, du moins, me porteront partout où je voudrai tant qu'elles seront intactes. Sans compter qu'une bonne parole de moi à des camarades peut leur faire du bien et je ne vois pas du tout ni ce que des conseils, ni ce que l'exemple peuvent sur des chevaux. Ceci soit dit sans déprécier la très belle charge de Morsbrönn.

— Ce n'est pas notre charge que vous dépréciez, jeune biffin, c'est le cheval de guerre lui-même qui est une bête beaucoup moins bête que vous ne croyez. Il en est qui sont plus braves que leurs cavaliers. Vous dites qu'une bonne parole ne leur sert de rien ?

Détrompez-vous ; les chevaux comprennent les intonations sinon les mots. On les entraîne tout autant par la voix que par l'éperon. Et puis, quel plus beau rôle à jouer que celui de sauver l'armée en couvrant sa retraite ou d'achever une victoire en poursuivant l'ennemi ! A Reischoffen, nous n'avons été qu'une muraille d'acier, mais derrière cette muraille s'est reformée l'armée qui est aujourd'hui au camp de Châlons. Nous serons demain le boulet vivant qui dispersera les fuyards... s'il plaît à Dieu, ajouta-t-il en baissant la voix, comme s'il se fût repenti de son trop orgueilleux espoir.

— Et il plaira à Dieu ! repris-je à mon tour. Mais quand vous achèverez la victoire, ce n'en seront pas moins les biffins qui l'auront commencée. »

Tout en devisant de la sorte, nous en étions arrivés à l'embranchement de la route qui allait me conduire aux zouaves.

Si convaincu qu'il dût être de mon obstination à m'enrôler dans « la pédaille », comme disaient ses anciens, les dédaigneux chevaliers du moyen âge, le capitaine de cuirassiers ne m'en donna pas moins, avant de me quitter, toutes les indications voulues

pour retrouver son escadron, dans le cas où j'aurais la sagesse de changer de décision. Nous nous séparâmes sur une poignée de main et avec ce vœu que s'adressent tous les soldats : « Bonne chance ! »

Je trouvai le colonel Bocher à l'entrée du camp. En me voyant venir de loin, il fit quelques pas à ma rencontre.

« Avez-vous vu le Maréchal ?

— Non, mon colonel; mais, en revanche, j'ai vu un général qui m'a barré la porte non sans m'avoir rudement malmené. »

Je lui contai par le menu notre colloque tant soit peu mouvementé. « Vous voyez que vous n'avez que le temps de me déguiser en zouave, mon colonel, car si mon fusilleur me retrouve et me reconnaît en officier de mobiles, mon affaire est claire. »

Sur un signe de Bocher, le commandant Hervé s'était approché de nous. Ces messieurs discutèrent entre eux quel semblant de régularité pouvait être donné à une situation aussi anormale. Leur conclusion fut que je pourrais peut-être trouver, dans quelque petite commune avoisinante, un maire soit assez inexpérimenté, soit assez complaisant pour consentir à enrôler un sous-lieutenant comme soldat.

J'acceptai d'en courir la chance, mais, par je ne sais quel reste de mon antimilitarisme d'antan, je ne pus m'empêcher d'ajouter :

« Vous savez, messieurs, que je ne signe d'engagement que pour la durée de la guerre; ni plus ni moins. Je n'ai pas du tout envie d'être soldat en temps de paix.

— Bah! à la paix vous serez officier, dit Hervé.

— Ou démoli, ajouta derrière nous la voix de basse du lieutenant Ducos, vieil Africain d'une brusquerie et d'une bravoure qui n'étaient dépassées que par sa bonté.

— J'aimerais tout de même mieux être officier », répondis-je en riant.

Mes recherches ne furent pas longues.

Une heure après et sans être allé plus loin que la mairie du Petit-Mourmelon, je rapportais mon acte d'engagement complaisamment ou inconsciemment signé par le maire en personne.

Séance tenante, le commandant Hervé et le capitaine d'Utéza s'emparèrent de leur recrue. Je fus versé à la 1re du 1er et tout de suite mis en possession de l'uniforme de rechange, du sac et du fusil d'un zouave, qu'une blessure rouverte forçait à évacuer sur l'hôpital de Châlons.

J'offris les tresses d'or de mon ex-tunique et de mon ex-képi à de nouveaux promus qui n'étaient pas encore galonnés, et mon sabre d'officier passa au côté du sergent-major de ma compagnie, Pierre Laugel, nommé sous-lieutenant le matin même.

De toutes mes splendeurs passées et passagères, je ne conservai que mes bottes.

Mes nouveaux effets ne me seyaient peut-être pas à merveille : la veste et le gilet étaient un peu bien courts, la chéchia un peu bien large, mais je n'étais pas là pour faire le beau. Le perruquier du régiment me le fit bien voir qui me tondit les cheveux au ras du crâne.

Cette toilette personnelle terminée, je m'occupai de celle de mes armes et, mettant en pratique les leçons de mon caporal de grenadiers, j'astiquai sur l'heure mon flingot, assis devant ma tente et sifflant gaiement *le Chant du Départ*.

IX

La diane du lendemain me réveilla encore tout réjoui de la réalisation de mon rêve. Je serais donc enfin de la première bataille!

J'aurais donc fait tout ce que je pouvais faire pour servir d'obstacle à la marche en avant de l'invasion! J'en remerciai Dieu de tout mon cœur et, de tout mon cœur aussi, j'implorai sa pitié pour notre France.

A une nouvelle sonnerie de clairon que j'avais écoutée d'une oreille attentive mais ignorante, je vis tous les hommes de l'escouade à laquelle j'appartenais se munir de leur cuiller et se grouper en cercle autour d'une grande gamelle. C'était la soupe qui venait de sonner.

Le zouave blessé, qui m'avait laissé tous les outils voulus pour me battre, ne m'avait laissé aucun des ustensiles nécessaires pour me nourrir. J'étais là, debout, derrière les camarades dans la triste situation de la cigogne contemplant le renard. Le charitable caporal Copain m'aperçut. « Un peu de place, vous autres, fit-il en jouant des coudes. Colle-toi là, conscrit! » Je me collai là, mais d'avoir place dans le cercle ne me donnait pas part au frichti. « Qu'est-ce que tu attends, mon garçon? poursuivit le caporal.

— La fourchette du père Adam est peut-être bonne pour le fricot, répliquai-je en montrant mes cinq doigts, mais pour la soupe...

— Ah! c'est vrai, monsieur le lieutenant n'a pas de fourbi. Tiens, conscrit, voilà l'instrument. » Et après avoir soigneusement léché et pourléché ledit instrument pour le nettoyer, le caporal Copain me tendit gracieusement sa cuiller.

Toute l'escouade s'était arrêtée de manger pour nous regarder faire. L'hésitation fut tout intérieure, elle dura au plus une seconde et après un rapide : « Merci, caporal! » la cuiller passa telle quelle de sa bouche à la mienne.

Dans les joyeux propos qui s'échangèrent pendant que la gamelle se vidait, personne ne fit allusion à la petite épreuve que je venais de subir; mais il était visible qu'en ne faisant pas le mijauré devant la cuiller humide du caporal Copain, j'étais entré d'emblée dans la camaraderie du régiment.

Consulté par moi, la veille, sur le cas de mon frère André en même temps que sur celui de Breteaux dont je n'avais pas encore désespéré, le colonel Bocher m'avait répondu que rien ne serait plus facile pour de simples mobiles que de s'engager à Paris même. Il avait seulement ajouté que, pour éviter d'être dirigés tout d'abord sur le dépôt du régiment, c'est-à-dire à Constantine, les volon-

taires devraient chercher chez les revendeurs du marché du Temple quelque uniforme d'occasion qui les dispensât d'aller se faire équiper en Algérie.

Pour la même raison, il ne fallait pas non plus se présenter à l'état-major de la place, mais rejoindre le régiment directement et sans feuille de route. Le colonel se chargeait du reste.

Le jour même, ces avis avaient été transmis à Paris en une lettre détaillée. Je recevais le lendemain une dépêche de notre père. Il approuvait mon nouvel engagement; André avait signé le sien le matin même, et ma mère s'était incontinent mise en quête de la tenue indispensable à son second zouave.





LIVRE III

DU CAMP DES ZOUAVES A MOUZON PAR VONCQ-SUR-AISNE

La seconde armée du Rhin quitte le camp de Châlons. — Zouaverie. — Commencement et interruption d'un mouvement de retour vers Paris. — La politique l'emporte sur la stratégie. — L'opinion du commandant Hervé. — Arrivée de ma mère et de mon frère. — Notre halte à La Neuville-en-Tourne-à-Fuy. — Vive la France! — Leçons de choses. — Une fausse alerte. — Campement à Raucourt. — La belle fille. — Ordre, contre-ordre, désordre.

I

Le 21 août, à l'aube, l'armée de Mac-Mahon quitta le camp de Châlons.

Le jour s'était levé en pleine bourrasque. Une pluie battante nous cinglait les mains et le visage. Moins avisé que les anciens, j'avais négligé de me couvrir la tête de mon capu-

chon que l'averse n'avait pas tardé à remplir; il ballottait sur mes épaules comme une gourde pleine. La tentation de jouer une farce à un conscrit était trop grande : un zouave qui marchait derrière moi n'y résista pas. Il prit ledit capuchon par les deux bords et m'en coiffa brusquement, m'inondant le visage, le cou et les épaules. Sans prendre le temps de me dégager de mon arrosoir, ni de m'assurer quel était l'arroseur, certain seulement qu'il ne fallait pas lui laisser le temps de s'éloigner, je fis une rapide volte-face et j'envoyai au jugé un coup de poing à toute volée. J'eus la double chance d'atteindre le mauvais plaisant en pleine poitrine et de le faire glisser tout de son long dans la boue aux grands éclats de rire des camarades. Ce second acte de zouaverie, beaucoup plus caractérisé que le premier, me conquit définitivement la considération de ma compagnie et me mit du coup, c'est le cas de le dire, à l'abri de toute la série de brimades traditionnelles. Contrairement à ce qu'en aurait conclu un civil plus civilisé, ma bourrade me fit classer « bon garçon ».

Dans cette même journée du 21, à notre première grande halte qui eut lieu à Beine, le commandant Hervé me fit comprendre à

mots couverts que je verrais peut-être Paris et les Parisiens plus tôt que je ne le croyais. Il me pria de garder en tout cas le silence sur son hypothèse qui n'était peut-être pas justifiée, mais dont la réalisation lui semblait le meilleur moyen soit de renforcer l'armée avant de la porter de nouveau en avant, soit de livrer bataille sous les murs de la capitale dans des conditions beaucoup meilleures.

Je lui avouai que j'avais déjà entendu parler de ce projet, lors de mon passage à Metz, mais que je n'y avais pas voulu croire et que je continuais à espérer que la France n'en était pas réduite à cette reculade.

« Au diable ces sentimentalités! répliqua-t-il un peu brusquement. C'est un état d'esprit comme le vôtre qui fait que l'on hésite à inquiéter la nervosité des Parisiens. On craint du bruit, on craint même peut-être une émeute à la première nouvelle de notre marche en arrière. Toutes ces considérations politiques doivent disparaître devant les considérations militaires. Peut-être a-t-on eu tort de ne pas préparer l'opinion publique à la possibilité de cette retraite momentanée. On aurait encore plus tort de se soumettre et de céder à des appréhensions irréfléchies. Les Français devraient avoir le

bon sens de comprendre que ce n'est pas par fantaisie qu'on abandonne une partie de territoire à l'ennemi, mais par nécessité. Mieux vaut être vainqueurs sur les bords de la Seine que vaincus aux bords du Rhin. Est-ce que les Russes n'ont pas laissé pénétrer Napoléon I[er] jusqu'à Moscou ? Est-ce que leur concentration en arrière n'a pas été notre perte et leur salut ? Le problème n'est pas de choisir pour champ de bataille un emplacement qui plaise à la foule mais un terrain où l'on puisse vaincre. Si elle est aveugle, la foule, il faut lui ouvrir les yeux, et, si elle se refuse à y voir clair, il faut lui fermer la bouche. Vous avez beau hocher tristement la tête, ces mélancolies d'amour-propre sont hors de saison. Il y a encore une chose pire que l'invasion passagère, c'est la conquête. Remporter la victoire n'importe où et n'importe quand, tout est là. Et croyez-moi si nous continuons notre marche sur Metz, nous serons coupés en route, acculés à quelque bataille dont nous ne choisirons ni l'heure, ni l'endroit et il y aura alors beaucoup de chance pour que ce soit encore une nouvelle défaite. Ce n'est pas ce que vous voulez, n'est-ce pas ? »

Il me quitta là-dessus me laissant fort

ébranlé et encore plus attristé par ses trop raisonnables affirmations.

Notre mise en marche sembla confirmer ses prévisions.

En quittant Beine le régiment obliqua visiblement en arrière. Je n'en pouvais plus douter : le mouvement de retraite sur Paris s'exécutait.

Il ne s'exécuta pas longtemps. A quelques kilomètres de là, à Prosnes, autant qu'il m'en souvienne, la colonne s'arrêta court, revint sur ses pas et je repris, joyeux, mon chemin vers l'Est.

Le commandant Hervé était navré. Il me jeta ces mots au passage : « L'esprit de sagesse n'aura guère duré, c'est l'esprit de folie qui l'emporte. Dieu veuille que nous ne payions pas chèrement la faiblesse et l'erreur de notre général en chef! »

Mon espoir obstiné ne put s'empêcher de penser : « Pourquoi serait-ce le général en chef qui se tromperait ? »

Je m'étais fait une règle, dont je ne me suis même pas départi vis-à-vis de mon frère, de ne communiquer à aucun zouave les confidences du commandant Hervé. A toutes les questions dont j'étais assailli, au

sortir de nos courts entretiens, je répondais invariablement : « Tout va bien. » La confiance que me témoignait le commandant me paraissait une faveur toute personnelle et nullement partageable. Qui sait même si, dans le fond, je n'eusse pas préféré parfois ignorer, moi aussi, tout ce que j'apprenais ?

N'empêche que j'ai été là à bonne école et que celui qui me donna mes premières leçons de stoïcisme, y était plus qu'aucun autre passé maître.

II

Après avoir appris à manger à la gamelle comme les camarades, comme eux aussi il m'avait fallu apprendre à faire la soupe. Mon début de cuisinier de l'escouade eut lieu dès le lendemain à la grande halte que nous fîmes sur le confin du département, entre Reims et Juniville.

Le régiment, qui devait alors prendre l'arrière-garde, était installé à droite et à gauche de la route; le milieu restait libre pour le défilé des troupes et pour la circulation des voitures munies d'un laissez-passer. J'avais creusé un trou en terre, j'y

avais placé du bois et j'étais là peinant et soufflant d'ahan, pour allumer le feu, quand le sergent Richard me cria de loin : « Déroulède, on vous demande! »

Pourquoi? par quelle intuition m'écriai-je : « C'est ma mère! » Toujours est-il que ce fut le cri que je jetai et que, laissant là flamme et fagot, je courus tout droit à une vieille calèche arrêtée au milieu de la route. J'y trouvai en effet celle que j'espérais. Son autre zouave était, bien entendu, à ses côtés. Après un échange passionné d'embrassades et de tendresses, les deux voyageurs descendirent de voiture et je les conduisis vers le commandant Hervé.

« Commandant, lui dit ma mère, je vous amène mon second fils qui a voulu rejoindre son aîné. Mon seul regret est de n'en avoir pas un troisième à vous donner pour chasser l'étranger. »

Le commandant Hervé salua en s'inclinant et dit simplement : « Merci, madame! »

Un groupe de zouaves s'était formé autour de nous. Assez étonnés et même assez émus de ce qui se passait, ils laissaient leur surprise s'épancher en éloges d'une rudesse un peu familière mais très cordiale. L'un d'entre eux, plus hardi et plus âgé que les

autres, s'écria paternellement : « N'ayez pas peur, ma petite dame, on en aura soin des fils à la mère ! »

Nous étions baptisés du coup et même, si je ne me trompe, les yeux du parrain avaient un peu fourni l'eau du baptême. Les deux filleuls ne furent plus désormais connus au régiment que sous ce vocable : « Les fils à la mère. »

Mon caporal d'escouade désigna naturellement un remplaçant cuisinier et le commandant Hervé nous donna la permission de partir en avant, et d'aller attendre le passage du régiment au village de la Neuville-en-Tourne-à-Fuy, où l'arrière-garde ne passerait pas avant le soir. Je le remerciai de tout mon cœur et bondis prestement dans la voiture, non sans avoir, au préalable, empoigné mon sac et mon fusil.

Tout d'abord, précipitamment, avidement, je demandai des nouvelles de tous les miens restés à Paris : père, sœurs, oncles, tantes, cousins, neveu, nièce, amis et amies, y compris, parmi ces dernières, nos deux vieilles servantes depuis longtemps attachées à la maison et qui, trente ans plus tard, devaient me suivre fidèlement au pays d'exil.

Tout notre monde allait bien. J'appris avec

une joie sans surprise que deux de mes cousins, les seuls qui fussent alors en âge de porter les armes, étaient, eux aussi, sous les drapeaux. L'un, André Vernet, avait été nommé capitaine dans la garde mobile de la Drôme; l'autre, mon pauvre et cher Georges Guiard, qui, quelques années plus tard, devait si brusquement mourir en pleine force, en pleine santé et en plein bonheur, avait quitté l'École Polytechnique, où il était parmi les trois premiers de sa promotion, pour une sous-lieutenance dans un régiment d'artillerie. Un autre de nos proches, moins ami alors, mais déjà très cher, le général Javain, commandait le génie d'un des secteurs de Paris, et notre vieil ami Ernest Boinvilliers avait oublié ses cinquante ans passés pour s'enrôler dans un régiment de marche de la garde nationale.

Au milieu de l'avalanche de questions dont j'accablais ma mère, je m'étais plus d'une fois interrompu, inquiété par son pâle visage, pour lui demander si elle n'était pas souffrante. Elle me répondait toujours de sa voix grave et douce : « Oh ! moi, je suis un peu fatiguée, voilà tout. »

Pauvre mère aimée ! Sa fatigue n'était pas celle d'un corps lassé par la route, mais celle

d'une âme brisée par l'effort d'un sacrifice où son héroïque volonté avait à lutter contre la plus passionnée et la plus martyrisée des tendresses.

Dans cette dernière journée passée ensemble, elle était si préoccupée avant tout de ne pas amollir nos courages, que je ne l'ai vue pleurer qu'à l'embrassade de l'arrivée et qu'à l'étreinte des adieux. Et cependant, si ! une fois encore, j'ai surpris ses larmes. Ce fut dans la petite chambre d'auberge de la Neuville-en-Tourne-à-Fuy. Mon frère et moi, cédant à ses instances, avions fini par nous étendre sur le lit qui était là pour prendre, comme elle le disait, « un acompte de repos pour tout le sommeil qui allait nous manquer ». Quand nous nous éveillâmes à l'improviste, elle était debout à notre chevet, les yeux fixés sur nous, le visage baigné de larmes, les mains crispées sur le bois de lit pour ne pas tomber. D'un même mouvement, André et moi nous courûmes l'enlever dans nos bras, la faire asseoir sur le lit que nous quittions, la consoler, la couvrir de nos baisers. Elle, déjà calme et forte, avait repris un visage souriant et nous répétait doucement sa même réponse : « Ce ne sera rien. »

Cependant ses mains, qui caressaient nos

deux têtes attirées sur ses genoux, tremblaient déjà de ce tremblement mortel qui devait peu à peu gagner son corps et prendre sa vie. Un instant après, comme nous restions là, à genoux devant elle, les yeux tournés vers les siens, elle ajouta : « Prions pour la France, mes enfants. »

Prière muette où nos lèvres ne remuèrent pas, mais où l'angoisse et l'espoir de trois cœurs français montèrent en un seul élan jusqu'à Dieu.

III

Pendant notre trajet en voiture de Juniville à Neuville, André m'avait conté toutes les péripéties de son retour à Paris : le réembarquement désordonné des mobiles; l'irréductible rancune de Breteaux qui s'était définitivement refusé à se joindre à lui ; la chaleureuse et courtoise façon dont le lieutenant-colonel Beugnot avait annoncé à mon père la régularisation, au moins provisoire de ma situation; enfin, l'heureuse découverte que ma mère et mon frère avaient faite au Temple de l'unique uniforme de zouave qui y fût encore en vente.

A leur insu, cette première bonne chance s'était trouvée doublée d'une seconde encore meilleure.

La seule différence, existant entre les uniformes des trois régiments d'Afrique, consiste en une petite pièce de drap de forme ovale placée à droite et à gauche de la veste, et encadrée dans le dernier dessin de ses arabesques. Ladite pièce de drap, assez étrangement nommée « tombeau », est rouge pour le 1er zouaves, blanche pour le 2e, jonquille pour le 3e. Non moins ignorant que moi, en ce temps-là, de ces menus détails militaires, André ne se doutait en aucune façon ni que sa veste eût un « tombeau », ni que ledit « tombeau » fût précisément aux couleurs du régiment choisi par nous. Il se doutait encore moins que cette particularité devait lui servir de justification, car ma mère et lui avaient eu à se justifier.

Cette triste anecdote vaut la peine d'être rapportée, ne fût-ce que comme un symptôme de l'affolement auquel en étaient arrivées, non seulement la foule, mais les autorités civiles et militaires en fait de soupçons. Après n'avoir vu d'espions nulle part, pendant la

paix, quand ils pullulaient à Paris et par toute la France, chacun en voyait partout depuis la guerre, alors que, pour la plupart, ces messieurs avaient repassé le Rhin et rejoint leurs corps d'armée respectifs. Quinze jours avant, au camp de Châlons, j'avais déjà vu des soldats et des gardes mobiles poursuivre et arrêter comme suspect un commandant d'état-major, sous prétexte que sa tenue était irrégulière et que son caban ne portait pas d'insigne.

A Reims, ce n'était pas la tenue d'André qui avait paru suspecte, mais son arrivée isolée, son voyage à ses frais, sa mise en route sans feuille de route et surtout l'histoire invraisemblable, selon les officiers de la maréchaussée, d'une mère amenant elle-même son second fils rejoindre au régiment son fils aîné déjà engagé.

Il y avait eu arrestation immédiate et comparution sur l'heure devant le chef de service. Ma pauvre mère, indignée de l'interrogatoire qu'on lui faisait subir, se mettait de plus en plus dans un mauvais cas, comme disent les juges. Elle alla jusqu'à reprocher à ses questionneurs d'avoir peur d'une femme et d'un enfant, et je crois bien me souvenir que le mot de « lâcheté folle » fut

prononcé. André, lui, se contentait de dire, propos non moins grave quoique plus modéré : « Mais que c'est bête ce que vous faites là ! »

La bonne foi évidente des deux inculpés ébranla la conviction si mal fondée de la gendarmerie rémoise. Il fut résolu que l'affaire allait être soumise incontinent à l'arbitrage du général commandant la place. Il n'y avait, Dieu merci, qu'un couloir à traverser pour passer de la première juridiction à la deuxième.

Moins soupçonneux que Pandore, le commandant de la place tint pour parfaitement vraies toutes les explications données, s'excusa de la méprise et déclara qu'il n'y avait qu'à regarder le jeune homme pour voir qu'il appartenait effectivement au 3e zouaves, et que son tombeau jaune en était la preuve. Le jeune homme, qui ignorait jusqu'au sens du mot tombeau ainsi employé, demeura un instant assez stupéfait de la raison invoquée par le commandant de place; mais du moment qu'elle lui était favorable, il ne l'en appuya pas moins d'un énergique : « C'est évident ! » Malgré toutes ces évidences, l'officier, qui avait commis la bévue, n'en voulut pas démordre et réclama, comme ultime précau-

tion, le droit de choisir la voiture et de tracer l'itinéraire qui allait conduire les ex-prévenus jusqu'au 3e zouaves. Le général n'y vit pas d'inconvénient et ma mère n'y vit que des avantages, dont le plus grand serait d'arriver plus vite et plus sûrement jusqu'à moi. Elle accepta donc cette injurieuse proposition sans autre protestation qu'un dédaigneux haussement d'épaules.

Mais la noble créature avait été blessée au plus profond du cœur, et elle interrompit à maintes reprises le récit d'André par cette plainte justement irritée : « Votre mère arrêtée comme espionne prussienne! »

Je la consolai le plus tendrement que je pus de cet affront qui me révoltait pourtant encore plus qu'elle-même. Au premier moment, la tentation me vint d'envoyer quelques coups de crosse dans le dos du misérable argousin qui nous servait de cocher, et dont la calèche policière devait avoir pour destination ordinaire le transport des malfaiteurs au dépôt.

Ce ne furent pas les salamalecs ni les prévenances dont il nous accablait depuis Juniville qui arrêtèrent mon bras, mais bien la préoccupation du retour de notre chère voyageuse, qui allait avoir à regagner Reims seule à seul.

Je pris donc sur moi de faire bonne figure au mauvais drôle. Convaincu, en outre, que ma mère ne lui paierait certes pas doubles guides et soucieux de lui éviter une querelle de cocher avec un tel cocher, je rejoignis mon bonhomme à l'écurie sitôt qu'il eut dételé ses chevaux et lui glissai dans la main un copieux pourboire, non sans y joindre forces recommandations un tantinet nuancées de menaces.

Mais à moi aussi, tout comme à André et comme à notre mère, la rancune de cette erreur, doublement déplorable et deux fois grossière, m'est bien souvent et toujours bien tristement revenue à la mémoire.

La petite auberge où nous étions descendus était située dans la grande rue, dans l'unique rue presque, du petit village de la Neuville-en-Tourne-à-Fuy.

Devant notre fenêtre défilait sans interruption tout le corps d'armée dont notre régiment allait former l'arrière-garde. Illusion ou réalité, cet immense flot humain paraissait rouler, dans ses vagues innombrables, un courant de forces joyeuses et d'énergies encore intactes. A maintes reprises, quittant nos chaises et interrompant notre causerie, nous allions tous trois nous

réjouir les yeux de ce spectacle. Une fois même, au défilé d'un régiment de lanciers dont j'ai oublié le numéro et qui était vraiment superbe de nombre, d'ordre et de tenue, ma mère ne put retenir un cri sonore de : « Vive la France! » Sans savoir d'où le cri partait, tout le peloton qui passait y fit écho. D'escadron en escadron, le cri se répéta jusqu'au dernier cavalier; il gagna même le régiment suivant et pendant vingt belles minutes, nous eûmes la joie d'entendre résonner cette acclamation qui nous semblait un appel de gloire pour les batailles prochaines. Instinctivement, comme deux enfants, comme ses deux enfants surtout, nous embrassâmes tendrement celle qui venait de faire jaillir du cœur de tant de Français ce généreux consentement à mourir pour que vive la France!

Les heures passaient. Nous n'osions plus regarder nos montres. Le soleil était déjà à son déclin.

Sur un ordre de ma mère, la voiture réattelée se plaça devant la porte. Le défilé des régiments avait cessé depuis quelques secondes, quand notre protecteur, notre ami, le commandant Hervé, arriva au grand trot. Il nous prévint que le 3e zouaves avait déjà

rompu les faisceaux et que nous n'avions guère plus de dix minutes à passer ensemble.

C'en fut fini de toute causerie, de toute parole même. Ces dix dernières minutes, que nous eussions dû employer en un échange d'incessantes tendresses, nous rendirent immobiles et silencieux. Nous ne trouvions plus rien à nous dire, par la raison même que nous en avions à nous dire beaucoup trop.

Ma mère remonta en voiture; André et moi étions assis en face d'elle. C'est là que, les mains dans les mains, les yeux sur les yeux, nous attendîmes, dans une muette étreinte, l'arrivée du régiment qui allait nous emporter vers la frontière.

Au dernier moment, à la dernière seconde, une ardente embrassade nous réunit sur sa poitrine. Ses deux mains saisirent encore une fois nos deux têtes et, d'une voix qu'affaiblissaient un peu ses larmes, mais que ne coupait aucun sanglot, elle murmura à nos oreilles : « Je vous donne, mais je demande à Dieu de ne pas vous prendre. »

IV

La journée du lendemain fut marquée, pour moi, par deux légères mésaventures, auxquelles deux, par sa précoce et « saige cautèle », échappa Déroulède junior. L'une d'elles faillit me coûter mes bottes, comme à l'ogre du petit Poucet; l'autre, me couper les jambes ou m'énerver les jarrets ni plus ni moins qu'aux jeunes princes jumiégeois. L'une et l'autre portant en soi une « leçon de choses à ne pas faire par soldats en campagne », j'en donnerai le récit complet, voire circonstancié, les circonstances ayant, elles aussi, leur enseignement.

Ce qui suit se passa, si je ne me trompe, je veux dire autant qu'il m'en souvienne (A.Q.M.S.), le 24 août, pendant la grande halte du matin, aux environs d'Attigny.

Le gros de la colonne, dont faisait partie le 3e zouaves, s'était arrêté au delà du bourg.

C'est là que, pour la première fois, soit dit entre parenthèses, je pratiquai correctement l'art délicat de mettre mon fusil aux faisceaux sans jeter par terre tous les autres. Il est

plus difficile qu'on ne croit, de placer la crosse à la distance voulue, de n'incliner l'arme ni trop, ni trop peu, et d'accrocher prestement le quillon de sa baïonnette aux quillons des baïonnettes opposées. Toute l'escouade me complimenta vivement, non sans une pointe d'ironie, de ce succès inattendu tant il s'était fait attendre. Sous prétexte de fêter cette réussite et surtout pour améliorer un peu l'ordinaire de la première du premier, je demandai au capitaine la permission d'aller, avec mon frère, chercher quelques suppléments de vivres au village voisin.

Toutes les rues en étaient envahies par un flot de permissionnaires venus, comme nous, aux provisions.

Les marchés n'étaient pas toujours très scrupuleusement accomplis de part ni d'autre. C'était tantôt le vendeur qui s'ingéniait à tromper l'acheteur, et qui y réussissait sans peine dans la précipitation des livraisons, tantôt l'acheteur qui, non moins ingénieux, parvenait à tirer deux sacs d'une mouture.

Je revois encore un certain bidon des Danaïdes, qu'un petit trou percé dans le fond, transformait en entonnoir mystérieux, au grand profit de trois ou quatre autres bidons

placés en dessous, qui se remplissaient, à la queue leu leu, au grand détriment de la barrique. « Il faut croire que mon robinet est bouché, » disait le vigneron, étonné de la lenteur du transvasement. Et les zouaves — car ç'en étaient, hélas ! — de répondre en chœur : « Faut croire ! »

Cet acte de fraude facétieuse, dont les troupiers essaient de se cacher à eux-mêmes la vilenie en l'affublant du nom de « chapardage », n'en était pas moins un vol. J'ai eu tort de le laisser passer sous mes yeux en en riant, comme j'ai tort de le laisser aujourd'hui passer sous ma plume en en plaisantant. Mes excuses seront que je n'étais pas encore officier, que je ne suis plus maintenant qu'un vieux soldat, et que si ma fraternelle sollicitude s'est éveillée, de jour en jour plus grande, pour ceux qui fécondent la terre de France au prix de leur sueur, ma faiblesse de cœur n'a pas changé pour ceux qui la défendent au prix de leur sang.

Or, toutes ces fâcheuses déprédations, et d'autres plus graves encore, ont pour cause sinon première du moins très immédiatement seconde, le désordre et l'incurie du service des vivres. Comment ne pas fermer de temps en temps les yeux tout en faisant çà et là

des exemples sur les chapardages, puisque chapardages il y a, et sur les maraudes, car il y a aussi maraudes, auxquels se livrent des hommes peu ou point nourris?

Dans la première partie de la guerre contre l'Allemagne, encore plus peut-être que dans la seconde campagne, les distributions furent presque toujours très irrégulièrement et très incomplètement faites.

Me voilà ramené, par un zigzag digne de Topffer, à la petite scène tumultueuse vers laquelle se dirigeait mon récit. C'est, en effet, un convoi de pains mal gardé et marchant au pas dans le village d'Attigny qui attira et déchaîna l'orage où faillirent sombrer mes chaussures.

Une vingtaine de soldats de toutes armes s'étaient peu à peu rapprochés des voitures tentatrices. Les premiers avaient timidement pris un pain à la dérobée; bientôt d'autres, plus hardis, repoussèrent l'escorte qui ne les repoussa pas, grimpèrent sur la voiture, et debout sur le monceau de miches, se mirent à les jeter à la volée aux camarades, dont les bras grands ouverts se refermaient allègrement sur cette précieuse manne. La malle-poste du courrier de Lyon fut moins vite dévalisée que ce chariot.

« L'appétit vient en mangeant, » dit le proverbe, mais il vient aussi faute de manger. Le nombre des affamés avait décuplé autour de la deuxième voiture, qui allait subir le sort de la précédente, lorsque, à l'autre bout de la rue, nous vîmes arriver au grand galop de son cheval, un jeune général qui, ayant résolument dégainé, fonça à coups de plat d'épée sur les pillards. « Brutes qui vous volez vous-mêmes! leur criait-il en les chargeant. Jetez là ces pains et f...-moi le camp. Le premier que j'attrape... » Mais il n'en attrapa aucun. La débandade avait été aussi prompte que l'attaque, et tous les pains déjà enlevés avaient jonché la terre comme par enchantement.

Deux choses m'avaient beaucoup plu dans cet incident : la foudroyante intervention du chef et la prompte soumission des soldats.

Malheureusement l'apparition de ce nouveau Persée, qui semblait tomber des nues sur un nouveau Pégase, n'effraya pas seulement les hommes. Les chevaux d'un des attelages se cabrèrent et, voltant brusquement sur eux-mêmes, firent culbuter une des voitures au bord d'une mare qui longeait la route.

Une centaine de pains roulèrent dans l'eau.

Avec la même décision qui avait signalé son entrée en scène, le jeune général n'hésita pas un instant. Mon frère et moi, nous trouvions précisément sous sa main : « Allons, les zouaves ! c'est pas du pain pour les canards, c'est du pain pour les camarades, allez me chercher ça. »

Le bon sens de la remarque m'avait frappé, et sans me faire prier, sans me demander si cette corvée était bien la nôtre, je me dirigeai tout droit vers la pièce d'eau.

J'y avais déjà trempé le bout de la semelle, quand je m'entendis appeler par mon frère. Il était assis par terre en train de se déchausser flegmatiquement. « Fais donc comme moi, ôte tes chaussures », me dit ce Mentor de 17 ans. Mais Télémaque n'écoutant que son ardeur poursuivit sa marche, n'ôta pas ses bottes et les remplit d'eau jusqu'au haut des tiges. « Tu verras que tu t'en repentiras ! » me disait mon frère en pataugeant nu-pieds dans la mare.

Comme nous allions lestement en besogne, tous les pains furent bientôt repêchés et aussitôt placés en rang d'oignon sur les côtés de la route, où nous les laissâmes se sécher au soleil.

Je comptais en faire autant de mes bottes

quand j'aurais rejoint le régiment, mais le temps avait passé, et quand nous retrouvâmes les camarades de l'escouade, il nous fallut partager à la six-quatre-deux, nos morceaux de jambon et de fromage et manger le tout sur le pouce, debout et sac au dos.

Deux heures de marche, dans des chaussures remplies d'une eau pleine de graviers, suffirent à me démontrer qu'André avait eu grand raison et moi grand tort. Les grains de sable piquaient comme un cent d'épingles la plante de mes pieds amollie par l'eau. L'éponge était devenue pelote. A chaque arrêt j'essayai vainement de me déchausser. De plus en plus rétrécies, mes bottes collaient à mes pieds qu'elles serraient comme le brodequin d'un tortionnaire. J'arrivai à l'étape dans un tel état d'exaspération, que je songeai à recourir aux moyens violents. Je pris mon couteau, l'affilai sur une pierre et l'introduisis par le haut des tiges, résolu à les taillader du haut en bas.

« Et après? me dit le judicieux André, avec quoi marcheras-tu demain? Es-tu sûr de trouver tout de suite chaussure à ton pied? Le mieux serait de remplir de nouveau tes bottes avec un seau d'eau et d'essayer de profiter de leur nouvel assou-

plissement pour te les extraire. Je le crois du moins. »

Je le crus aussi et quelques minutes après mes pieds étaient enfin hors de mes bottes sans que mes bottes fussent hors de service. Je graissai soigneusement les uns et les autres, remerciant d'autant plus mon conseilleur de ses bons conseils qu'il avait eu la générosité de ne me répéter que deux fois en chemin cette phrase si cruelle à entendre pour tout incrédule, victime de son incrédulité : « Qu'est-ce que je t'avais dit ? »

Moralité : Se déchausser avant d'entrer dans l'eau ou, faute de mieux, ne pas rester chaussé en en sortant. Ici, se termine l'histoire de mes bottes ; ci-dessous, commence celle de mes jambes.

Nous marchions, ce jour-là, sur une route aride, nue, blanche, en plein soleil. Depuis plus d'une heure, aucun arbre, aucun village n'étaient venus couper l'accablante monotonie de ce ruban de feu. Comme me l'avait prédit le colonel Bocher, le sac me paraissait lourd, très lourd ; mais à cela je n'avais rien à dire et je ne disais rien, ayant pour principe de ne jamais me plaindre des maux auxquels je me suis volontairement exposé.

Les chansons de route s'étaient tues,

chacun ayant plus de sueur au front que de salive en bouche. J'avais la gorge plus sèche que le four d'un potier et mes paupières poudreuses se brûlaient l'une l'autre. Enfin ! enfin ! ! ! voici surgir à l'horizon le coq d'or d'un clocher !...

Le commandant Hervé s'était mis sur le flanc de la colonne pour faire serrer les rangs avant d'entrer dans le village. Quand ma compagnie défila devant lui, il s'aperçut sur le champ de mon état de malaise et devinant sans peine à quel remède j'aspirais : « Gare aux fontaines ! Déroulède. Si vous satisfaites votre soif, adieu les jambes. En pareil cas, un caillou vaut mieux qu'un verre d'eau. C'est un conseil d'ami que je vous donne. »

Je fis tant bien que mal un signe d'acquiescement à cette prescription rigoureuse. Mais plus nous approchions du coq d'or, plus je sentais croître la difficulté de ce pénible renoncement. Cependant, comme beaucoup de vieux zouaves avaient appuyé l'avis de notre chef par des anecdotes multiples et personnelles, j'avais fini par me promettre formellement à moi-même ce que je n'avais, somme toute, qu'implicitement promis au commandant. Non ! je ne satisferais pas ma soif !

Le régiment arrive à l'entrée du bourg.

Au premier puits, je fais bonne contenance et détourne résolument la tête. A parler franc, ce premier sacrifice ne fut pas très méritoire ; j'avais remarqué, d'un coup d'œil, qu'il n'y avait pas de seau après la chaîne. Mais un peu plus loin, une fontaine, une belle fontaine, s'offre à moi avec une grande roue à volant dont le manche était justement tourné de mon côté. Son lion vert ouvrait une gueule amie, prête à me verser une eau abondante. Un tour de main et la source de délices jaillissait d'elle-même.

Mon supplice de Tantale dura peu, non pas que l'eau s'approchât de mes lèvres, ce furent mes lèvres que j'approchai de l'eau. Je m'étais donné à moi-même cette hypocrite et spécieuse excuse : « Je ne satisferai pas ma soif, je l'apaiserai. »

Je savais pourtant bien, par expérience personnelle et pour d'autres tentations, que qui commence par succomber un peu finit par succomber tout à fait. Mais le démon de la soif occupe évidemment un rang supérieur dans les hiérarchies infernales.

Bref, je n'y tiens plus, je me faufile de rang en rang jusqu'à la queue du bataillon, cours jusqu'à la roue, lui communique une

vigoureuse impulsion et me voilà mordant à même la colonne de cristal qui sort fraîche et pure de la gueule du lion vert. Une deuxième impulsion succède à la première, puis une troisième, puis une quatrième. Je n'apaise plus ma soif, je ne la satisfais plus, je l'étanche, je l'abreuve, je la noie dans un torrent exquis et que je qualifiais de bienfaisant.

Ohimé povero ! Mon temps était proche et les prophéties devaient s'accomplir.

Je n'avais pas rejoint ma compagnie depuis un quart d'heure que la sueur me ruisselait par tout le corps. Non seulement adieu les jambes ! mais adieu les bras et les reins ! Adieu l'entrain et l'endurance !

C'est pour un pareil état d'accablement qu'a été créée, j'en suis sûr, l'expression de n'en pouvoir plus. Je n'en pouvais plus.

L'apparition du commandant Hervé me ressuscita. Ma honte domina ma lassitude. Je relevai mon sac d'un coup d'épaule, appuyai d'une main ferme sur la crosse de mon fusil, raidis les jarrets et me mis à marcher d'un pas dégagé. Le prophète n'en fut pas dupe. Il s'approcha de moi, railleur : « Eh bien ! mon garçon, nous l'avons satisfaite, cette soif ? »

Après tout, je n'avais pas pris la peine, l'énorme peine, de déguiser ma fatigue pour

en venir à confesser ma sottise. J'esquissai impudemment un signe de tête négatif, et me redressai de plus belle.

« Tant mieux, reprit mon juge qui eut la charité de ne pas insister. Autrement, vous étiez certain de rester en route. »

Je ne restai pas en route, mais quels trésors de force morale et physique j'eus à dépenser pour ne pas tomber à terre avant la fin de l'étape ! Il est vrai que j'avais, pour me soutenir, les pointes d'ironie que mon frère me prodigua tout le long du chemin, et qui me servirent fort à propos d'aiguillon.

Arrivé au gîte, grâce à une succession d'efforts sans cesse renouvelés, mon premier soin, tout fourbu que j'étais, fut d'aller me montrer au commandant. Je n'étais, certes, pas fâché de lui faire constater de visu ma maîtrise sur moi, mais j'étais encore plus pressé de lui faire l'aveu d'un mensonge dont je ne voulais pas laisser subsister le souvenir entre nous. Le bon commandant ne m'adressa aucune remontrance ; il se contenta de me renouveler sa recommandation en ajoutant : « Quand vous serez officier, veillez à ce que vos hommes ne boivent pas en route ; veillez-y d'autant plus qu'il fera plus chaud et qu'ils auront plus soif. »

Ce fut sa conclusion. C'est aussi celle de ce second récit.

V

Les étapes qui se succédèrent jusqu'à Voncq-sur-Aisne ne furent marquées par aucun incident.

Le régiment, très entraîné et très content de sentir qu'il allait au feu, traversait à vive allure un admirable pays coupé de forêts et de rivières. Les chansons de route résonnaient, reprises en chœur d'un bout à l'autre de la colonne, et les grandes haltes toujours écourtées et faites souvent sac au dos, pour gagner du temps, n'amenaient ni mauvaise humeur, ni mauvaise volonté chez ces rudes troupiers. On se soulageait seulement de temps à autre par quelques bordées de jurons; qui n'eût pas eu de cœur au ventre en eût gagné par contagion.

Il est hors de doute que le courage est presque aussi communicatif que la peur. Il importe seulement qu'il soit bien visible car on n'imite jamais que ce que l'on voit.

Cette frénésie, attribuée par les anciens

au souffle du dieu Pan « la Panique », devenue on ne sait pourquoi un terme synonyme d'épouvante, me paraît tout aussi bien applicable à la bravoure qu'à la lâcheté, à l'assaut qu'à la fuite, à l'élan qu'au recul. N'est-elle pas, par définition, une fièvre qui s'empare des esprits sur le champ de bataille, gagne de proche en proche et finit par tout entraîner ? Ne peut-elle pas aussi bien entraîner à courir sus à l'ennemi qu'à lui tourner le dos? La vérité est qu'il y a des paniques en avant comme il y a des paniques en arrière. Ce sont deux fureurs en sens inverse et qui ont, toutes deux, une même cause : l'exemple.

Quand une troupe lâche pied au cri de : « Sauve qui peut », soyez assuré que bien avant que les corps aient fait volte-face, l'âme des chefs, officiers ou sous-officiers, est déjà en route et cherche déjà le chemin de la retraite. Quand les hommes tiennent bon et foncent sur l'ennemi, c'est que les yeux de leurs guides regardent droit devant eux pour n'envisager que le point d'attaque.

« Il n'y a que deux sortes d'officiers, disait Cromwell : ceux qui veulent toujours se battre et ceux qui ne veulent jamais se battre. Je préfère de beaucoup les premiers. » Les officiers et les sous-

officiers du 3e zouaves étaient des premiers.

Un courant d'allégresse traversa tout le campement de la plaine de Voncq lorsque, le 28 août au matin, bien avant le jour et sans que la diane eût sonné, les sergents vinrent réveiller les hommes endormis avec ce mot d'ordre si longtemps attendu : « Debout, les enfants, ça va chauffer! »

Vivat! les tentes sont jetées bas, pliées sur les sacs, les sacs mis au dos et le régiment s'aligne sur le front de bandière. On a emmanché les baïonnettes au bout des fusils pour voir si elles tiennent solidement; on a ouvert les culasses pour s'assurer que les aiguilles ne sont pas épointées; on a ramené les gibernes sur le flanc gauche pour montrer que les cartouches sont au complet. Tout va et tout ira bien!

Plus contenu, mais non moins content que moi à l'idée de notre première rencontre avec les Prussiens, mon frère André me poussait de temps en temps le coude d'un geste gamin et triomphant. Nos expansions familiales n'avaient pas osé aller jusqu'à l'embrassade, mais nous nous étions tout de même plus vigoureusement serré la main que de coutume en sortant de la tente. Convaincu que

j'allais recevoir le baptême du feu, j'avais scruté mes reins, selon le précepte de l'Évangile, et je n'y avais trouvé ni crainte ni défaillance. Une tendre émotion au souvenir de tous les miens avait peut-être occupé ma pensée un peu plus longtemps que les autres jours, mais je me sentais l'esprit rasséréné par ce raisonnement que je devais mettre en vers dans le *Petit Turco* :

Mon père est vaillant, ma mère est vaillante,
Et je suis leur fils et je n'ai pas peur.

C'est véritablement sur le front de bandière du camp de Voncq-sur-Aisne et avant de me mettre en marche, que je pris conscience du peu de poids que pèserait désormais pour moi ma vie, mon bien-être, mon être même, partout où ils seraient en balance avec mon devoir de Français et avec les intérêts de ma Patrie.

C'est ce matin-là aussi, que je me prononçai à moi-même cette phrase qui me revint nettement à la mémoire le jour où le sacrifice consenti fut accompli : « En tous cas, je donne volontiers un bras. »

Ma blessure, lorsque je la reçus dix mois plus tard, me parut alors si naturelle que je

ne pus m'empêcher de m'écrier au grand étonnement des soldats qui m'entouraient :

« Cette fois ça y est! »

Ça n'y était pas du reste si complètement que, Dieu aidant et le docteur Dolbeau œuvrant, le bras donné ne m'ait été à moitié rendu.

Hélas! si ma chance fut de n'avoir été blessé que dans le dernier combat qui fut livré pour la France, le 30 mai 1871, mon malheur voulut que la balle, qui me visait au cœur et qui me fracassait le coude gauche, n'eût pas été tirée sur moi par un Prussien.

La revue d'armes à peine terminée, le commandant Hervé s'avança vers notre capitaine, lui donna à voix basse ses dernières instructions, puis, se tournant de notre côté sans s'adresser plus spécialement à nous qu'aux camarades, il ajouta à haute voix : « La première compagnie prend l'avant-garde. En route et bonne chance, mes amis! »

Mon frère André me poussa de nouveau joyeusement le coude et la compagnie se mit en marche, quatre par quatre, jusqu'à un bois à la lisière duquel on nous fit déployer en tirailleurs. Avant d'y pénétrer, le sergent

Richard nous donna l'ordre de charger nos armes. Il y joignit cette courte harangue : « Et puis, du calme, vous savez, les enfants! Pas de poudre aux moineaux! Attachez vos quarts pour que ça ne sonne pas, et gueule cousue jusqu'à ce qu'on puisse se parler de tout près. »

Le jour s'était levé; un clair soleil semait de taches lumineuses le dessous des arbres, et faisait étinceler les gouttes de rosée attachées aux mousses et aux ronces. A de certains endroits, de grands hêtres, plantés en ligne, se rejoignaient par leurs branches touffues et formaient comme de hautes nefs dans cette cathédrale du bon Dieu. Nous marchions à trois mètres les uns des autres et je perdais de temps en temps de vue la silhouette de mon frère qui, dans ces moments-là, me semblait exposé à plus de périls. Mon inquiétude ne cessait que lorsque je le voyais reparaître. Le bruit des taillis écrasés sous mes pas m'alarmait aussi. J'avais peur de faire peur à l'ennemi « avant de lui avoir parlé de tout près », comme avait dit le sergent Richard. Parfois aussi, l'hallucination de mes regards trop tendus me faisait prendre un rameau d'arbuste pour quelque canon de fusil Dreyse et j'épaulais lentement, bien

lentement mon chassepot, tout prêt à riposter au premier coup de feu. En tous cas, j'étais bien résolu à ne pas donner, en conscrit, quelque fausse alerte.

Mon émotion était grande sans être poignante. Par échappée et comme par instinct, mes prières d'enfant me montaient aux lèvres, fortifiant non pas tant mon courage que mon espoir.

Le charme singulier de cette marche au danger, lente et silencieuse, fut soudainement troublé par un tumulte assez éloigné, au milieu duquel on distinguait un bruit de voix entremêlé de coups de sifflets. En même temps, j'entendais retentir à deux pas de moi un formidable : « Tonnerre de Dieu! » C'était le juron favori du sergent Richard. Il en précisa le sens vague par cette glose moins énigmatique : « Ce sont eux, parbleu! notre coup est raté! Ah! mille millions de... » Mais se ravisant et jugeant la situation avec son flair de vieux troupier, il ajouta presque en riant : « Notre coup est raté, c'est vrai! mais le leur aussi. »

Lorsque nous parvînmes à l'autre extrémité du bois, on n'apercevait plus que dans le plus lointain des lointains, des silhouettes noires disparaissant peu à peu à l'horizon.

Le capitaine, qui avait envoyé prévenir le colonel, nous fit faire halte dans un fossé à l'abri duquel la compagnie s'installa en vue d'un retour offensif qui n'eut pas lieu.

Une demi-heure après, les clairons du 3e zouaves nous sonnaient l'ordre de rallier le régiment, et nous rentrions au camp sans coup férir.

Cette tentative de contre-surprise, qui m'avait semblé d'une longueur interminable, n'avait pas duré plus d'une heure.

Mais chacune de ces soixante minutes-là m'avait acclimaté à l'idée du danger. Chaque enjambée faite sous ce bois, vers ce que je croyais être la mort possible, m'avait rapproché à grands pas de l'impassibilité nécessaire pour y voir clair en face de la mort certaine. Qui peut savoir si je n'aurais pas baissé la tête, comme tant d'autres, sous les premières balles, sans la vision répétée de ces fusils imaginaires braqués contre moi sous la forme d'innocentes branches d'arbres ?

En fait, mon frère et moi n'avions qu'à peine entrevu l'ennemi et pas du tout vu le feu ; n'empêche que nous étions désormais préparés à les regarder l'un et l'autre en face, sans cligner des yeux, ni chauvir de l'oreille.

En raison de quoi je souhaite, à tout apprenti soldat, l'utile apprentissage d'une fausse alerte.

VI

Dans l'après-midi de ce même 28 août, le régiment bivouaquait au Chêne Populeux, l'un de ces cinq défilés de l'Argonne, qu'en 1792 Dumouriez avait appelé « les Thermopyles de la France ».

Hanté par cette réminiscence, et ne pouvant m'imaginer que c'était vers cette même position de Sedan, si judicieusement abandonnée jadis par le vainqueur de Valmy, que le maréchal de Mac-Mahon dirigeait alors son armée, je ne doutais pas que nous ne fussions sur l'emplacement et à la veille de la bataille décisive.

J'en doutais d'autant moins qu'une de ces circonstances fortuites, qui pèsent sans raison précise sur la raison, augmenta la force de mon espérance. N'était-ce pas, à pareil jour, que le général Dumouriez et son aide de camp Thouvenot avaient adopté leur plan et décidé cette marche en avant, qui devait culbuter les Prussiens et relever la France !

Je communiquai mon raisonnement et mon pressentiment au commandant Hervé. « Non! me dit-il en hochant la tête, nous n'avons adopté ni la stratégie de Dumouriez en 1792, ni celle de Villars en 1684, pas même celle du roi Mérovée. La vérité est que nous n'en avons adopté aucune. Nous rencontrerons l'ennemi par hasard, la bataille sera livrée au hasard; maintenant, le hasard peut parfaitement faire que nous ne soyons pas vaincus. La somme de nos incohérences est telle qu'elle en arrive à rendre impossible les calculs de l'ennemi.

Mais! soyez-en sûr, rien pour demain. »

Je retournai m'étendre sous la tente aux côtés de mon frère qui dormait déjà et, recru moi-même de fatigues et d'émotions, je ne tardai pas à faire comme lui.

Le lendemain: campement du régiment à Raucourt sur les bords du canal des Ardennes et baignade de beaucoup de zouaves dont nous sommes. Au sortir du bain et pour mettre notre linge à l'unisson de nos corps tout frais nettoyés, nous voilà blanchisseuses, agenouillés au bord de l'eau, tordant et retordant chemises et caleçons, chaussettes et

mouchoirs; puis, la lessive une fois séchée au soleil, nous voilà couturières et ravaudeuses rapetassant nos frusques, en attendant que nous épluchions les légumes et que nous écumions le pot au feu, en tant que cuisinières.

Si accoutumés que nous fussions à être servis plutôt qu'à servir, tous ces apprentissages n'avaient rien qui nous déplût. Nous nous enorgueillissions au contraire de chacun de nos progrès, nous nous égayions surtout beaucoup à chacune de nos gaucheries.

Vers les deux heures, alerte! On sonne l'assemblée, le régiment prend les armes et le premier bataillon part, de nouveau, à la recherche et à la rencontre de l'ennemi. Les deux autres bataillons suivent, prêts à entrer en ligne. Mais non ! ni rencontre pour nous, ni entrée en ligne pour personne ! Les Allemands, qui nous attirent dans le traquenard de Sedan, nous côtoient d'assez près, mais se gardent bien d'engager en chemin aucun combat. Ce sont ses éclaireurs qui s'approchent par intervalles, et s'éloignent aussitôt qu'ils ont vu ce qu'ils voulaient voir.

Notre départ de Raucourt avait été accompagné par les acclamations, les vœux et les bravos des habitants tout heureux à l'idée que nous allions détourner de leur

village le flot de l'invasion. Notre réapparition fut saluée par des sarcasmes, des injures et des huées. La faute, pourtant, n'en était pas à nous.

C'est à la traversée du village de Raucourt que *la Belle Fille* m'embrassa à l'aller et me mordit au retour. Je n'ai ajouté à l'épisode que le fait d'une bataille qui ne fut pas livrée, mais pour les pauvres habitants du bourg le résultat de notre marche et de notre contre-marche, qui était un abandon, n'équivalait-il pas réellement à une fuite?

Ces divers mouvements indiquaient, du moins, un commencement de rapprochement et une entrée en contact avec l'ennemi. Malheureusement plus l'instant décisif approchait moins on sentait autour de soi de décision.

Le 30 au matin, nous nous mettions en marche pour aller rejoindre le reste de notre division, la division Lartigues qui nous attendait à Ramillies. Arrivés à Autrécourt, ce n'est plus vers Ramillies que nous sommes dirigés, c'est vers Mouzon. La vieille plaisanterie militaire : « Ordre, contre-ordre, désordre » est sur les lèvres de tous les zouaves. Ces trois mots semblent hélas ! résumer tout le plan de conduite des grands chefs.



LIVRE IV

DE MOUZON A SEDAN PAR BAZEILLES.

L'affaire de Mouzon. — Une causerie de vieux de la vieille. — Le sergent Régnier, surnommé le doyen. — La surprise du Ve Corps à Beaumont. — Service d'escorte. — Marche de nuit. — L'infanterie de marine à Bazeilles. — La veillée des armes du 31 août au 1er septembre. — Canons prussiens et canons français. — Le 3e zouaves à la journée de Sedan. — Sur le plateau d'Illy. — En retraite. — Le ruisseau de Givonne et le chemin creux d'Holly. — Blessure de mon frère. — Au lazaret allemand. — Le docteur saxon. — Nuit d'angoisse. — Le chat-tigre. — En route.

I

Notre entrée à Mouzon eut lieu par une ruelle latérale aboutissant à la grande rue. A l'entre-croisement des deux voies, notre petite colonne, qui devait tourner sur la droite pour passer la Meuse, reçut — comme toujours — l'ordre contraire. C'était par la gauche qu'il

fallait prendre et les hauteurs voisines que nous devions occuper.

Du reste, avant de pouvoir exécuter ce mouvement, le régiment dut marquer le pas une heure durant. Le défilé des troupes en marche vers le pont barrait la route.

Il fut assez beau, ce défilé, assez rapide et plus ordonné que l'on ne pouvait s'y attendre.

Ma première impression, faite d'observation superficielle et sans doute aussi de naïve espérance, fut que toutes ces troupes marchaient allègrement au combat. Je me souviens même du cri d'admiration à la zouave qui m'échappa au passage d'un régiment de ligne de beaucoup plus nombreux que les autres : « Ah! sacré tonnerre! En voilà un rude tas! »

Le caporal Copain, l'homme à la cuiller, me frappa sur l'épaule : « Eh bien! mon petit, voilà ce qui te trompe; c'est un gros tas mais ce n'en est pas un rude. Ça fondra comme du beurre quand ça ira au feu. J'ai l'œil, tu sais.

— Trop de réservistes! grommela à son tour le vieux sergent Régnier, surnommé le doyen. Les réservistes, vois-tu, ça devient bon quand ça a un peu repivoté sur le terrain de

manœuvre ou sur la place d'armes. Au bout d'une ou deux semaines d'exercice, ça les embête et ils demandent alors à faire un petit tour à la campagne; mais comme ça, tout de suite, sortir de son lit bien chaud pour venir recevoir des prunes? Non, conscrit, ils n'ont plus la gueule faite à ce plat-là. Je te parie une gorgée de kirsch contre une lampée d'eau, qu'ils ne vont pas tarder à ramener leur dos au bout de leurs jambes. Ah! non, vois-tu, ne me parle pas des ribambelles armées! »

Il se tut un instant comme pour réfléchir et prononça philosophiquement cette sentence d'un style plus relevé : « La quantité sans la qualité, c'est pire que tout. »

Il y avait de mon « Sergent » des *Chants du Soldat* dans le caporal Copain; il y en avait aussi un peu dans le sergent Richard; il y en avait plus encore dans le vieux Régnier

Qui avait combattu partout, partout vainqueur

et dont le courage extraordinaire n'avait d'égal que son intarissable forfanterie.

C'est lui qui me racontera, quand je le reverrai à la fin du siège de Paris, qu'après le premier mois de combat aux avant-postes, il avait entendu un des Prussiens qu'il venait

de faire prisonnier de sa propre main, le saluer par son nom : « Salut, sergent Régnier ! qu'y m'a dit. C'est pas grand'chose, mais ça fait plaisir. »

C'est également lui que je fus forcé d'aller réclamer un jour au poste de la place Vendôme où il avait été conduit pour un refus de salut à un lieutenant de la mobile, refus qu'il avait aggravé de cette leçon : « Apprenez, monsieur, qu'un sergent comme moi vaut dix lieutenants comme vous. »

C'était peut-être vrai, mais il ne fallait pas le dire.

Je fis intervenir, pour le tirer de ce mauvais pas, la protection du général Clinchamp avec qui Régnier se vantait, non sans raison, « d'avoir très gentiment travaillé en Crimée ».

Ce fut encore mon Régnier qui, rentré dans la vie civile et placé sur ma demande par Edmond About comme gardien au Jardin d'Acclimatation, lui rapporta un jour la longue capote verte à boutons d'or qui l'enveloppait de la tête aux pieds. « J'en suis bien désolé, monsieur Edmond About, lui dit Régnier, mais il m'est impossible de rester là dedans. Ça m'embête d'être fichu en lézard. »

Ça l'embêtait même tellement, qu'il s'était

toujours obstiné à ne vouloir pas accrocher sur ce déplaisant uniforme une seule de ses quatorze décorations. Cette obstination avait été d'autant plus désagréable aux administrateurs du jardin qu'ils avaient précisément choisi le vieux soldat comme on ne peut plus décoratif.

Régnier avait été inflexible : « Plus souvent, que je mettrai ça sur mon cœur pour garder des bêtes. »

Je restai en correspondance avec cet étrange bonhomme jusqu'à sa mort, qui eut lieu aux environs de 1879, dans un petit village de la Brie. Car Régnier fit mentir jusqu'à son origine : cet héroïque Gascon était Champenois.

La péremptoire condamnation que le doyen venait de prononcer contre les ribambelles armées, avait éveillé la verve de Copain et de Richard. Ils entonnèrent avec lui un hymne dithyrambique en l'honneur des vieux troupiers, en même temps qu'à la gloire de l'armée d'Afrique.

Leur éloge d'eux-mêmes, commencé au moment où nous nous étions remis en marche, ne cessa que lorsque les faisceaux furent formés et les gamelles mises sur le feu, en

haut du petit plateau qui domine Mouzon et ses alentours.

Nous fûmes avisés d'avoir à rester chacun dans nos compagnies, mais permission nous fut octroyée de mettre sac à terre et de nous asseoir dessus.

Pendant que nous avions gravi le coteau, les coups de canon avaient commencé à ronfler et les coups de fusil à crépiter de l'autre côté de la Meuse. La hauteur que nous occupions ne nous laissait cependant voir qu'un très petit coin de la bataille. Nous en suivions les phases beaucoup plus de l'oreille que des yeux.

Les choses n'avaient pas l'air de trop mal marcher sur la droite, autant qu'on en pouvait juger par l'intensité progressive et progressante tant de la mousqueterie que de la canonnade. Il était clair que nous gagnions du terrain, seulement rien n'indiquait que l'ennemi eût abandonné ses positions. De temps à autre, sur des points de la plaine un peu en contre-haut, nous voyions apparaître quelques pelotons de pantalons rouges marchant gaillardement en avant, tout en faisant le coup de feu. Puis, c'était une batterie de mitrailleuses qui apparaissait à son tour, lâchait trois ou quatre bordées ou,

comme disaient les zouaves, jouait trois ou quatre ritournelles pour faire danser les casque à pointes et reprenait au galop sa course que nous supposions triomphante.

En face de nous, à l'extrême gauche de ce qui nous semblait être la ligne de feu, se dressait un coteau couronné d'un bouquet de bois assez étendu. Plus d'une fois déjà le commandant Hervé avait signalé ce bois au colonel Méric, nouveau remplaçant du colonel Bocher, passé général depuis Voncq. Je n'entendais ni les observations du commandant, ni les réponses du colonel, mais leurs lorgnettes longuement braquées, leurs hochements de tête répétés indiquaient assez quelles étaient leurs craintes visiblement mêlées de colère. « Enfin! » s'écria le commandant Hervé.

Au même moment, une longue chaîne de tirailleurs français, aux anneaux un peu trop serrés, se mit à gravir lentement les flancs dénudés de la colline. C'était, paraît-il, le régiment de réservistes dont j'avais admiré, tout à l'heure, la belle tenue et la vive allure. Ma désillusion allait être rapide et encore plus cruelle que ne l'avaient prédite mes anciens.

Tout d'abord, aucun coup de feu ne partit

de la crête boisée. L'idée me vint même que le commandant Hervé s'était trompé et qu'aucun contingent ennemi n'était caché derrière ces arbres. Nos tirailleurs continuaient leur ascension avec une lenteur tranquille, trop tranquille à l'avis de Régnier. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à deux ou trois cents mètres du petit bois; alors, et subitement, une longue raie de flammes illumina la lisière et une fusillade ininterrompue arrêta les assaillants.

Hélas! il faut le dire à notre honte, bien peu de coups de fusil partirent de nos lignes, et quand l'épaisse fumée, qui roulait comme des nuages sur le sol, se dissipa sous le vent, nous ne distinguions plus que des milliers de fantômes humains courant ou plutôt dévalant précipitamment vers la Meuse.

II

Régnier et Copain m'interpellèrent de nouveau : « Quand nous te le disions, que ça ne tiendrait pas ? Aussi on n'a pas idée de marcher si lentement ! C'est en avant qu'il fallait courir et non en arrière.

— Ah! ben dame! des réservistes, ça se réserve! » conclut Régnier qui se tourna vers moi pour voir si je rirais de sa plaisanterie. Mon visage navré le surprit : « Qu'est-ce que tu as? poursuivit-il. Ça te fait de la peine que les pousse-cailloux aient fichu le camp?

— Et à vous, ça vous fait plaisir de voir des Français lâcher pied? »

Le vieux zouave essaya de me consoler par une réflexion qui indique mieux que toute dissertation la portée exacte de ce terme et de ce sentiment : l'esprit de corps. Il s'écria avec orgueil : « Ce n'est toujours pas des zouaves qui auraient fait cela! »

Quelques instants après, un groupe de ces fuyards sans armes, sans sacs, et quelques-uns même sans képi, arrivaient sur nous encore tout courants. Accueillis par les sarcasmes et par les injures des zouaves, ils se jetèrent sur la gauche et s'éloignèrent de nous avec effroi, comme si, nous aussi, nous eussions été des ennemis. A notre droite, la poudre tonnait encore et la bataille semblait continuer.

Peu à peu pourtant canonnades et fusillades se ralentirent. Elles finirent même par cesser tout à fait du côté des nôtres, tandis

que les grondements des canons Krupp et des fusils Dreyse redoublaient et se rapprochaient. Tout indiquait que cette nouvelle rencontre allait encore se terminer par un nouveau revers. La certitude nous en fut bientôt apportée par un gros capitaine tout essoufflé, qui ne courait pas, faute d'agilité, mais qui continuait, impulsivement et aussi vite qu'il le pouvait, sa marche à rebours.

« Vous n'avez pas besoin d'aller plus loin, il n'y a plus de danger », lui dit durement Ducos. Et l'autre de répondre, encore affolé : « Il n'y en a plus! mais il y en avait beaucoup tout à l'heure! Savez-vous ce qui m'est arrivé? Ma compagnie qui passe la Meuse à la nage et moi qui ne sais pas nager!

— Elle aurait aussi bien fait de vous f... à l'eau, votre compagnie », riposta Ducos en lui tournant le dos.

Le gros poltron promena un instant ses regards autour de lui, ouvrit la bouche pour parler, puis il continua sa fuite sans rien dire.

Nos officiers, navrés de cette débandade, échangeaient entre eux leurs réflexions irritées.

Le bruit s'était répandu que cette triste

affaire de Mouzon avait été précédée, le matin même, par la surprise à Beaumont du Ve Corps, commandé par le général de Failly. Les chevaux dessellés étaient au piquet, les cavaliers fourbissaient les mors de leurs brides et les fantassins nettoyaient les culasses de leurs fusils, quand les projectiles se mirent à pleuvoir. L'incurie du commandant du Ve Corps était d'autant plus coupable qu'un de ses régiments avait été, la veille même, assez vivement harcelé du côté du Bois-des-Dames. Nos troupes avaient vigoureusement repoussé l'attaque, mais la proximité de l'ennemi n'en était pas moins avérée.

Qui plus est, ce matin-là avant sept heures, le Maréchal de Mac-Mahon, qui avait traversé le campement de Beaumont, avait donné l'ordre de diriger immédiatement le Ve Corps sur Mouzon. Or, onze heures sonnaient, quand les obus prussiens commencèrent à tomber à l'improviste au milieu de cette armée laissée, sinon mise hors d'état de se défendre.

Aucune grand'garde n'avait été utilement placée, aucune reconnaissance poussée à fond. J'entendis ce jour-là, pour la première fois, prononcer autour de moi le mot de

trahison, et ce n'était pas de simples zouaves qui le proféraient.

Manquer à un tel point aux plus élémentaires devoirs d'un chef d'armée, obéir avec tant de lenteur à des ordres directement reçus, être encore attablé avec son état-major lorsque les premiers coups de feu retentissent, est une accumulation de fautes si impardonnables en fait, et de conséquences si désastreuses, qu'elles méritaient tout au moins la convocation d'un conseil d'enquête, sinon d'un conseil de guerre.

Au lendemain de la capitulation de Metz, nous avons tous entendu dire qu'il fallait fusiller Bazaine; le soir de Beaumont, j'ai entendu déclarer qu'il eût fallu arrêter M. de Failly.

Pendant que toutes ces lugubres nouvelles circulaient et se commentaient sur les hauteurs, en bas la bataille était définitivement perdue. Le 3e zouaves n'en restait pas moins immobile et inutile, assistant en simple spectateur à cette reculade sans combat.

Vers quatre heures, au moment où nous nous apprêtions à manger la soupe, le régiment reçut l'ordre de prendre les armes et de descendre vers la Meuse. On ne se le fit pas

dire deux fois; un coup de pied dans la marmite, un tour de plus à la ceinture et en route!

III

Par malheur cette prise d'armes n'avait pas pour but une marche à l'ennemi. Des pièces d'artillerie, destinées à couvrir la retraite, nous remplacèrent sur la crête abandonnée et nous allâmes rejoindre, à la sortie du village, le maréchal de Mac-Mahon et son état-major.

La mission que nous assignait le général en chef, était de lui servir d'escorte ainsi qu'à l'Empereur.

De longues heures d'attente avaient suivi notre descente précipitée. On ne se mit en marche qu'au soleil couché. Alors commença, au milieu de noires ténèbres, la marche de nuit la plus pénible dont j'aie gardé la mémoire.

Dans une route étroite, encombrée de voitures, de bagages et de fourgons qui avançaient pêle-mêle et s'enchevêtraient les uns dans les autres, notre pauvre pédaille marchait confondue avec la cavalerie et l'artil-

lerie. A chaque instant, nous courions le risque d'être écrasés par les roues ou piétinés par les chevaux. Nos haltes n'étaient que de brusques arrêts sur place résultant des à-coups de la colonne.

Je me demandais et je demandai plus d'une fois à mon frère quel usage nous pourrions bien faire de nos armes, si une poignée de hulans, ayant franchi la Meuse en aval ou en amont de la route, essayait de nous bousculer et d'enlever l'Empereur. La colère et l'inquiétude que je ressentais de ce désordre insensé amusèrent tout d'abord André qui coupait toutes mes diatribes par cette litanie : « Et puis après? Qu'est-ce que tu y peux? »

Je n'y pouvais rien en effet. Il m'eût pourtant semblé possible de séparer et de grouper autrement les éléments de cet amalgame désordonné.

« Va dire ça au Maréchal! » répondait André toujours gouailleur.

Petit à petit cependant, la mauvaise humeur commençait à le gagner avec la fatigue et la faim. La vigueur de ses dix-sept ans et sa philosophie native se trouvaient vraiment soumises à une trop rude épreuve. « Je suis exténué », me dit-il vers les minuit.

Une de ces haltes involontaires causées par le désordre venait de se produire. Je savais par expérience qu'elles duraient longtemps. Je fis asseoir André ou plutôt je le fis s'appuyer sur le moyeu d'une roue voisine, lui confiai mon fusil, et courus, à toutes jambes, vers une lumière qui brillait sur la hauteur. Les pourparlers furent longs avant que la porte de la ferme tournât sur ses gonds. Les quelques pièces d'argent, que je faisais sonner dans ma main en demandant un peu de pain en échange, n'avaient fait lever aucun loquet; il m'y fallut joindre de longues supplications. J'invoquai surtout l'âge et la fatigue de mon jeune affamé! Cette invocation me valut enfin une moitié de miche, que la fille du fermier creusa avec son couteau et dans laquelle elle versa quatre ou cinq cuillerées d'une marmelade de pommes, qui se trouvait sur la table. « Tu as raison! cela lui fera plaisir à ce pauvre petit », avait dit la mère.

Je remerciai de tout mon cœur les braves femmes et je dégringolai en hâte vers mon éclopé. Au premier coup de dents, un cri joyeux, un cri d'enfant ou plutôt de collégien s'échappa de ses lèvres : « Ah! chic! alors! il y a des pommes! »

La brave fermière ne s'était pas trompée,

elle avait fait plaisir « au pauvre petit ».

Quand la colonne reprit sa marche, lassitude et mauvaise humeur avaient disparu et frère Dé m'écoutait grogner sans grogner lui-même.

Nous arrivâmes ainsi très clopin, très clopant jusqu'à un petit village à l'est de Sedan. Les tentes furent vivement dressées, les feux rapidement allumés et le café bientôt pris. Il était environ trois heures du matin. Mon frère André, tout transi du froid que donne toujours une nuit d'insomnie, même quand elle n'est pas mêlée de tant de fatigues, se refusa longtemps à s'éloigner du feu de bivouac, dont les flammes réchauffaient son visage et ses mains glacés. Je finis pourtant par le décider à venir se glisser avec moi sous la tente de l'escouade, où les dormeurs nous firent place non sans rebuffades. Mais un sommeil d'accablement eut bientôt rétabli le silence et la paix, sous le bonnet de police qui servait d'abri à nos huit têtes.

IV

Soit parce que ce n'était réellement pas

notre tour de corvée, soit par égard pour des conscrits qu'il jugeait suffisamment harassés, le caporal Copain nous laissa faire la grasse matinée. Il n'y avait plus que nous deux sous la tente quand le réveil nous fut sonné par le canon. La diane elle-même ne nous avait pas plus fait ouvrir les yeux que les oreilles.

Cette canonnade n'était cependant pas pour nous. Elle n'était pas davantage pour les autres régiments. L'artillerie allemande semblait ne tirer que pour s'exercer, et envoyait ses obus, de-ci de-là, sur la queue du convoi qui n'avait pas encore fini de défiler sur les bords de la Meuse. Quelques batteries françaises s'exercèrent à leur tour, en essayant d'éteindre le feu des batteries adverses, mais il fut déjà visible pour tous que notre tir était plus court de beaucoup et de beaucoup moins efficace que celui de l'ennemi.

Cette escarmouche de coups de canon dura jusque vers les deux heures.

Elle venait à peine de s'arrêter qu'une sonnerie de prise d'armes retentit sur notre droite, où était campé le XII[e] Corps commandé par le général Lebrun. Peu de minutes après, la brigade d'infanterie de marine du général Martin des Pallières descendait au pas accéléré sur les bords de la Meuse.

Ces longues files noires admirablement alignées, marchant au pas comme à la parade, et au-dessus desquelles étincelaient, comme une flamme mouvante, les lames ensoleillées des baïonnettes, excitèrent notre enthousiasme. Tout le régiment battit des mains à leur passage.

Les zouaves et les fantassins de marine se voyaient pourtant d'un mauvais œil, depuis certaine bagarre qui avait ensanglanté les quais de La Pointe-à-Pitre au retour de l'expédition du Mexique.

L'esprit de corps dont j'ai parlé plus haut, et qui m'avait fait épouser non seulement toutes les gloires, mais aussi toutes les rancunes du 3e zouaves, m'avait mal disposé pour les camarades d'outre-mer. J'avais en outre été frappé, comme toute l'armée, du grand nombre de leurs traînards pendant les étapes. Il n'était pas rare d'apercevoir des groupes de quatre ou cinq coloniaux, installés dans les champs sur les côtés de la route, ayant mis sac à terre et faisant tranquillement leur café.

Mais ce jour-là, tous les attardés avaient rejoint et les épaulettes jaunes s'avançaient dans un coude à coude magnifique, piquant droit sur l'ennemi comme un projectile

vivant et irrésistible. Aussi les chacals du 3e zouaves, oubliant leurs vieilles querelles, crièrent à tue-tête : « Bravo, les marsouins ! »

On nous fit prendre les armes à notre tour, et le régiment alla se poster en réserve sur la crête qui domine le village de Bazeilles.

Tout comme à Mouzon, mais pour une bien autre cause, notre régiment ne donna pas. Les marsouins n'eurent besoin de personne pour saquebouter de main de maître les Bavarois qui avaient passé le pont, et s'étaient emparés des faubourgs du village. Les habits bleus furent délogés la baïonnette dans les reins et rejetés sur la rive gauche de la Meuse, après un corps à corps désespéré. Trois vigoureux retours offensifs tentés par eux furent, avec plus de vigueur encore, repoussés par les nôtres. Cette lutte épique, où, seule d'abord, puis soutenue le lendemain par toute la division d'infanterie de marine, la brigade des Pallières triompha à maintes reprises des attaques combinées de trois divisions ennemies, n'avait malheureusement commencé qu'au déclin du jour.

Quelques heures de soleil de plus eussent peut-être fait de cette sublime mêlée une

grande bataille et de cette bataille une victoire. La nuit qui vint interrompre l'action en anéantit les résultats.

Le lendemain, au point du jour, les conditions du combat étaient changées; déjà inégales le 31 août, elles étaient devenues tout à fait disproportionnées le 1er septembre.

Pendant la nuit, de nouveaux ponts avaient été jetés sur la Meuse par les Bavarois, et des nuées de fantassins cernaient et attaquaient le village de tous les côtés. Trois batteries amenées à l'aube sur les hauteurs de Remilly labouraient les rues, abattaient les maisons et semaient au hasard la mort sur les habitants comme sur les soldats.

Mais ni les soldats ni les habitants ne faiblirent. La résistance de nos troupes fut patriotiquement secondée par l'entrée en ligne d'une partie de la population accourue à la rescousse. Une telle ardeur, un tel élan animaient cette petite troupe de Français que les assaillants furent plus d'une fois mis en déroute. Il fallut vraiment que les Bavarois, qui étaient le nombre, eussent également la persévérance et le courage pour en arriver à se rendre maîtres de cette poignée de héros. Aussi les odieuses exécutions du général Von der Thann n'eurent pas tant

pour motif la rancune d'un chef ayant vu décimer ses troupes, que l'exaspération d'un vainqueur ayant par trois fois douté de sa victoire.

En décrétant et en organisant les fusillades et les incendies qui dévastèrent Bazeilles deux jours durant, le général bavarois n'accomplit pas un acte de vengeance, il commit un crime d'orgueil. L'Histoire l'a justement puni par où il a péché, et les atrocités commises sur ses ordres, par ses pétroleurs de maisons et par ses fusilleurs de femmes et d'enfants, souilleront à jamais la gloire incontestable de ses armes. Ses vaines et tardives protestations, publiées par lui depuis la guerre, ne sauraient le laver d'une accusation de barbarie dont l'authenticité est établie par des documents irréfutables.

Il n'en va malheureusement pas de même de certain épisode exalté par moi dans mes *Chants du Soldat*.

Des rectifications de sources sérieuses semblent devoir faire restituer au curé de Balan, la patriotique intervention à main armée que j'attribuais au curé de Bazeilles.

Le fait m'avait été conté, le soir même de la bataille, tel que je l'ai redit. En tout cas, que ce soit celui-ci ou celui-là c'est pour

l'un comme pour l'autre que j'ai écrit ce vers :

Le blâme qui voudra ; moi, je l'aime, ce prêtre !

Je devais à la vérité de confesser cette erreur, si pénible qu'il me soit de dépouiller de son auréole un fantôme qui m'était cher.

Mieux renseigné et plus heureux que moi, mon ami, le peintre Alphonse de Neuville a très définitivement fixé pour l'Histoire le véridique épisode des *Dernières Cartouches* transmettant ainsi à la postérité reconnaissante le mâle visage d'un des plus intrépides combattants de ces rudes journées : le commandant Lambert, chef de bataillon d'infanterie de marine attaché à l'état-major de la division de Vassoignes.

V

N'ayant appris les hauts faits des combattants de Wissembourg et de Frœschwiller que par les récits des zouaves, ni connu que par les livres l'invincible vaillance des soldats de Metz, toutes mes comparaisons seraient sans raison. Il ne me paraît pourtant

pas possible qu'il y ait eu, en aucun combat livré pendant toute la campagne de France, aucun choc plus terrible, ni aucun engagement plus acharné que l'abordage de Bazeilles par les marsouins.

Autant la triste reculade de Mouzon nous avait navrés, autant ce spectacle de gloire nous remit le cœur en place et nous ragaillardit de pied en cap.

La matinée du 25 août à Voncq-sur-Aisne avait été un premier enseignement de courage; l'après-midi du 31 fut une véritable leçon d'héroïsme. Nos classes militaires étaient finies; et, pour André comme pour moi, tout ce qui pouvait ressembler à de la peur avait disparu.

A la tombée de la nuit, qui coupa court si fâcheusement à une demi-victoire dont l'autre moitié allait si complètement nous échapper le lendemain, le 3e zouaves avait reçu l'ordre de quitter son poste de réserve et de rallier le 1er corps d'armée.

Le régiment établit ses bivouacs sur un coteau au pied du village de Daigny.

La faim, à laquelle les contemplateurs du combat n'avaient pas davantage pensé que les combattants eux-mêmes, commençait à se

rappeler assez sévèrement à nous; d'autant plus sévèrement qu'il ne nous fut pas donné de la rassasier. L'heure des distributions était passée; nous n'eûmes à nous mettre sous la dent, ce soir-là et le lendemain matin, que de méchants morceaux de biscuits et quelques tranches de pain de munition. Il est vrai que nos provisions de café étaient à peu près intactes et que de larges rasades de « mlè kaouà » nous furent généreusement versées par les caporaux d'ordinaire.

Peu nourris et très insuffisamment réchauffés, même par l'absorption de plusieurs quarts de café bouillant, la plupart des zouaves quittaient leur tente pour venir s'asseoir ou s'étendre autour des feux. Ceux qui ne dormaient pas discutaient avec fièvre sur les événements des jours précédents et sur les probabilités du lendemain. Aucun d'eux ne doutait qu'une action décisive ne fût imminente; beaucoup craignaient qu'elle ne nous fût pas favorable.

Malgré moi, leurs appréhensions répétées obscurcissaient mon espérance.

A la lueur des flammes, je crayonnai sur mes genoux ce billet à ma mère : « Devant Sedan 31 août 1870. La bataille est pour demain. Veille d'Iéna? ou veille de Water-

loo? Dieu le sait. Je vous embrasse et je vous aime, PAUL. »

Mon pauvre cadet, tout grelottant de froid, avait griffonné au bas un rapide : « Lu et approuvé, ANDRÉ. »

Pendant cette veillée des armes, un simple zouave, nommé Bourgogne, qui avait fait les campagnes du Mexique et d'Italie répétait avec insistance : « Mais bon sens de bon sens ! qu'est-ce que nous f...aisons là à ne pas bouger ? Les Allemands sont en marche pour sûr, et demain matin ils nous tireront dans le dos en même temps que dans le ventre. »

Quand on lui demandait ce qu'il en savait, Bourgogne se contentait de répondre : « Il faudrait être bouché comme un bouchon, pour ne pas le comprendre ! Vous verrez ça. »

J'avais entendu dans la journée le commandant Hervé et le capitaine Colonna d'Istria parler de l'attaque des Bavarois sur Bazeilles, comme d'une diversion destinée à masquer le passage de la Meuse sur un autre point ; j'admettais donc volontiers, à part moi, que le zouave Bourgogne pouvait bien avoir raison. Je ne l'en contredis pas moins

vivement, trouvant plus qu'inutile de décourager les camarades.

Cette préoccupation de ne jamais rien dire ni laisser dire qui pût porter atteinte à la force morale de mes compagnons de misère ou de danger, est une règle de conduite dont je ne me suis écarté ni comme soldat, ni comme officier, ni comme citoyen. Il m'arriva même de pousser la précaution sur ce point, souvent jusqu'à la dissimulation, parfois jusqu'au mensonge.

C'est ce qui eut lieu au matin de la bataille de Sedan.

Le jour se levait; le régiment était déjà sous les armes et les capitaines passaient l'inspection de nos cartouchières et de nos chassepots. Le commandant Hervé, monté sur une éminence, un peu en avant du pli de terrain où nous étions massés, avait longuement inspecté, lorgnette en mains, tout ce qu'il pouvait découvrir du futur champ de bataille. Il fit deux ou trois temps de galop à droite et à gauche, lorgna de nouveau, puis revint arrêter son cheval en face du bataillon. Il m'appela d'un signe de tête. Ses premières questions furent pour s'informer de l'état de mon frère et du mien, puis il ajouta : « Vous

êtes venu pour assister à une victoire, mon pauvre enfant ? Dans trois heures d'ici, nous serons vaincus et dans trois autres heures nous serons cernés. Je l'avais prévu. On nous a jetés dans la gueule du loup et nous n'avons pas de quoi lui casser les dents. Enfin! bonne chance! Ne tirez pas trop vite, ni de trop loin. »

Quand je rentrai dans le rang, mon frère ne fut pas le seul à m'interroger. A lui comme aux autres, je fis ma réponse coutumière : « Tout ira bien ! »

VI

Et en effet, au début, tout sembla ne pas aller trop mal. Les régiments se déployaient avec ordre et rapidité. Les feux de salve puis les feux à volonté résonnaient nourris et vigoureux, et la ligne de bataille semblait solidement établie dans un demi-cercle partant de Floing, passant par Givonne et allant jusqu'à Bazeilles. Cette solidité apparente et ces feux nourris ne durèrent guère. Dès la première heure, la canonnade française luttait avec peine et sans grand effet contre la

canonnade prussienne. Au troisième obus lancé contre nous, la position de nos batteries devenait intenable. Tous les projectiles de l'ennemi portaient, fort peu des nôtres arrivaient jusqu'à lui. C'est de cette inégalité écrasante, suivie d'une série de déplacements forcés de notre artillerie, que provint le premier ébranlement de l'armée française. Des troupes plus vigoureuses auraient pu se lancer ou être lancées à l'assaut de ces inévitables canons ; leur courir sus n'eût pas été beaucoup plus dangereux que de leur tourner le dos. Mais il eût fallu pour cela des âmes de vrais Français, ardentes au combat, éprises du devoir, fidèles au drapeau, passionnées de la gloire ; et de ces âmes-là, s'il y en avait eu à Reischoffen et à Wissembourg, s'il y en avait encore à Metz, il n'y en avait plus guère à Sedan.

Les premiers revers, y compris la récente déroute de Mouzon, étaient pour beaucoup dans la disparition presque totale de notre antique « furia francese ». Mais la dépression initiale venait de plus loin.

Je l'ai déjà dit, je le redirai encore, je ne me lasserai pas de le redire : « Il ne faut pas beaucoup de coups de fusil, ni beaucoup de coups de canon à des soldats qui ont

quitté leurs garnisons aux cris de: « Vive la paix ! » pour se dire à eux-mêmes: « A bas la guerre! »

De là à reculer, il n'y a qu'un geste; de là à fuir, il n'y a qu'un pas. La peur a les bras courts et les jambes longues.

Après avoir tiraillé au point du jour, sur les bords de la Meuse, notre compagnie avait été attachée comme soutien à une des batteries divisionnaires. Le sergent Régnier prétendait qu'après ce qu'il avait vu faire aux bouches à feu ennemies, nous occupions, là, un des postes les plus périlleux.

Au fond, le vieux brave cherchait à nous consoler et à se consoler lui-même, de n'être pas restés à faire le coup de fusil avec les camarades contre les nombreuses colonnes prussiennes qui s'avançaient en longeant la Meuse. Son regret ne fut pas long. Au bout de quelques minutes, la batterie, déjà très cruellement éprouvée par le canon prussien, fut assaillie par une grêle de balles qui nous surprit tous. Quelques secondes après, un assez fort détachement d'ennemis qui n'avait sans doute pas rencontré d'obstacle jusque-là, s'avança sur nous au pas de charge.

Placés à mi-côte en avant des canons, nous

étions assez bien abrités, assez bien cachés par un fossé servant de limite à deux champs. Hormis le capitaine d'Utéza et le lieutenant Mesle qui restèrent debout, nous étions tous couchés sur le revers du talus. Le capitaine nous donna l'ordre de ne pas bouger, de bien épauler nos armes par avance, d'avoir le doigt placé sur la gâchette, mais de ne pas tirer un seul coup de feu avant son commandement.

« Tu vas voir ça ; ça va être drôle ! me souffla Régnier à l'oreille.

— Feu ! » commanda d'Utéza.

Le pas de charge s'arrêta net et la colonne décimée s'éparpilla à droite et à gauche.

« Eh bien ! qu'en dis-tu ? demanda le doyen d'un ton satisfait.

— J'en dis que c'est bien commencé, mais que ce n'est pas fini : les voilà qui reviennent.

— Sois tranquille ! ça ne les mènera pas coucher loin. »

Les officiers allemands avaient rallié leurs hommes et les ramenaient sur nous avec des hourrahs.

« A trois cents mètres, feu !... à deux cents mètres, feu !... feu à volonté ! » commandait successivement d'Utéza.

Ce ne fut qu'à notre troisième salve, et lorsqu'une balle du caporal Copain eut abattu le chef du détachement, que les assaillants finirent par lâcher prise et par battre en retraite.

Notre petit retranchement naturel nous avait admirablement protégés. Pas un des zouaves n'avait été touché, non plus que pas un de nos officiers qui avaient fini pourtant par se camper sur la crête du fossé.

Pendant ce temps la batterie d'artillerie, dont les Allemands avaient espéré s'emparer, était allée s'établir à quelques cinq cents mètres en arrière sur un autre mamelon. Nous la rejoignîmes au pas gymnastique sans être inquiétés, et nous reprîmes en avant d'elle notre poste de soutien.

Pour elle comme pour nous la position était beaucoup moins favorable que la précédente. Il n'y avait à cet endroit ni fossé ni pli de terrain.

La batterie entièrement à découvert, bientôt aperçue, fut aussitôt bombardée. Force lui fut de ratteler en hâte les avant-trains et de se porter au galop sur un autre point. Notre mission liait notre destinée à la sienne. On se prépara à la rejoindre. Tandis que nous nous relevions pour la

suivre, un nouveau détachement prussien, sorti comme l'autre on ne savait d'où, apparut sur notre flanc. Il ouvrit aussitôt un feu très vif, mais assez lointain et par conséquent peu redoutable. Seulement le terrain que nous occupions était très exposé, l'ennemi était de beaucoup plus nombreux et il ne fallait songer ni à l'attendre ni à l'attaquer. Le capitaine donna le signal de la retraite et l'on se mit en marche tout en tiraillant.

Cette fois l'avantage fut visiblement pour l'ennemi ; en moins de deux minutes huit ou dix des nôtres tombèrent là.

J'avais déjà assisté, avant la guerre, à la mort de deux êtres humains, mort lente, successive, venue après de longs mois de maladie, de souffrances et d'angoisse. Pour la première fois je voyais surgir la mort foudroyante, et à côté d'elle pire et plus effroyable par la douleur et par les plaintes : la blessure. Mon premier mouvement avait été de me tourner vers mon frère. Dieu merci, il était là debout à côté de moi, sérieux mais tranquille, les yeux fixés avec plus de pitié que de terreur sur son voisin de droite, qui venait d'avoir les deux joues traversées par une balle.

Ce pauvre garçon, qui était notre caporal fourrier, s'appelait Rousset. Très philosophe, c'était un blessé de bon exemple. Il avait soigneusement déposé son fusil à côté de lui et tranquillement assis sur une grosse pierre, il crachait sans émotion le sang qui lui inondait la bouche, tout en épongeant avec son mouchoir, celui qui lui coulait sur le visage. A nos regards et à nos paroles de compassion il répondit par un haussement d'épaules et par un clignement d'œil qui semblait railler notre inexpérience.

Porter ou conduire les blessés à l'ambulance est le prétexte favori des mauvais soldats, qui ne demandent qu'à détaler sans en avoir l'air. Ce fut du moins ce que m'expliqua, tout en continuant à faire le coup de feu, le caporal Copain qui remarqua en outre, avec fierté, que pas un zouave ne s'occupait d'autre chose que de se battre. Quant à moi, je n'eus d'abord pas trop de toute ma volonté pour dominer ma première émotion, faite moitié d'inquiétude fraternelle, moitié de commisération humaine. Mais le serrement de cœur ne dura qu'un instant. Tout en plaignant sincèrement ces morts et ces blessés, j'éprouvais malgré moi une sorte de joie égoïste à penser que ni mon frère ni moi

n'avions été touchés, et puis, comme disait Copain, je n'étais pas là pour m'apitoyer, mais pour me battre. Avant de m'éloigner de Rousset, je me penchai en hâte vers lui, lui expliquai brièvement qu'il n'avait plus besoin de ses cartouches, que les miennes étaient aux trois quarts épuisées et d'un tour de main, je vidai sa cartouchière dans la mienne.

Si logique que fut mon raisonnement, l'impassible blessé, qui me laissa faire, ne m'en lança pas moins un regard de reproche. J'ai appris depuis par lui-même, lorsque je l'ai retrouvé plus tard à Paris, qu'il avait été longtemps à me pardonner l'air satisfait avec lequel j'avais procédé à son dépouillement.

Cependant la colonne prussienne continuait son assaut. Ses tirailleurs faisaient feu sur nous tout en avançant ; nous sur eux tout en reculant. Mais leurs fusils étaient tellement plus nombreux que les nôtres, leur marche en avant s'exécutait en un demi-cercle si enveloppant, et nous étions, nous, dans une impossibilité si complète de faire face de tous les côtés à leur attaque circulaire, si hors d'état de les arrêter par nos maigres ripostes, qu'il ne nous restait réelle-

ment plus qu'à calculer dans combien de minutes nous serions tués ou prisonniers.

L'intervention d'une batterie de mitrailleuses, accourue ventre à terre, nous tira de ce mauvais pas. En quatre décharges tirées en éventail, elle avait littéralement fauché le bataillon prussien, dont les débris jonchèrent le sol ou s'éparpillèrent dans la fuite. La place était nette et nous pûmes rejoindre sans encombre la batterie, dont nous redevenions les soutiens.

Beaucoup mieux couverts que dans la position précédente, canonniers et canons avaient vaillamment rouvert le feu, et leur tir moins inquiété était par conséquent mieux dirigé et plus efficace.

Quant à nous, encore mieux abrités que notre batterie, tranquillement couchés sur le ventre, en avant des pièces, n'ayant pour le moment rien d'autre à faire que de regarder tomber les obus, et ayant fini par voir qu'ils ne tombaient pas trop sur nous, nous nous étions mis à deviser tout comme nous eussions fait au plus agréable des bivouacs.

J'avais André et Copain pour voisins directs; le sergent Régnier était derrière nous.

Notre colloque philosophique digne des anciens, quoique en langage tout moderne, avait pour thème principal l'invraisemblable et perpétuelle apparition des Prussiens au beau milieu du champ de bataille.

« C'est à croire qu'ils ont couché sous nos tentes », disait André.

Régnier expliqua : « C'est la faute aux éclaireurs qui n'ont rien éclairé, et aux grand'gardes qui n'ont rien gardé du tout.

— Quelles grand'gardes ? s'écria Copain, je te fiche mon billet qu'on n'en a pas placé une seule.

— Pourquoi ? demandai-je timidement. Pourquoi nos généraux n'auraient-ils pas veillé à la sûreté de leurs troupes, à l'organisation de la bataille, à la préparation de la victoire ?

— Pourquoi ? Oh ! là là ! là là ! Non ! mais dis donc, Régnier, l'entends-tu le moblot ? Est-il assez jeune ? Voyons grand niquedouille, tu n'as donc rien appris depuis quinze jours, tu n'as donc rien vu depuis ce matin ? Il faut donc qu'on te dise tout pour que tu saches quelque chose ? Eh bien ouvre l'oreille et bien grande : Nos généraux sont des c...! »

A trois files de nous, la grosse voix de

Bourgogne manifesta son approbation : « Bien dit! Copain! »

Mais le doyen se rebiffa : « Sottises sur bêtises! Je vous répète que c'est la faute aux sentinelles qui n'ont pas ouvert l'œil; la faute aux cavaliers qui n'ont pas poussé leurs chevaux, mais pas à Mac-Mahon ni à Ducrot qui sont de rudes lapins.

— De rudes lapins dont on m'a tout l'air de faire une sacrée gibelotte », insista Copain.

Enhardi par la protestation de Régnier, je repris à mon tour :

« Qu'en sais-tu, tête de bois? Ce n'est pas une raison parce que nous sommes dans un mauvais coin pour que ça marche mal partout. Écoute là-bas, sur la gauche, comme la fusillade roule et comme le canon ronfle. Nous tenons le bon bout par là, je t'en réponds! »

Mon affirmation était exacte. « Par là », c'était Bazeilles, c'était La Moncelle, c'était Balan! « Par là », c'étaient le commandant Lambert, le 22e de ligne, la brigade Martin des Pallières, la brigade Reboul. « Par là », c'était le XIIe Corps tout entier, si vigoureusement commandé par le général Lebrun et dont la tenace résistance fut, avec les charges

héroïques des généraux Margueritte et de Galliffet, une des phases lumineuses de cette sombre journée de Sedan.

« Admettons, poursuivit l'irréductible Copain. Soit! Ils tiennent le bon bout, par là; mais alors on ferait rudement bien d'aller les aider à le tenir si on ne veut pas qu'ils finissent par le lâcher. Voilà deux jours qu'ils se battent de ce côté-là.

— Deux jours, qu'est-ce que c'est que ça! Moi, qui vous parle, riposta Régnier... »

La parole lui fut coupée par ce brusque appel du capitaine d'Utéza : « Attention! hausse à huit cents mètres. A mon commandement! »

Dans un brouillard de poussière, une longue ligne noire émergeait lentement d'un vallonnement sur la gauche.

Nos doigts étaient déjà sur la détente, mais le capitaine de la batterie galopa vers nous : « Ne tirez pas, zouaves; ce sont des nôtres! ce sont des chasseurs à pied. »

Une vive discussion s'éleva entre les deux officiers :

« Vous voyez bien qu'ils n'ont pas de casques à pointe et qu'ils ont des pantalons bleus, disait l'artilleur en passant sa lorgnette à d'Utéza.

— Pantalons bleus ou pantalons noirs, c'est tout un, et je vois bien, moi, qu'ils ont des bonnets et non pas des képis », répondait mon capitaine.

Bleus ou noirs, képis ou bonnets, les nouveaux venus gagnaient rapidement du terrain. Ils n'étaient plus guère qu'à trois cents mètres de la batterie, quand leur fusillade trancha la question; elle jeta l'officier d'artillerie à bas de son cheval, nous blessa quatre hommes et ne laissa aux canonniers que juste le nombre de chevaux nécessaires pour sauver les pièces.

Une autre batterie placée en arrière dirigea heureusement son tir sur la colonne et l'arrêta un instant.

Au milieu d'invectives assez justifiées à l'adresse du malencontreux camarade, le capitaine d'Utéza nous donna l'ordre de battre de nouveau en retraite. Les zouaves, non moins furieux que lui, pestaient et juraient tout en tiraillant de leur mieux. Nous gagnâmes ainsi un petit mur en pierres sèches, derrière lequel on échangea encore quelques coups de feu, mais qu'on abandonna bientôt en prenant un pas qui était déjà beaucoup plus que gymnastique.

Il devait être environ dix heures. Ce

n'était plus la retraite, c'était la fuite.

J'exprimai cette triste conviction au sergent Régnier. Le vieux chacal me répondit avec superbe : « Les zouaves n'ont jamais fui, c'est une contre-course. »

VII

En dehors de tous les épisodes auxquels j'étais directement mêlé, il m'eût été bien impossible de dire ce qui se passait, pendant ce temps-là, sur le champ de bataille de Sedan. Comme le Fabrice de Stendhal à Waterloo, je ne savais rien de plus que ce que je faisais moi-même, ou que ce qui se faisait auprès de moi. Je m'arrêtais au commandement de « Halte! » je me jetais à terre au commandement de « Couchez-vous! » je marchais au commandement de « Marche! » et je tirais au commandement de « Feu! »

Hors de là, tout était pour moi l'inconnu.

Ma confiance en mes officiers était absolue. Leur bravoure calme m'avait conquis dès la première minute et aussi leur intelligente vigilance. Tandis qu'ils exigeaient que nous nous missions à l'abri, ils ne s'abritaient

jamais eux-mêmes. Ce fut sans doute une grande chance qu'ils ne fussent atteints d'aucune blessure, mais ce fut aussi une bonne leçon et un bon exemple.

Notre contre-course, pour employer l'euphémisme de Régnier, nous avait assez rapidement ramenés sur la hauteur d'où nous étions descendus le matin. J'en profitai pour consulter l'horizon.

Sauf sur la gauche, où les canons et les fusils crachaient toujours, notre ligne de bataille semblait aux trois quarts éteinte. Çà et là, il y avait bien encore quelques nuages de fumée blanche de moins en moins nombreux, de plus en plus légers et qui se déplaçaient toujours en arrière. Il n'en était pas de même du côté prussien.

Un nimbe de nuages épais planait au-dessus de tous ces canons sans cesse tonnants et qui nous foudroyaient à leur guise.

Car leur artillerie, dédaignant la nôtre, avait tout à coup changé d'objectif. Elle ne faisait plus feu que sur les colonnes d'infanterie ou de cavalerie.

S'écartant hardiment de ses soutiens, s'en passant presque, les batteries allemandes se transportaient au grand galop de leurs attelages sur tous les points d'où elles pouvaient

canonner nos troupes. De chaque nouvel emplacement partait une bordée de huit ou dix obus. Après quoi, le galop circulaire recommençait, une autre position était occupée et une autre bordée éclatait.

L'effet matériel était moindre que l'effet moral. Cette pluie de fer tombant de tous les côtés à la fois n'abattait pas beaucoup d'hommes, mais elle renversait beaucoup de courages.

Le courage est une provision comme les cartouches. Tel soldat en a pour dix heures, tel autre pour quatre, tel autre pour moins encore.

Les zouaves, qui en avaient dépensé une bonne partie sur les bords de la Meuse, en avaient encore assez pour ne point hâter le pas sous cette mitraille, à laquelle il était impossible de riposter. Mais le duel inégal du canon contre le fusil leur paraissait une innovation plutôt fâcheuse. Mons Bourgogne trouvait même ça dégoûtant! Mon frère André se contentait de dire : « Les artilleurs prussiens ont joliment raison, ce sont les artilleurs français qui ont tort. Ils n'avaient qu'à avoir des canons de meilleure portée ou qu'à s'approcher à meilleure distance. »

VIII

Après d'extraordinaires détours à travers champs, à travers bois ou par des routes encore plus encombrées que la route de Mouzon à Bazeilles, notre petite troupe arriva enfin à rallier le drapeau de Palestro.

Les débris du régiment étaient rassemblés en bon ordre, à gauche du calvaire d'Illy, face à un grand bois.

Mais dans le trajet qu'il nous avait fallu faire pour arriver jusque-là, combien était désespérant le désordre que nous avions rencontré!

En voici un exemple parmi vingt autres.

Dans un chemin abrupt et escarpé, où nous nous étions engagés, deux batteries d'artillerie montaient devant nous au grand trot. Tout à coup, elles s'arrêtent brusquement, les chevaux sont repoussés sur les chevaux, les canons et les caissons reculent en arrière, et le tout est en danger d'être culbuté sur le remblai et précipité au bas du coteau. C'était trois autres batteries d'artillerie, descendant

au grand galop en sens inverse, qui venaient de se heurter contre les premières. Impossible de faire remonter les unes, ni descendre les autres. Laissant là cette route infranchissable et grimpant directement le talus, nous arrivons sur la crête, où les chefs des deux détachements perdaient, en récriminations violentes et inutiles, le temps qu'ils auraient dû employer à dégager leurs pièces. Les ordres si absolument contraires, que chacun d'eux prétendait avoir reçus, émanaient, paraît-il, du même général.

Quels étaient, à cette heure-là, les régiments rassemblés à la droite du nôtre sur le calvaire d'Illy? Quelle était cette heure-là? Quel fut le général qui passa un semblant de revue sur le front de bandière? Je n'ai gardé de toutes ces choses que le plus vague souvenir. Ma première préoccupation, en rejoignant le régiment, avait été de chercher des yeux le drapeau que je n'avais pas vu tout d'abord, puis tout aussitôt après le commandant Hervé que je n'arrivai pas à découvrir. J'avais le cœur serré de cette absence. Le lieutenant Ducos, à qui j'avais exprimé mes craintes, m'apprit la blessure du maréchal de Mac-Mahon, et m'affirma que le commandant

appelé par notre nouveau général en chef, devait se trouver auprès de Ducrot. Très admissible, quoique inexacte, la supposition me rassura. La vérité était — je l'ai sue depuis — qu'à ce moment même, cerné dans le village de Daigny avec un faible détachement du 3e, le commandant Hervé s'était frayé de vive force un passage à travers un gros de cavaliers ennemis. Il avait ensuite réussi à pénétrer dans Sedan où sa poignée de braves et lui avaient bientôt pris part à la sortie désespérée tentée vers Carignan par de Wimpfen, notre troisième et dernier général en chef.

Faussement, mais complètement tranquillisé, je me mis à regarder un peu autour de moi. La longue rangée de fantassins qui occupaient le plateau d'Illy pouvait être évaluée à huit ou dix mille hommes.

Un grand bois nous faisait face, il formait un vaste écran derrière lequel nous semblions abrités. Entre sa lisière presque rectiligne et le front des troupes, s'étendait un grand espace libre. Soit que le bruit fût amorti par les arbres, soit que la bataille fût momentanément suspendue, peu ou point de coups de fusils; au lointain seulement, le

grondement des canons prussiens résonnant sans relâche, toujours plus proche après chaque décharge.

Entre le bois et nous, venant de la droite, je vis tout à coup passer, marchant ou courant, de nombreux groupes de cavaliers démontés, tantôt des chasseurs, tantôt des hussards, tantôt des cuirassiers. Par un sentiment instinctif assez singulier, tous ces pauvres diables se jetaient immédiatement sous bois. Les cuirassiers démontés étaient lamentables à voir. Ils commençaient par jeter leur casque, puis leur cuirasse, puis enfin la grande latte dans laquelle s'embarrassaient leurs jambes.

Le pitoyable défilé de tous ces cavaliers sans chevaux me démontra, à n'en plus douter, combien j'avais fait sagement de m'enrôler dans l'infanterie, et de ne pas faire dépendre l'emploi de mes forces de la vie d'une bête.

Pendant qu'un général, non connu de moi, passait au grand trot sur le front des troupes, nos officiers et nos sous-officiers inspectèrent nos cartouchières. Elles étaient vides pour la plupart. Notre colonel courut en aviser un commandant de l'état-major de l'escorte. Celui-ci revint vers nous au galop.

« S'il ne vous manque que des cartouches, s'écria-t-il à très haute voix, comme s'il tenait à être entendu de tous les régiments, ce n'est pas là ce qui vous empêchera de vous porter en avant. Il y en a plus de cinq cent mille dans les voitures, qui sont en bas du coteau. »

Une corvée de vingt zouaves, munis chacun de couvertures de campement qui devaient servir de moyen de transport, partit à la chasse aux munitions. Elle en revint à peu près bredouille. Les prétendues voitures s'étaient transformées en quelques caissons, et les cinq cent mille cartouches en quelques milliers. Le régiment fut réduit à la portion congrue de deux paquets par homme.

« Ces officiers d'état-major sont tous les mêmes, s'écriait le lieutenant Ducos, ils parlent toujours sans avoir vu. Qu'est-ce que cet aide de camp veut que nous f... assions avec 18 balles ! »

Est-ce ce manque de munitions, comme je l'ai cru longtemps, est-ce l'obéissance aux premiers ordres donnés par le général Ducrot, comme on me l'a dit depuis, qui décida le colonel Méric à ne tenir aucun compte du contre-ordre, qui venait de lui être transmis et qui émanait du général de Wimpfen? Le

fait est que, au lieu de nous porter en avant, un demi-tour à gauche nous fit tourner le dos à l'ennemi. Je ne pus m'empêcher de m'en étonner à haute voix.

« Du calme, mon jeune ami, du calme! » me disait le lieutenant Mesle, tandis que mon collégien de frère me grognait à l'oreille : « Tu n'es pas général n'est-ce pas? Ne fais donc pas ton général. »

IX

Le mouvement rétrograde s'effectua en bon ordre jusqu'aux abords d'un ruisseau, qui coulait au pied d'un mamelon surmonté d'un petit bois. Nous n'avions rien pris depuis le café du matin, nos gourdes étaient vides depuis longtemps, la poudre et la poussière nous avaient séché la gorge, et je ressentis, à la vue de cette eau, un désir fou d'aller y tremper mes lèvres. Je m'avançai vers le colonel et lui demandai la permission d'aller me rafraîchir. Au lieu de me répondre que tous les camarades avaient aussi soif que moi, et que si j'allais boire, tout le monde en ferait autant, il eut la bonté, mais aussi l'imprévoyance de consentir à ma demande. A peine

étais-je penché sur le bord du ruisseau, où je me plongeais la figure, humant et aspirant l'eau à plein gosier, que déjà le régiment débandé accourait, comme moi, à l'abreuvoir.

Les officiers avaient vainement essayé de retenir leurs hommes; l'excès de la soif et la contagion de l'exemple l'avaient emporté. Tandis que notre longue file d'assoiffés était là, couchée par terre et lampant comme une meute de chiens courants, il me sembla entendre, dans le bois voisin, je ne sais quels coups de sifflet et quel cliquetis de fer. Je n'osai faire part à personne de ma remarque, craignant que ce ne fût là quelque hallucination d'une oreille trop nerveuse, et ne me souciant nullement d'être traité de « fichu conscrit ».

Notre beuverie spartiate fut courte. Rappelés à grands cris par nos officiers qui avaient eu le courage de ne pas faire comme nous, nous nous reformions bien vite en colonne et nous reprenions, toujours en bon ordre, la marche interrompue par cette imprudente, mais délicieuse libation.

Après avoir longé le ruisseau pendant une centaine de mètres, et l'avoir franchi sur un petit pont voisin d'une usine, le régiment tourna à gauche et s'engagea dans un che-

min montant et encaissé. Au-dessus de nous à très peu de distance en avant, je reconnus, dominant la route, tout comme il dominait de l'autre côté le ruisseau, le bouquet de bois où j'avais cru entendre des bruits suspects. Mon appréhension me reprit plus instinctive que raisonnée, et je ne pus retenir cette exclamation : « Comment ? nous allons passer au pied de ce bois sans le fouiller ? mais il est plein de Prussiens ! Ils vont nous brûler la cervelle à bout portant.

— Oui, mon général ! » riposta André toujours gouailleur.

Mais Bourgogne, le docte Bourgogne, intervint en ma faveur :

« Il a raison, le grand frère. Moi aussi, je suis sûr qu'ils sont là dedans, et il faut être bête comme des oies pour passer dessous sans sauter dessus. »

Notre double prédiction n'allait pas tarder à se réaliser. Au moment où Bourgogne achevait sa phrase, les mêmes bruits se reproduisirent avec plus de netteté. Il fut hors de doute pour moi que les Allemands, qui avaient pris tout d'abord notre course au ruisseau pour un mouvement d'attaque, et qui avaient commencé par vouloir y faire face de l'autre côté du petit bois, le retraver-

saient en ce moment même pour venir, de nouveau, se poster au-dessus de nos têtes. Cette fois du moins, nous étions debout et en état de nous défendre.

Mais que fût-il advenu du régiment, si la fusillade ennemie nous eût surpris quand nous étanchions si imprudemment notre soif? C'eût été un véritable jeu de massacre auquel bien peu d'entre nous eussent échappé.

Les coups de fusil suivirent bientôt les coups de sifflet. Par bonheur, le feu ne fut au début ni très nourri ni très meurtrier. Les premiers arrivés n'étaient pas nombreux et tiraient avec trop de hâte pour bien viser. Seulement, il était déjà trop tard pour penser à les déloger. Leurs camarades les rejoignaient de minute en minute et la mousqueterie redoublait d'intensité.

Continuer notre route et essayer de déboucher au haut de la côte eût été fou; rétrograder et nous faire tirer dans le dos eût été encore plus insensé.

Instinctivement, et sans qu'aucun ordre fût donné, les quatre cents zouaves dont se composait encore le régiment, bondirent sur la hauteur située vis-à-vis de leurs adversaires.

La position était loin d'être bonne. Nous

étions sur un plateau carré absolument dénudé, offrant pour unique abri quelques rares mottes de terre ou de chétives broussailles à fleur de sol. On se posta toutefois le mieux qu'on put et l'on commença un tir au jugé d'une efficacité assez douteuse, mais qui n'en troubla pas moins la sécurité de l'ennemi et ralentit un peu sa fusillade. Profitant d'un moment de répit, le colonel et le porte-drapeau, suivis de quelques hommes, gagnèrent un autre petit bois qui se trouvait à quelques centaines de mètres à droite du plateau.

Ce bois nous fut indiqué à tous comme l'asile qu'il nous fallait atteindre en battant en retraite par échelons. Le mouvement fut d'abord exécuté par les compagnies placées en arrière ; il fut bientôt suivi par les autres. Le trajet avait beau être assez court et la course très rapide, nous perdîmes encore là pas mal des nôtres. Ce coin de terrain était balayé à balles que veux-tu.

X

Sur le conseil et à l'exemple du vieux

Régnier, nous nous étions étendus le sergent Richard, le caporal Copain, une vingtaine de zouaves, mon frère et moi derrière la crête du talus dont le léger remblai nous servait de fortification passagère. Régnier avait même désigné paternellement aux deux conscrits une touffe de bruyères qui leur servirait de bouclier, disait-il en riant.

Le paraballe n'était rien moins qu'impénétrable, mais il ne fut pas pénétré, et nous pûmes tirer de là presque à notre aise, sagement commandés par le doyen. Hormis les blessés, il n'y avait déjà plus âme qui vive sur le plateau ; tous les débris du 3ᵉ zouaves avaient disparu depuis un bon moment, quand notre chef de groupe se décida à donner le signal du départ : « Debout, les enfants ! Copain nous servira d'arrière-garde et restera là encore quelques minutes avec Richard pour amuser le tapis jusqu'à ce que nous nous soyons défilés. Et maintenant, en marche ! mais à reculons, face à l'ennemi, avec prière de lui envoyer des prunes tous les dix pas. »

Hélas ! ce fut à ce dixième pas, au moment où il épaulait son arme pour viser, que je vis André lâcher son fusil, étendre les deux mains et s'abattre lourdement la

face contre terre. Je courus à lui et tentai vainement de le relever. Un seul cri était sorti de ses lèvres : « Qu'ils m'ont fait mal ! »

De même que ni lui ni moi ne nous étions occupés de personne sur le champ de bataille, personne ne vint à son secours ni ne me vint en aide. Régnier et ses hommes continuèrent à battre en retraite, Copain et Richard à faire le coup de feu.

Je parvins enfin à prendre à bras le corps le pauvre enfant devenu déjà une masse inerte, et je le traînai plutôt que je ne le portai jusque vers la touffe de bruyères, naguère notre abri, et derrière laquelle les deux zouaves tiraillaient encore. Ils se contentèrent de faire entre eux deux une petite place où j'étendis mon frère. Je débouclai son sac que je plaçai sous sa tête, et je l'interrogeai anxieusement sur sa blessure. Aucune parole ne me répondit. L'empreinte de ses dents apparaissait en un relief lugubre sur ses lèvres contractées, une pâleur de cire couvrait son visage, un cercle noir entourait ses yeux clos. Je soulevai son bras et cherchai d'une main tremblante son pouls que je ne trouvai pas.

Une terreur folle me broyait le cœur.

« Rien à faire, me dit brutalement le caporal Copain en se levant pour partir. Je m'y connais, tu sais. Si tu ne veux pas être choppé tout à l'heure par les pruscos, tu n'as qu'à filer avec nous et à le laisser là. »

Cet atroce langage obtint subitement le résultat que n'avaient pu obtenir mes instantes prières.

« Ne me quitte pas ! » murmura André.

Comment exprimer la joie sans borne que me causa cet appel. J'aurais presque remercié Copain de son odieux conseil. Une longue embrassade rassura mon frère que j'interrogeai de nouveau sur sa blessure. Il porta la main à sa poitrine, presque à la hauteur de son cœur. Je déroulai vivement sa ceinture, déboutonnai son gilet, écartai sa chemise et découvris bientôt au milieu de la dernière côte un petit trou, large et rond comme l'ongle du pouce, d'où coulait, lentement, un sang noirâtre.

Fort inexpérimenté en de telles matières, je me sentis absolument rassuré, et par la petitesse de la blessure, et par le peu de sang que perdait le blessé. En outre, comme il n'y avait pas de plaie de sortie et que la balle, amortie sans doute par l'épaisseur de la ceinture et du gilet, était restée logée à

fleur de peau à l'extrémité de la côte, j'en conclus avec bonheur que le projectile n'avait fait que contourner l'os sans léser aucun organe. Je remerciai Dieu de toute mon âme et déclarai gaiement à André qu'il en serait quitte pour une cicatrice qui lui ferait grand honneur sans lui avoir causé grand danger.

Il sourit à son tour, rouvrit les yeux qu'il avait gardés fermés jusque-là et, un instant ranimé par ma quiétude, il me demanda si je pourrais l'aider à marcher tant bien que mal afin de rejoindre le régiment ou d'éviter tout au moins la captivité prédite par le brutal Copain.

Je venais justement d'apercevoir à quelque cent pas de nous, tout contre le petit bois, un canon français arrivé là je ne sais comment, sans servant ni conducteur, mais avec deux chevaux intacts. L'attelage s'était arrêté court le nez dans le taillis. Paisiblement les bonnes bêtes chassaient les mouches en se fouettant les flancs de leur queue, ou en se frappant le ventre de leurs sabots. Elles paraissaient vraiment attendre que quelqu'un leur rendît le service de les guider.

Installer André sur l'avant-train, sauter en selle, et sauver ce canon en nous sauvant nous-mêmes me parut un acte de zouaverie

capable d'éblouir Régnier en personne. L'équipée n'irait pas sans doute sans réveiller l'attention de nos vis-à-vis dont les voix continuaient à se faire entendre de l'autre côté du chemin creux, mais est-ce qu'une prosaïque marche à pieds ne nous attirerait pas tout autant de coups de fusil? Une si belle bonne chance me paraissait valoir la peine d'affronter quelques mauvais risques?

Je communiquai l'idée à mon cadet qui la trouva tout à fait de son goût. Cependant son cher visage était toujours bien pâle. Il ne m'en empoigna pas moins assez vigoureusement par le cou et je commençai à le soulever de terre avec précaution. Je l'avais à peu près mis debout, quand un jet de sang noir, noir comme celui de la petite plaie, jaillit de sa bouche inondant sa veste et mes mains.

« Ce doit être mon café de ce matin », dit-il sans se troubler. Et me troublant également le moins que je pus, je lui répondis que c'était en effet son café. « Seulement, ajoutai-je, j'ai trop compté sur mes forces, tu es trop lourd, le canon est trop loin, je serais capable de te laisser tomber en route. Mieux vaut encore que tu restes abrité là. D'ailleurs tu entends? voici la fusillade qui recom-

mence; bien plus, voici notre véhicule qui s'en va! »

Et en effet, effrayés sinon atteints par les balles, les chevaux s'étaient cabrés et ils venaient de partir, emportant le canon dans un galop effréné.

André avait refermé les yeux. L'effort qu'il venait de tenter l'avait anéanti; il ne prêtait plus aucune attention à ce qui se passait autour de lui. Toute trace de vie avait de nouveau abandonné son visage. Sa respiration était haletante et d'instants en instants d'épais filets de sang noir glissaient au coin de ses lèvres.

Convaincu par tous ces symptômes que l'estomac avait été atteint, je ne doutais pas que la mort ne fût proche et je ne voyais que faire pour la retarder. Mon angoisse était indicible. Cet enfant de dix-sept ans, mon frère, le camarade, le compagnon de mon enfance déjà devenu l'ami de ma jeunesse, allait mourir là, sans être secouru, sans être défendu, sans être soigné! L'idée me vint d'abord de courir à la recherche d'une ambulance quelconque, d'y trouver et d'en ramener un médecin, mais serais-je écouté? serais-je suivi? Et puis, que deviendrait

André pendant ce délaissement dont je ne pouvais ni prévoir ni indiquer la durée. Quel réveil pour lui si, sortant de sa torpeur, il se voyait seul et se croyait abandonné!

Une nouvelle coulée de sang plus abondante et plus rouge entr'ouvrit tout à fait ses lèvres. J'étais affolé de mon impuissance presque autant que de ma douleur. Tout à coup je me ressouvins que ma mère, — notre mère à laquelle je pensais avec épouvante, — nous avait munis d'une petite fiole de perchlorure de fer, d'un carré d'amadou et de bandes de toile destinées au pansement d'une blessure extérieure.

De ces trois remèdes un seul pouvait servir à cette lésion interne, à cette plaie cachée par où s'en allaient le sang et la vie de mon frère. Je n'hésitai pas et sans savoir, sans me demander si ma hardiesse était sagesse ou folie, je versai dans mon gobelet d'étain le peu d'eau qui restait dans ma gourde, j'y jetai résolument une quarantaine de gouttes de perchlorure de fer et je fis boire ma potion à mon frère. Le résultat fut ce que j'espérais : les vomissements de sang s'arrêtèrent pour ne plus se renouveler.

Les péripéties de ces émotions longues à raconter, beaucoup plus longues à traverser, n'avaient guère duré que quelques minutes.

Au loin l'artillerie grondait toujours; peu, très peu de mousqueterie. De l'autre côté du ravin des coups de feu isolés partaient de temps à autre faisant siffler les balles au-dessus de nos têtes, mais ne nous visant pas, ne visant même rien ou du moins rien que je pusse voir.

Mon frère, qui s'était à peine réveillé pour absorber mon breuvage, était retombé lourdement endormi, mais déjà ses joues moins livides n'étaient plus froides. Assis près de lui et ne le quittant pas des yeux, je me demandais, dans une perpétuelle alternative d'espérance et de crainte, s'il était vraiment hors de danger. Je me reprochais surtout de l'avoir attiré là par mon exemple; puis je me disais qu'il aurait fait son devoir même s'il eût été seul et que dans notre malheur c'était du moins un bonheur pour nous que d'être deux.

XI

Un soleil brûlant, le soleil de midi, tombait

d'aplomb sur la figure du blessé. Je pris dans son sac son turban blanc et j'en déchirai un morceau que je plaçai au-dessus de sa tête comme un dais, l'accrochant par les quatre coins à de menus branchages de bruyères. Malgré ses paupières fermées, ce changement de clarté étonna ses yeux qu'il rouvrit tout aussitôt, les tournant vers moi avec un regard de remercîment. Un instant après il m'appela d'une voix faible quoique distincte. « J'ai bien soif », murmura-t-il.

Le ruisseau que nous avions franchi et où nous nous étions désaltérés le matin n'était pas bien loin, mais encore fallait-il l'atteindre sans se faire casser la tête ou les jambes.

J'expliquai à André que je ne pouvais guère aller lui chercher à boire que lorsque les coups de feu auraient cessé. Rien ne me paraissait plus inutile, voire plus stupide, que de risquer de faire démolir, en moi, l'unique infirmier de mon frère.

C'est cette même préoccupation qui m'arrêta, lorsque quelques instants après, j'assistai à un spectacle odieux qui eût pourtant mérité une intervention vengeresse.

D'un bouquet d'arbres, à peu près à la

hauteur du taillis où s'étaient arrêtés les chevaux, j'avais vu surgir l'ignoble silhouette d'une mégère dont les cheveux gris, aux mèches mal coupées, sortaient en désordre d'un mouchoir à carreaux. Écartant les branches, le haut du corps plié et penché en avant, elle jeta un long coup d'œil autour d'elle; ne m'ayant pas vu, elle sortit tout à fait de sa cachette, et fit de la main des signes d'appel qui furent immédiatement suivis de l'apparition de deux forts gaillards en blouse, portant de grands bissacs sur leurs épaules. Sans s'inquiéter des balles qui sifflaient encore par intervalles, les trois bandits coururent tout droit vers le corps d'un jeune zouave que j'avais vu tomber à quelques pas de l'abri qui lui eût sauvé la vie s'il avait pu l'atteindre. Les deux mâles commencèrent par vider les poches du mort, puis, empoignant le cadavre chacun par un bras, ils le soulevèrent pendant que la femelle débouclait et ouvrait le havresac qu'elle s'apprêtait à vider. D'un mouvement instinctif, mais sans me lever ni bouger presque, je ramassai mon fusil, le chargeai et le portai vivement à mon épaule. J'avais déjà le doigt sur la gâchette lorsque le raisonnement que j'avais tenu à André et que je m'étais tenu à

moi-même quelques secondes auparavant me revint à l'esprit.

Certes, il était indigne, il était coupable de laisser s'accomplir impunément, sous mes yeux, cette hideuse besogne, mais mon coup de feu justicier n'allait-il pas attirer sur nous un déluge de plomb ?

Je restai là fort perplexe, sans baisser mon arme et sans m'en servir. Mon hésitation donna le temps au trio de m'apercevoir et de comprendre mon geste de menace. La femme fut la première à jeter le cri d'alarme. Il n'en fallut pas plus. Laissant brutalement retomber le cadavre, les loups-cerviers s'enfuirent à toutes jambes non sans ramasser en hâte tout ce que leurs griffes pouvaient contenir de leur infâme butin. Leur disparition me tira d'anxiété; je n'en conservai pas moins un certain remords de n'avoir pas mis ces écumeurs de champ de bataille hors d'état d'aller dépouiller plus loin d'autres cadavres sans gardiens.

Mon pauvre André, qui n'avait naturellement rien vu de ce triste épisode, m'appela de nouveau. La soif le dévorait; il me supplia d'aller lui chercher l'eau promise. Avant de le laisser seul, je m'avisai d'une précaution

qui devait, selon moi, le protéger efficacement pendant mon absence. Je taillai une sorte de bannière carrée dans le reste de son turban, je découpai dans le drap de son large pantalon rouge une grande croix, que je fixai à mon carré blanc par de menues brindilles de bois. Après quoi j'attachai le tout aux baguettes de nos deux fusils, réunies par un bout de lacet, et j'allai bravement planter mon drapeau d'ambulance, au sommet du petit tertre derrière lequel nous étions abrités.

Le déploiement de cet emblème eut un résultat beaucoup plus immédiat que je ne m'y attendais. Je n'étais pas encore descendu dans le chemin creux qu'une escouade allemande, caporal en tête, sortait du bois voisin et montait vers nous. C'étaient des chasseurs saxons. Je fis aussitôt appel aux quelques bribes d'allemand dont j'avais fait provision dès le lendemain de ma nomination d'officier et je fis comprendre aux Saxons que ce blessé était mon frère, et que j'aurais bien voulu qu'on nous envoyât un médecin. L'un des soldats, encore tout jeune, me répondit en un français beaucoup meilleur que ne l'était mon allemand : « Ah! nous avons blessé votre frère? Que voulez-vous, c'est la guerre! » et il ajouta avec une impartialité qui me sur-

prit : « C'est la faute à Napoléon et à Bismarck. »

Encouragé par cette réflexion conciliante, je fis appel à sa pitié, pour le supplier de m'envoyer le secours demandé. Il me le promit de très bonne grâce, et plus clairement que je n'aurais pu le faire, il transmit ma requête à son caporal en la lui traduisant et en la lui commentant avec chaleur. Le caporal acquiesça de la tête, et l'escouade fit volte-face pour rejoindre la compagnie, qui était sortie du bois et avait reformé ses rangs dans le bas du ravin.

Avant de partir, comme il se penchait sur mon frère dans un mouvement de pitié qui me toucha sincèrement, mon jeune interprète aperçut sous la courroie de mon sac un morceau de pain de munition. Je ne fus pas peu étonné de l'entendre s'écrier avec un accent de convoitise : « Oh ! du pain blanc ! » et avant que j'aie eu le temps de devancer sa demande par mon offre, il complétait ainsi son exclamation : « Voilà longtemps que je n'en ai mangé, voulez-vous m'en donner? pas comme ennemi, comme camarade. »

Je coupai bien vite en deux le restant de miche, et j'en remis de très bon cœur la moitié au camarade saxon, dont, de très bon

cœur aussi, j'acceptai la compatissante poignée de main.

Les chasseurs noirs avaient à peine disparu qu'un escadron de dragons bleus déboucha, au grand trot, à l'autre extrémité du plateau. Il s'en détacha quatre ou cinq cavaliers qui galopèrent encore jusqu'à nous. Leur brigadier me posa rapidement toute une série de questions, dont il me fut impossible de comprendre une seule syllabe, mais auxquelles je répondais invariablement, faute de pouvoir varier : « Es ist mein Bruder. Er ist schwerlich verwundert. Schicken Sie mir einen Arzte, ich bitte. »

A ma troisième redite, le brigadier haussa les épaules, me lança quelques injures, aussi insaisissables pour moi que ses questions, et s'éloigna au galop suivi de ses hommes riant à grand bruit.

Rassuré, sinon satisfait par ces deux contacts inoffensifs avec l'ennemi, et certain que nous n'avions plus rien à craindre, je ne fis qu'un bond jusqu'à la rivière.

Tandis que je revenais au pas de course, je m'entendis appeler : « Eh! zouave, n'allez pas si vite, donnez-moi à boire, à moi aussi, puisque vous avez de l'eau. » Je cherchai

d'où partait la voix, et je découvris bientôt derrière une haie, vers laquelle me guidèrent des traces de sang, notre ancien sergent-major Laugel, promu sous-lieutenant au camp de Châlons. Par un hasard assez singulier, c'était sur ses manches qu'était passée une partie de mes galons d'officier de mobiles, et c'était à lui aussi qu'avaient été décernés mon sabre et mon ceinturon.

« Vous êtes blessé, mon lieutenant ? lui demandai-je un peu naïvement.

— Il y a apparence », répondit-il en portant avidement ma gourde à ses lèvres. Et me la rendant vide il ajouta : « Deux balles ; une dans la cuisse, l'autre dans l'épaule. D'un revolver celle-là. C'est un cochon d'officier prussien qui me l'a tirée à bout portant tandis que je me traînais ici déjà blessé. » Et me reconnaissant tout à coup : « Ah ! c'est vous, l'ex-moblot ? continua-t-il. Eh bien ! vous savez ? votre sabre ne sera pas prisonnier. Je l'ai donné au lieutenant Fauné qui s'en fera du bien, il a eu le sien cassé par un éclat d'obus. »

Je lui demandai s'il ne voulait pas un peu de pain. Il me répondit qu'il n'avait que soif et que, si je voulais retourner remplir sa gourde en même temps que la mienne, il

m'en serait fort obligé. J'exauçai sur-le-champ sa prière, mais tous ces va-et-vient avaient prolongé mon absence et je retrouvai André fiévreusement inquiet de mon retard. Je lui en expliquai les motifs. Il absorba, lui aussi, tout le liquide d'un seul trait et retomba presque aussitôt dans son assoupissement. Il n'en sortait guère que pour me redemander à boire. Je faisais de mon mieux mon métier de porteur d'eau pour les deux blessés, mais je ne pouvais, hélas ! rien faire de plus. Les heures succédaient aux heures et les angoisses suivaient les angoisses.

Au déclin du soleil, des brancardiers allemands vinrent enfin à notre recherche. Mon frère fut transporté dans la grande usine d'Holly, voisine du pont que nous avions franchi le matin.

Je signalai au passage le sous-lieutenant Laugel toujours blotti dans son fourré, où il risquait fort de rester abandonné, gagné qu'il avait été à son tour par une somnolence d'épuisement. Je l'éveillai non sans peine, et sur sa demande directement formulée, — Laugel était Alsacien — la civière qui le releva le conduisit à une ferme dont il connaissait les fermiers.

Quant aux huit autres camarades tombés

non loin de nous sous la grêle de balles qui avaient un moment fauché le plateau, leurs pauvres corps criblés n'étaient malheureusement plus que des cadavres.

XII

Le lazaret qui avait été établi dans l'usine d'Holly, il y avait à peine deux heures, était déjà fort correctement organisé, aucun encombrement dans la cour; un alignement parfait des civières et, au moment du moins où nous y pénétrions, peu ou point de bruit.

Un demi-bataillon d'infanterie y était pourtant installé, mais les hommes retirés au fond de la cour, assis sur leur sac derrière les faisceaux, fumaient tranquillement leur pipe et causaient à voix basse, en attendant que l'enlèvement des civières leur rendît la liberté de la parole et de la promenade.

Cet enlèvement se faisait presque en silence. Deux aides-majors examinaient le blessé, diagnostiquaient la blessure, communiquaient leurs observations au médecin en chef qui crayonnait quelques lignes sur son bloc-notes, détachait le feuillet et le faisait

passer au brancardier. D'environ quarante ans, haut de taille, la barbe blonde légèrement grisonnante, les yeux clairs, et — signe très particulier — sans lunettes d'or, le médecin en chef avait tout aussitôt excité ma sympathie et ma confiance. Ni l'une ni l'autre ne furent déçues.

Arrivé devant mon frère, il me demanda tout d'abord très courtoisement et en un excellent français les motifs de ma présence. Je les lui donnai avec l'abondance d'une douleur un peu débordante, doublant les explications de supplications. Il m'écouta sans rien dire et après que les deux aides eurent donné leur avis, il écrivit et remit au porteur ses instructions particulières.

C'était l'ordre de monter mon frère dans une chambre du premier étage et de nous y laisser seuls tous les deux.

Je la revois encore, cette triste chambre où j'ai passé des heures si cruelles. Carrée, basse de plafond, avec deux fenêtres donnant sur des jardins, elle était tendue d'un papier velouté à bandes de couleur verte, du même vert foncé que les rideaux de reps de l'embrasure. Dans le coin gauche était placé de biais un poêle de faïence grise, dont le

tuyau montait droit dans le plafond. Du même côté, un ancien bureau d'acajou, aux tiroirs ouverts et vides, était entouré de deux chaises et d'un vieux fauteuil ; pas de table, mais entre les deux fenêtres une lourde commode style Empire avec un dessus de marbre noir. Sur le mur de droite, face aux croisées, s'appuyait un lit d'acajou sans baldaquin au-dessus duquel était suspendu, hasard ou précaution, un portrait en pied de Frédéric de Prusse dans un cadre tout battant neuf.

Le lit n'avait ni draps ni couverture. J'étendis sur les matelas nos toiles de tente et les deux vigoureux Allemands, qui m'avaient aidé à monter mon frère, l'y déposèrent avec autant de dextérité que de ménagement. Je les remerciai d'un « danke schön » on ne peut plus sincère.

Le secours depuis si longtemps réclamé ne se fit pas attendre. Le médecin en chef apparut bientôt, suivi d'un aide-major et d'un infirmier portant une cuvette d'eau et une trousse. Je devinai plus que je ne le compris que le premier docteur répétait au second médecin les divers renseignements que je lui avais donnés sur les vomissements de sang, sur l'absorption du perchlorure de fer et

enfin sur l'urgence qu'il y avait à faire l'opération avant que la balle, qui était déjà beaucoup moins apparente que le matin, eût déchiré les derniers tissus et fut de plus en plus difficile à retirer de l'estomac. Son explication terminée, il se tourna vers moi et me dit de me placer à la tête du lit, de prendre les deux mains du blessé et de les tenir solidement levées en arrière. Il dit à André qu'il pourrait crier s'il y trouvait du soulagement, et il se mit sur l'heure à la besogne.

Malgré l'autorisation et l'encouragement même du docteur, le cher patient ne proféra pas une plainte, se contentant seulement de serrer les dents et de me broyer les mains. La souffrance fut courte mais aiguë. Trois coups de scalpel vivement donnés, un rapide lavage du sang coulant de cette nouvelle plaie, et la pince de fer retira la balle de plomb.

Le plus fort était fait, non pas pourtant le plus douloureux. Je m'en aperçus à la crispation des mains d'André pendant la seconde partie de l'opération. Il s'agissait maintenant de réunir les lèvres de la plaie et le passage de l'épingle de pansement à travers les chairs fit pousser au petit zouave non pas un cri,

mais cette plainte si touchante dans sa modération : « Vous me faites mal ! »

« C'est fini », dit le docteur qui alla tremper dans l'eau ses instruments de supplice et de salut.

J'embrassai passionnément mon frère que je croyais cette fois tout à fait sauvé, et je courus au docteur que j'accablai d'une litanie de remercîments précipités. « Cette bourse nous a été donnée par ma mère, lui dis-je, en tirant de ma poche un petit sac de soie bleue rempli d'or. Mon frère et moi vous demandons de nous faire le plaisir de l'accepter. »

Froidement, mais sans mauvaise humeur, le docteur repoussa la petite bourse. « Je n'ai fait que mon devoir et n'ai pas à en être payé.

— Tout au moins, vous ne me refuserez pas ce souvenir ! insistai-je en lui présentant ma montre.

— Cette montre d'or serait encore un paiement. »

Obstiné comme ces marchands arabes qui finissent par mettre dans vos poches ce que vous refusez de prendre dans vos mains, je montrai au docteur un minuscule poignard écossais artistiquement monté et que j'avais

beaucoup plus emporté comme une amulette que comme une arme. Je pensai que celle de qui il me venait ne saurait m'en vouloir de m'en être séparé en une telle circonstance.

« Ceci, oui, je l'accepte, dit enfin le docteur, parce que ceci, c'est un souvenir. »

Le cher docteur ne croyait pas si bien dire.

Il acheva de plier sa trousse et se dirigea vers la porte en me faisant signe de le suivre. Arrivé dans le corridor, il baissa la voix pour me dire que tout danger n'avait pas disparu, que mon frère allait beaucoup se plaindre, beaucoup souffrir, que la fièvre succéderait à l'abattement, mais qu'il n'y avait rien de plus à faire qu'à lui donner à boire de l'eau par petites gorgées, et à renouveler les compresses posées sur sa blessure aussitôt qu'elles seraient chaudes; il me prévint qu'elles le seraient malheureusement très vite. S'il survenait quelque chose de nouveau, je trouverais dans le logis, de l'autre côté de la cour, deux médecins de service qui devaient veiller toute la nuit. Il ajouta, en me serrant la main : « J'ai fait tout ce que je pouvais faire; maintenant, Dieu est le maître.

— Je vous remercie, lui dis-je, autant de vos soins que de votre compassion. A ne

vous rien cacher, j'avais jusqu'ici, beaucoup plus cru à la science qu'à la bonté prussienne. Vous venez de me démontrer mon erreur. »

Un léger sourire passa sur ses lèvres, il parut hésiter un instant, puis, d'une voix calme : « Je ne suis pas Prussien, je suis Saxon. » Et sans un mot de plus, il s'éloigna.

Je n'avais fait aucune difficulté à reconnaître ma dette, fût-ce vis-à-vis du plus cruel ennemi de la France. Mais il y eut pour moi un véritable soulagement de conscience à ne pas être l'obligé d'un concitoyen de M. de Bismarck.

On verra plus loin qu'un troisième hasard, tout aussi heureux et tout aussi extraordinaire que les deux premiers, a fait qu'après le compatissant petit chasseur et le bienfaisant docteur, ce fut encore un jeune officier saxon qui me rendit service le lendemain.

XIII

En vérité, que ce soit un préjugé ou une vérité, de la partialité ou du discernement, je

crois à la bonté de l'âme saxonne autant qu'à la malice de l'âme prussienne. Veut-on de moins grands mots? Le Saxon est aimable, le Prussien ne l'est pas.

Il y a dans la langue allemande, elle-même, une locution proverbiale qui définit en un seul mot la façon d'être de ces rudes peuplades brandebourgeoises et poméraniennes. Pour y parler d'un patriote idéal, on ne dit pas un Prussien pur sang, ni un vrai Prussien, pas plus qu'on ne dit un Prussien dans l'âme ; on dit tout brutalement : un bâton prussien — Stockpreusze.

Frédéric-Guillaume Ier, le roi-caporal, était un Stockpreusze; Stockpreusze, Blücher, qui voulait brûler Paris; Stockpreusze, Bismarck falsifiant sans pudeur sur un coin de table du buffet de la gare d'Ems la dépêche de son roi; Stockpreusze aussi, le fils de Frédéric III accourant en hâte à San-Remo pour arracher le sceptre de l'empire d'Allemagne des mains de son père moribond. Et ne sont-ils pas aussi des Stockpreuszen par excellence, ces officiers et sous-officiers de Berlin et de Magdebourg, que de récents procès viennent de nous montrer bâtonnant à tour de bras les recrues de leur Empereur?

Ce stockprussianisme tour à tour brutal et rusé n'est pas une métamorphose récente, c'est un atavisme; il date d'Arminius.

Notez que je ne dis pas qu'un médecin prussien n'eût pas bien soigné mon frère, qu'un médecin prussien n'eût pas refusé mon argent, qu'un médecin prussien n'eût pas accepté mon souvenir, je dis seulement que je ressentis une ineffable satisfaction à ce que tout cela fût l'œuvre et l'acte d'un médecin saxon.

Rentré dans la chambre plus préoccupé que je n'en étais sorti, je commençai sur l'heure et pour ne plus les interrompre de toute la nuit, les pansements d'eau fraîche qui venaient de m'être indiqués.

Très abattu d'abord, ainsi que j'en avais été prévenu, mon pauvre André fut bientôt pris d'une fièvre ardente, quoique sans délire. Cependant, vers les minuit, les yeux étaient si troubles, la respiration si haletante, la poitrine si brûlante et les mains s'agitaient dans des gestes si semblables à ceux de l'agonie, que je fus pris de terreur. Je courus de chambre en chambre à travers tout le grand édifice, et je finis par découvrir, dans le bâtiment en face du nôtre, les deux médecins de

service, à qui j'expliquai de mon mieux ce qui se passait. Le premier me répondit lui aussi : « Wasser, nichts mehr wasser ! » (De l'eau, rien que de l'eau !) Le second me conseilla des prises d'opium, et tout en se disposant à m'en donner, il ajouta : « Ça ne le sauvera pas, mais il s'éteindra plus doucement. »

Je repoussai ce remède de mort, et, rempli d'épouvante par ce lugubre diagnostic, je m'enfuis tout en larmes, trébuchant à chaque pas dans la cour sombre et dans les couloirs obscurs.

Le front et les mains d'André étaient de plus en plus brûlants... Et personne à qui me confier ! Personne à qui crier ma douleur ! Mon désespoir solitaire était sans borne. Par instant et malgré moi, j'appelais ma mère comme si elle eût pu me venir en aide. Accablé ou délirant, André était hors d'état de comprendre mes paroles comme de les entendre.

Cette longue nuit ne fut pour moi qu'une ardente prière au Dieu de miséricorde. J'y mêlais des lamentations presque enfantines balbutiées à demi-voix.

Au point du jour, l'agitation fébrile se calma, et aussi la chaleur de la peau.

Tout à coup, avec le premier rayon de soleil éclairant la chambre, un rayon de joie entra aussi dans mon cœur. Le blessé venait de m'appeler d'une voix très distincte. Il demandait de l'eau. De quart d'heure en quart d'heure, je n'avais cessé d'en arroser ses lèvres et sa gorge desséchées, mais jusque-là, il ne s'en était pas plus aperçu que de mes autres soins. A l'éternelle question que tous les garde-malades posent à leurs malades, il me répondit : « Oui, je me sens mieux », et, m'interrogeant à son tour :

« Est-ce que j'ai été très mal?

— Non pas, répliquai-je vivement, mais enfin, n'est-ce pas, que tu te sens mieux?

— Beaucoup mieux. Seulement j'ai froid. »

Je fermai les fenêtres qui étaient restées ouvertes toute la nuit, et j'essuyai sa poitrine et son cou tout ruisselants de mes perpétuelles ablutions. Alors, et de plus en plus revenu à lui, il se mit à m'interroger sur les événements de la veille et à m'en dire lui-même quelques mots. Quand il en arriva à me parler de sa blessure : « Tu sais? ça fait mal, mais pas si mal que ça. Seulement ça étonne. Ce n'est pas la douleur, c'est la surprise qui m'a jeté à terre. Si j'avais su ce que c'était, j'aurais très bien pu ne pas tomber. »

La leçon n'a pas été perdue pour moi, et le jour où j'ai eu à la mettre en pratique, je savais « ce que c'était » et je ne suis pas tombé.

XIV

Depuis un instant déjà la galerie voisine de notre chambre était animée d'allées et venues continuelles. J'ouvris la porte, c'étaient des infirmiers et des soldats qui préparaient l'évacuation du « Hollys provisorium lazaret ». — Le papier qui venait de m'être communiqué dénommait ainsi l'ambulance.

La fenêtre du corridor donnait sur une grande cour intérieure toute remplie de charrettes et de soldats. Dans un coin de la cour non loin du portail, une musique militaire avait déjà formé le cercle, n'attendant plus que le signal du chef de musique. J'en prévins immédiatement André pour lui épargner la pénible surprise, qui m'avait secoué la veille, lorsque pendant son sommeil de mort, cette même musique qui allait donner l'aubade au général logé en face de nous, lui avait sonné l'hallali d'un soir de victoire.

Ce fut d'abord la *Garde au Rhin* qui retentit, puis, après quelques morceaux inconnus de moi, la prière de *Lohengrin* et la marche du *Tannhauser*, que j'avais naguère applaudies l'une et l'autre au concert Pasdeloup.

J'avais fermé soigneusement la porte de la chambre, comme j'en avais fermé la fenêtre, mais la fanfare de gloire et de joie n'en parvint pas moins jusqu'à nos oreilles.

La veille encore une autre humiliation, pire peut-être, m'avait été infligée pendant les dernières heures du crépuscule. Le médecin en chef et ses aides avaient à peine disparu au fond du couloir, que je vis entrer bruyamment toute une escouade de soldats qui s'approcha du lit où dormait André. Mon alarme première dura peu, mais elle fut remplacée par un supplice assez inattendu. Les Prussiens, me désignant le portrait pendu à la muraille, me demandèrent ironiquement de leur lire ce qui était écrit au-dessous de la gravure. J'hésitai un moment à leur répondre, mais toute résistance eut dégénéré en une rixe ; je me résignai à déchiffrer à haute voix cette inscription française : « Frédéric-le-Grand, roi de Prusse. »

« Ya ! ya ! » crièrent les grosses voix et ils répétèrent en riant et en me regardant dans les yeux : « Frédéric-le-Grand, roi de Prusse. » L'un d'eux reprit en allemand : « Fritz der Grosze ! Répète, Franzose, répète ! » et il appuya son ordre d'un geste de menace. Tous les autres Stockpreuszen joignirent leurs gestes au sien, et faisant pour mon frère ce que je n'eusse jamais fait pour moi-même, je baissai la tête et je répétai la phrase. Ils se retirèrent alors, non sans me faire entendre par leurs rires combien ils étaient satisfaits de mon humiliation.

Lorsque la *Wacht am Rhein* avait été exécutée, tous les soldats présents dans la cour en avaient chanté en chœur le refrain, et lorsque la marche du *Tannhauser* fut achevée, des hurrahs et des bravos avaient éclaté. Le douloureux concert cessa enfin.

Je rouvris la porte et je vis, dans la cour, la file des chariots prêts au départ. Un grand nombre de voitures avaient déjà reçu leur chargement de blessés allemands. Je revins prévenir André que son tour n'allait vraisemblablement pas tarder.

Derrière moi était rentré un grand sous-officier de dragons bleus. Sous son casque

rejeté en arrière, deux énormes touffes de sourcils roux tombaient sur de petits yeux gris clairs. Une grosse moustache non moins rousse cachait tout à fait ses lèvres. Il avait l'allure et la figure d'un gros chat. Ses nombreuses médailles prouvaient qu'il avait déjà fait plusieurs campagnes. C'était vraiment un vieux routier au sens exact du mot. Il baragouinait tant bien que mal le français. « Pourquoi vous partez d'ici ? Votre frère malade, voyage mauvais. Partez pas ! je arrangerai cela ! Mais pas falloir vous montrer ! »

L'idée du gros chat me parut assez bonne et j'étais tout disposé à essayer de lui glisser quelques pièces blanches dans la main, en récompense de son bon conseil. Il avait déjà disparu, refermant doucement la porte derrière lui.

J'interrogeai André. A lui aussi l'idée de ne pas être remué et de rester là tranquille dans ce grand lit lui parut tout à fait excellente. Il était d'ailleurs redevenu beaucoup moins pâle et beaucoup plus gai.

Nous ne nous demandions ni l'un ni l'autre qui s'occuperait de nous dans cette grande usine abandonnée, comment nous aurions des vivres, ni pendant combien de

temps nous y pourrions séjourner. L'important pour André était de rester immobile; pour moi, de rester auprès de lui.

Comme nous en étions là de nos projets imprévoyants, le plafond au-dessus de nos têtes se mit à retentir étrangement. C'étaient d'inexplicables trépidations, un bruit de pieds bottés bondissant d'un bout de la chambre à l'autre, des chaises renversées et comme le fracas d'une lutte, bientôt suivi de la chute d'un corps sur le plancher. Mêlés à tout cela une succession de cris plaintifs et menaçants parvenaient nettement jusqu'à mon oreille.

André, qui m'avait vu me lever, prendre mon sabre-baïonnette et me diriger en courant vers la porte, me cria presque, tant son effort fut grand : « Qu'est-ce que tu vas faire ? »

Je n'en savais vraiment rien, mais un pressentiment plus fort que tout m'entraînait.

La grande galerie était déserte, désertes aussi toutes les chambres de la galerie supérieure, hormis celle où j'entendais de plus en plus distinctement une voix de colère et de menace mêlée à une voix de lamentation.

Je poussai la porte mal fermée.

Assourdis par le bruit de leur propre

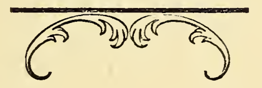
lutte, si l'on peut appeler ainsi l'odieuse attaque d'un homme armé et vigoureux contre un homme blessé et à moitié nu, aucun des deux adversaires ne m'avait entendu.

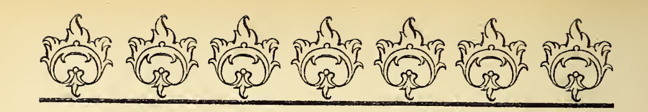
Un coup d'œil me suffit pour comprendre nettement de quoi il s'agissait. Mon sous-officier de tout à l'heure, gros chat devenu tigre, frappait à coups de crosse de pistolet la figure et la tête d'un petit fantassin prussien déjà à moitié expirant, tout en essayant de lui arracher une bourse de cuir que l'autre serrait contre lui avec une force d'autant plus surhumaine que ses yeux semblaient déjà fermés par la mort.

J'avais bien une arme, moi aussi ; je pouvais bien la plonger, fût-ce par surprise, dans le cou de ce misérable assassin des siens, mais, à ma honte, l'idée ne m'en vint même pas. Le sentiment qui s'empara de moi fut qu'il fallait à tout prix faire partir mon frère. Je le rejoignis précipitamment, le couvris en hâte de ses vêtements et j'appelai par la fenêtre deux brancardiers.

Il devenait certain pour moi que le tueur de blessés avait eu vent de l'offre de ma bourse remplie d'or et qu'il serait revenu nous l'arracher, le pistolet au poing, aussitôt après l'évacuation de l'ambulance.

Ce ne fut qu'une fois en route que j'expliquai à André les motifs de mon brusque revirement. Il me demanda pourquoi je n'avais pas appelé au secours ? pourquoi je n'avais pas prévenu quelque officier ? pourquoi je n'avais rien dit au docteur ? pourquoi je n'avais rien fait ? A tout cela, je ne trouvais à donner que cette raison qui n'était pas une raison : « Parce que je n'ai pensé qu'à toi ! »





LIVRE V

DE SEDAN A BRUXELLES PAR GIVONNE

L'ambulance du fond de Givonne. — Propos de blessés. — Nous apprenons la capitulation de Sedan par le colonel allemand commandant la région. — Le médecin en chef français me livre aux Prussiens. — Mon désespoir. — Pitié d'un lieutenant de chasseurs saxons. — Je prends l'engagement de me rendre prisonnier en Allemagne. — Le docteur Castaing et le pasteur Guillot. — La chambrée de l'atelier numéro 2. — Nouvelles de France. — Visite du peintre belge Portaels et du colonel baron Prisse, aide de camp du roi Léopold.

La file des charrettes, toujours correctement alignées dans la cour, ne tarda pas à se mettre en mouvement. Bien qu'il fût tout naturel qu'il y eût là beaucoup plus de blessés allemands que de blessés français, la disproportion entre le nombre des uns et des autres

était si grande qu'elle m'étonna. Vingt voitures suffisaient à peine au transport des Allemands, encore y étaient-ils entassés, tandis que nous n'étions pas plus d'une dizaine, moi compris, sur l'unique charrette réservée aux Français. J'admettais difficilement que les pertes eussent été aussi inégales, même sur un coin particulier du champ de bataille.

Une explication assez plausible me fut donnée par un voisin d'André, vieux zouave du régiment, qui avait reçu deux balles dans le bras droit et qui n'en restait pas moins gaillardement sur son séant, bavardant comme si de rien n'était.

Selon lui, tous ou presque tous nos blessés avaient dû être ramassés par les ambulances françaises. Nous n'étions, nous, que les oubliés ou comme il le disait, que les naufragés, ceux que le remous de la bataille avait jetés sur des points ignorés et imprévus.

« N'empêche, qu'on leur en a démoli du monde! » dit un petit caporal de chasseurs à pied blessé à l'épaule gauche, qui, soulevé sur son coude droit, regardait défiler le long convoi.

Il y avait là des soldats de tous les corps de l'armée allemande et, chose étrange,

beaucoup plus de cavaliers que de fantassins. A la remarque que j'en faisais, mon vieux zouave, qui ne restait jamais court, émit à tout hasard cet aperçu qui se trouva vrai :

« M'est avis, conscrit, que les meinherrs allemands auront chargé par ici quelque brave régiment français, qui se sera rudement défendu.

— C'était le mien, dit un petit pioupiou d'infanterie de ligne, qui avait la tête tout enveloppée de bandages.

— Alors ce sont leurs sabres, qui t'ont tatoué comme ça la figure?

— Je te réponds que je leur ai fait plus de mal qu'ils ne m'en ont fait. Seulement, tu sais, les coups de sabre, au premier moment, ça dérange quand on n'en a pas l'habitude. Je me croyais bien mort. Ping! pang! ça avait sonné sur ma boule comme un marteau sur une horloge. Je suis resté évanoui une heure ou deux; mais il paraît que ce n'était rien.

— T'en as pas moins quelque chose sur le front, dit le caporal de chasseurs.

— Ça me fera bien venir des dames », répondit le pioupiou qui était de Montmartre.

Dans le fond de la vaste cour, les officiers

prussiens passaient la revue du détachement qui avait cantonné là. Propres et astiqués comme à la parade, ces vainqueurs de la veille étaient déjà prêts pour la bataille du lendemain.

Devant la maison, un général jeune de visage et d'aspect vigoureux, malgré ses cheveux blancs, était à cheval au milieu de son état-major. Respectueux du convoi de blessés, il sortit par une petite porte à droite du portail, sous laquelle son escorte et lui passèrent en se baissant.

Dans cette escorte j'avais reconnu de loin le féroce voleur de blessés. Je ne doutais pas que le fier général au regard droit, qui marchait en tête, n'eût sévi contre le scélérat s'il eût pu savoir sa scélératesse, mais comment aurais-je pu la lui dire?

D'abord *testis unus, testis nullus* — un témoin, pas de témoin —, dit l'adage de droit romain et puis, ce n'était pas avec mes deux ou trois mots de mauvais allemand, que je pouvais soutenir et maintenir mon accusation en face d'un accusé, qui se serait défendu en une langue à moi quasi inconnue.

Notre charrette s'ébranla à son tour.

Elle fut immédiatement dirigée vers la

gauche, tandis que le convoi prussien tournait à droite.

Du chemin parcouru, des sites traversés, il ne me reste en vérité aucun souvenir. Juché sur l'arrière-train de la voiture, je m'y étais assis les jambes pendantes, la tête d'André reposant sur mes genoux.

La même question : « Alors c'est votre frère? » me fut successivement posée par quatre ou cinq compagnons. Il semblait que chacun d'eux voulût avoir sa réponse personnelle, ou qu'inattentifs et distraits, aucun d'eux n'entendît réellement que ce qui lui était directement dit à lui-même. Toujours une exclamation presque identique suivait ma réponse : « C'est dommage tout de même, à cet âge-là !

— Dommage quoi? finis-je par répondre, impatienté de l'éternel refrain. Il n'est ni mort, ni mourant, que je sache. Alors qu'est-ce qui est dommage? Qu'il ait encore longtemps à souffrir? oui certes. Mais qu'il ait quitté les bancs du collège pour venir servir sa Patrie; qu'il se soit fait trouer la poitrine sur un champ de bataille pour repousser l'invasion; qu'il ait vu la mort de près, à l'aube de sa vie; qu'il ait déjà un passé

d'honneur à dix-sept ans, non tout cela n'est pas dommage, tout cela est très bien et savez-vous ? moi, je ne le plains pas, je l'envie.

— Comme il y va, le grand moblot! s'écria mon camarade du 3ᵉ. Eh bien, mon garçon, si ça te fait tant envie que ça de recevoir encore des balles, faut pas te gêner. Joue de ta paire de flûtes, puisque tu en as, et va te les faire casser ailleurs, puisque ça te fait plaisir. Quant à moi, quand je serai guéri... » Il suspendit là sa phrase que je complétai ainsi : « Quand tu seras guéri, toi, tu feras comme moi, tu iras rejoindre le régiment.

— Je serai peut-être assez bête pour cela », reprit-il philosophiquement.

II

C'est dans ces menus propos, menus et graves à la fois, que se passa le trajet très lent, sinon très long, que nous fîmes de l'usine d'Holly au bourg de Givonne. Si les détails du chemin m'ont échappé, ce n'est pas seulement parce que nous causions, ni parce que je surveillais le visage d'André, qui se

contracta plus d'une fois aux dures secousses de la charrette, c'est surtout parce que d'un bout à l'autre, cette route, dont je détournais les yeux, était noire d'Allemands. Une fois ou deux, mon camarade le zouave lança d'imprudentes invectives exprimées, fort heureusement pour lui et pour nous, en un argot de troupier qui faisait de ses injures une énigme.

Le voyage s'acheva sans encombre. La charrette traversa tout le village de Givonne et vint s'arrêter devant une filature abandonnée où était installée l'ambulance française.

Les blessés déjà pansés remplissaient les deux corps de logis du rez-de-chaussée, y compris les écuries et la remise, et l'on commençait à monter les autres dans les ateliers du premier étage. Deux tréteaux, sur lesquels on avait placé les battants du portail, servaient de table d'opération. L'installation avait été faite, non loin d'un puits dont les seaux venaient à chaque instant déverser l'eau sur les planches sanglantes.

L'entrée de cette maison de douleurs me serra le cœur. Il n'y avait pas là comme à l'usine d'Holly un mélange de vie et de mort, non plus que cette atmosphère de

gloire rayonnante qui donnait à tous les Allemands, aux infirmes autant qu'aux valides, un visage de satisfaction et de fierté.

Hélas! c'était visiblement ici le lazaret des vaincus. Des malheureux gisant autour de la cour, les uns sommeillaient lourdement accablés de fatigue et de faiblesse, les autres échangeaient entre eux à demi-voix de navrantes confidences sur la journée de la veille.

Mon zouave, mon chasseur et le jeune Montmartrois au visage tailladé étaient, je le voyais bien, trois types d'exceptionnelle bonne humeur. Cet entrain, malgré la douleur, n'était évidemment que la continuation de leur entrain en face du danger. Ils avaient la satisfaction d'être tombés non pas en fuyant, mais en combattant; leur blessure était bien *l'adversum vulnus* des héros romains. Ils n'avaient pas jeté leurs armes, elles leur avaient été arrachées par le destin. Cependant si la gaieté était une exception, il n'y avait de gémissements et de plaintes que là-bas, au fond de la cour, sur la porte rouge. Il y avait bien aussi parfois de grands cris et de gros jurons, mais rares, rapides, passagers et n'éclatant jamais qu'au moment même de l'opération.

Notre charrette fut bientôt déchargée de sa triste charge et nos blessés prirent leur rang à la suite des autres. Mon camarade du 3e et moi nous étions placés debout dans un petit espace resté vide à droite du portail; entre nous deux, mon frère était étendu par terre avec mon sac sous la tête.

Un homme en longue redingote noire, portant sur sa manche le brassard de la Croix-Rouge s'approcha de notre petit groupe et s'informa avec intérêt des deux blessés.

« Dieu soumet la France à une cruelle épreuve; il faut le prier ardemment pour obtenir de lui que le sang versé s'arrête là et que la paix mette fin à cette guerre inégale. »

Avant que j'aie eu le temps de donner mon avis qui eût beaucoup ressemblé au sien, à la forme près, mon camarade s'écria en vrai zouave qu'il était : « Est-ce que vous vous f... de nous? Alors vous voulez que nous signions la paix après deux râclées! mais les Prussiens nous mépriseraient comme la boue de leurs grosses bottes et ils feraient bien. Eh ben! quoi? Les Français ont perdu du sang? il leur en reste encore assez, j'espère, pour qu'ils ne perdent pas la tête et l'honneur avec. »

Ce propos d'un soldat blessé, qui doutait

quelques minutes auparavant de l'usage qu'il ferait de son bras droit quand il serait guéri, me réjouit le cœur et l'oreille comme une sonnerie de clairon.

L'honnête et placide figure de notre interlocuteur en fut au contraire toute bouleversée.

« Et c'est devant cette hécatombe humaine que vous osez tenir ce langage ?

— Avec ça que je n'en suis pas de l'hécatombe humaine ! répliqua le troupier en montrant ses blessures. Je vous dis, moi, que si la France s'en tient là et rentre chez elle sans tambour ni trompette, il n'y a plus qu'à faire un mouchoir de son drapeau et à cracher dedans. »

L'homme de paix de plus en plus interloqué se tourna vers moi, qui n'avais encore rien dit ; son regard implorait un peu d'aide, mais je trouvais que mon camarade parlait trop bien pour l'interrompre et je n'eus garde de me jeter au travers du colloque. Je détournai les yeux et me penchai vers mon frère qui venait de se mouvoir en gémissant. La discussion reprit de plus belle par-dessus nos têtes.

« Et d'abord qui êtes-vous pour parler comme vous le faites? poursuivit mon impi-

toyable zouave. Vous faites là une jolie besogne de venir décourager des soldats. »

L'autre reprit de sa voix tranquille : « Je suis le pasteur Guillot et ce n'est pas seulement la prolongation de la guerre qui m'épouvante; je n'ai pas peur seulement des combats prochains, j'ai peur des haines futures. Et si par hasard nous étions encore vaincus... »

Le zouave sursauta : « Voulez-vous bien vous taire, oiseau de malheur! »

Je me décidai à intervenir. « Mon camarade a le parler un peu rude, monsieur le pasteur; mais tout ce qu'il vous disait tout à l'heure je le pense aussi. Ce n'est pas après trois semaines de campagne que trente-six millions de Français doivent renoncer à défendre la France. Je vous rappellerai la réponse du vieux Montluc aux timides conseillers de François Ier : « Si nous sommes vaincus! « dites-vous toujours. Pourquoi ne pas dire « un peu : « Si nous sommes vainqueurs ! » Pour moi, je pense comme l'ancien, nous n'avons pas le droit de signer si vite la paix après avoir si peu fait la guerre.

— Peut-être êtes-vous dans le vrai, répondit le brave homme, après un silence; mais vous ne devez pas être nombreux à penser

ainsi. Je suis sûr que si j'interrogeais un par un tous les malheureux qui sont là dans cette cour vous ne seriez guère que vous deux.

— Que nous trois », dit assez distinctement André sans ouvrir les yeux.

Le pasteur Guillot serra la main de mon frère, me frappa doucement sur l'épaule : « C'est bien, jeunes gens, c'est très bien! » et, après avoir salué le vieux zouave d'un geste amical, il s'éloigna de nous sans plus essayer de nous chapitrer.

III

Un brouhaha se produisit près du grand portail. Un officier supérieur allemand entrait dans la cour. Il était accompagné de son état-major. En un français gasconnant comme le parlent les Berlinois il demanda le médecin en chef.

Un homme d'assez grande taille, d'une maigreur nerveuse, au nez et aux regards d'oiseau de proie, aux lèvres minces, encadrées d'une moustache et d'une barbiche grises s'avança vers lui. Cet homme, que je devais bientôt connaître dans des conditions

inoubliables pour moi, se nommait le docteur Cabasse. Il avait mis par-dessus sa vareuse une sorte de longue blouse blanche déjà toute tachée de sang et tenait un instrument de chirurgie entre ses doigts rougis.

« Je suis le commandant de place, dit l'Allemand d'une voix claire, et j'ai mission de vous donner communication des principales clauses de la capitulation signée ce matin entre LL. MM. le roi Guillaume Ier et Napoléon III. »

Aides-majors, pharmaciens, officiers d'administration s'étaient instantanément groupés derrière le médecin en chef. Il s'était fait un grand silence. Les plus valides d'entre les blessés s'étaient, les uns rapprochés, les autres soulevés pour mieux entendre. L'Allemand poursuivit avec lenteur : « Par cette capitulation, l'armée française actuellement cernée autour de Sedan est prisonnière de guerre. L'empereur Napoléon abandonne au roi de Prusse tout le personnel et tout le matériel de cette armée, c'est-à-dire ses drapeaux et ses canons, ses officiers et ses soldats, qui seront envoyés en Allemagne... »

A ces derniers mots, le zouave, qui était volontairement resté assis par terre, s'était

dressé comme un fou, prêt à bondir sur l'officier prussien. J'eus le temps de le saisir à bras le corps et de le rejeter en arrière, mais il était trop tard pour arrêter la grossière apostrophe qu'il lança à pleine voix : « Tu mens, cochon, tu mens! »

Tous les regards se tournèrent vers le vieux soldat, mais personne ne protesta, personne ne bougea. Seul, un jeune officier allemand fit un léger mouvement pour se diriger vers l'insulteur; il en fut empêché par un rapide regard du commandant de place, qui se contenta de répéter avec calme : « Toute l'armée française est prisonnière. Quant aux médecins militaires, la liberté leur sera sans doute rendue dans quelques jours, mais ils doivent rester à notre disposition jusqu'à nouvel ordre pour soigner les blessés. C'est également nous qui déciderons de la date et des conditions d'évacuation de l'ambulance. Je vous salue, messieurs. »

Il porta la main à son casque en s'inclinant et fit demi-tour avec ses officiers.

Fort peu de commentaires suivirent cette désespérante communication. Etait-ce accablement? était-ce demi-incrédulité? Au fond, j'étais assez enclin à penser tout bas ce que

l'autre avait crié tout haut. D'autant plus que le camarade s'était mis à développer à l'usage des deux conscrits toute une théorie sur l'emploi du mensonge en campagne : « Croyez-moi, mes petits, c'est une ruse de guerre. Histoire de décourager les populations et de faire circuler des fausses nouvelles. C'est comme ça que ça se fabrique. Les Autrichiens nous en ont bien fait d'autres en Italie. Je le sais, j'y étais. Je ne dis pas que nous avons été vainqueurs hier, mais, sûr! la bataille reprendra de plus belle aujourd'hui ou demain. Pour ce qui est d'admettre qu'une armée de cent mille hommes a capitulé en rase campagne, ah! non, vous savez, à d'autres! »

Les arguments n'étaient pas de première force, mais ils avaient ce qui a toujours rendu l'homme accessible à l'erreur : tournure de vérité et figure d'espérance.

Le petit état-major des médecins s'était, du reste, tranquillement remis à la besogne, sans que les propos échangés entre les opérateurs eussent trait à autre chose qu'aux opérations.

Le tour du vieux zouave ne tarda pas à arriver. Une balle, qui était restée logée dans

le gras de l'épaule, fut recherchée, trouvée, extraite, sans que le rude gaillard sourcilla. L'opération terminée, il mit la balle dans sa poche comme j'avais fait, moi, de celle de mon frère. En se dirigeant de son pied léger vers la salle qu'on lui désigna, il me montra, au passage, la petite olive de plomb, non sans m'avoir répété la plaisanterie classique en pareil cas : « Tu sais, petit, je la leur renverrai. »

« Et celui-là, qu'est-ce qu'il a ? » demanda le docteur Cabasse en examinant mon frère. Je répondis pour André : « Il a eu une balle dans la poitrine, mais elle a été retirée, hier soir, au lazaret des Allemands.

— Donc, rien de pressé, répartit le docteur. Qu'on le monte là-haut ! » Aussitôt dit, aussitôt fait, deux infirmiers s'emparèrent de mon frère, et je les vis disparaître tous trois dans le couloir qui menait aux ateliers de la filature, transformés en salle d'ambulance.

Comme je me disposais à les suivre, je me sentis saisir par le bras, tandis que la voix criarde de Cabasse me posait cette question : « Eh bien ! mais ! et vous ? qu'est-ce que vous avez ?

— Moi, je n'ai rien. Je ne suis là que pour soigner mon frère.

— Et vous croyez que nous allons vous garder avec lui? Jamais de la vie. On ne loge pas de sensibilité dans une ambulance. Fichez-moi le camp et plus vite que ça. En voilà encore un de ces embusqués qui font semblant de soigner les autres pour se soigner eux-mêmes. »

J'essayai, non pas de l'attendrir, mais de le détromper. « Laissez-moi ici jusqu'à ce soir, monsieur le docteur. Je ne demande qu'à retourner me battre, mais si je sors dans cette rue pleine de soldats allemands, je vais être fait prisonnier et je ne le suis pas encore. Vous voyez bien qu'on m'a laissé mon sac et mon sabre, et si je n'ai plus mon fusil...

— Des phrases tout ça! hors d'ici et lestement! »

Il joignit le geste à la parole, me fit pirouetter sur moi-même, et me lança du côté de la porte qu'il m'avait indiquée du doigt.

J'eus cependant un instant de répit. Cabasse venait d'être appelé par un de ses aides-majors. Il me laissa là sur le seuil de la porte non encore franchi et se rendit à la salle d'où était parti l'appel.

Un autre médecin militaire dont je n'ai

pas retenu le nom et un pharmacien-major qui s'appelait, je crois, le docteur Berger, s'avancèrent vers moi : « Ce chien de Cabasse est toujours le même, avait dit le premier.

— Il n'est pas aussi mauvais qu'il en a l'air, reprit l'autre. Entrez là, mon garçon, et attendez un instant, nous allons tâcher d'amadouer Cerbère. »

Mes deux protecteurs s'étaient éloignés, et je me dirigeais vers la pièce qu'ils m'avaient indiquée, lorsque ledit Cerbère, qui redescendait dans la cour, m'aperçut de loin. « Ah! il s'obstine, celui-là! Va-t-il falloir que je le fasse arracher d'ici par une patrouille prussienne? »

Une irrésistible indignation m'emporta. « Oui, faites cela! faites-le, si vous l'osez. Ah! on vient de me dire que vous étiez moins mauvais que vous le paraissiez, vous êtes pire encore! Comment! je ne vous demande que de me laisser ici jusqu'à ce soir, je vous promets de m'en aller, et...

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vos promesses? A-t-on jamais vu un soldat comme ça? »

Il parlait avec colère, et ce fut ma colère qui répondit : « Non, vous n'en avez pas

vu de soldat comme ça et vous n'en verrez pas souvent. Ce que je n'avais jamais vu, moi, c'est un Français comme vous. »

Une seconde après j'étais dans la rue, livré à la patrouille allemande appelée par Cabasse.

IV

Je restai tout d'abord sur place, stupide, immobile, les yeux tournés vers l'ambulance. Deux soldats me prirent par les épaules et m'entraînèrent. Ma colère était tombée, elle avait fait place à une préoccupation désespérée. Qu'allait devenir André? Que penserait de moi le cher enfant? Et son argent que je portais sur moi réuni au mien depuis sa blessure? Il allait rester là sans renseignement, sans consolation, sans ressources. Un flot de larmes roula sur mon visage.

Au premier coude de la rue, la patrouille s'arrêta brusquement. Le sous-officier qui la conduisait, venait d'être interpellé par un jeune lieutenant assis, au milieu de ses hommes, sur le banc de pierre du bureau de poste. Je devinai que l'un s'informait et que l'autre rendait compte de l'incident, mais

que pas plus l'un que l'autre, ils ne comprenaient les motifs de mon arrestation. M. Cabasse qui ne savait, non plus que moi, beaucoup d'allemand, s'était borné à faire signe aux Prussiens de s'emparer de ma personne sans autres commentaires que quelques : « Furt! » énergiquement prononcés.

Le lieutenant se tourna vers moi et dans un français presque sans accent :

« Qu'est-ce que c'est? Vous êtes blessé et on vous renvoie? Pourquoi pleurez-vous?

— Non! je ne suis pas blessé, c'est mon frère qui est blessé. Je n'étais resté avec lui, que pour le soigner et voilà qu'on me sépare de lui sans même me laisser le temps de lui dire adieu. Je pleure, parce que je le quitte. Je pleure parce qu'il va croire que je l'abandonne. Il a seize ans! et ma mère me l'avait confié! »

Le lieutenant me regarda un instant sans parler. Il dit quelques mots en allemand au sous-officier; puis s'adressant de nouveau à moi en français : « Moi aussi, j'ai un frère dans l'armée et je comprends que vous ayez voulu soigner le vôtre. Vous faire rester avec lui, je ne sais pas si je pourrai cela. Peut-être oui, mais je ne sais pas. Vous permettre de lui dire adieu, cela je peux. Allez! »

Il se leva, donna un ordre à la patrouille qui fit volte-face et me reconduisit à l'ambulance.

« Qu'est-ce que vous venez encore faire ici? me cria Cabasse en me voyant traverser la cour.

— Demandez-le à ces Allemands, ils vous l'expliqueront. »

Je me dirigeai tout droit vers la salle où j'avais vu monter mon frère.

« Tu es resté bien longtemps sans venir, me dit André.

— Et je vais rester encore bien plus longtemps sans revenir, mon pauvre enfant. Le médecin en chef, qui commande cette ambulance, m'a fait faire prisonnier. »

Je lui expliquai ma scène violente avec Cabasse, la sympathique pitié du jeune officier saxon et, lui remettant la petite bourse bleue, je le recommandai chaleureusement aux compagnons de misère qui l'entouraient.

« Vous l'aiderez et il vous aidera, leur dis-je. Vous avez un peu plus de force et un peu plus d'expérience que lui, il a un peu plus d'argent que vous, vous mettrez tout cela en commun et ce petit coin d'amis ne sera pas le plus malheureux ni le moins bien traité de l'ambulance. Quant à toi, frère Dé,

ne te tourmente pas, je vais écrire à nos amis belges, le peintre Portaels et le colonel Prisse. Bruxelles n'est pas loin d'ici et avant deux jours ils viendront te voir, ils viendront peut-être même te chercher. »

A tout cela frère Dé, répondait par cette supplication vingt fois répétée : « Ne me laisse pas! emmène-moi avec toi ! »

J'eus peine à lui faire comprendre combien irréalisable était son désir, qui eût été aussi le mien.

Un infirmier vint m'appeler. Une dernière étreinte fut échangée, longue, muette comme celle de la Neuville-en-Tourne-à-Fuy, comme toutes celles où aucune parole ne peut plus rien dire. J'essuyai vivement mes yeux et je descendis à pas précipités.

Du fond du couloir qui conduisait à la cour, j'avais reconnu, de loin, le jeune lieutenant. Il était accompagné du commandant de place.

Lorsque j'arrivai près d'eux : « C'est ce soldat, dit le lieutenant, qui voudrait bien rester auprès de son frère blessé. Il prendrait, bien entendu, l'engagement de se rendre prisonnier en Allemagne à l'évacuation de l'ambulance. » Et se tournant vers moi : « N'est-ce pas? dit-il. »

Hélas! en fait de captivité, le plus fort était fait, grâce au sieur Cabasse. Je répondis donc sans hésiter : « J'en prends l'engagement. »

Deux ou trois médecins, dont le médecin en chef lui-même, s'étaient rapprochés de notre groupe. Il était visible que la méchante langue de Cabasse lui démangeait fort, mais il se tint coi.

« Admettons! reprit à son tour le commandant de place, mais, pour que l'engagement fût recevable il faudrait que ce jeune homme fût officier ou que quelqu'un de ces messieurs répondît pour lui. »

Le vindicatif Cabasse n'eut garde de laisser échapper l'occasion. « Je ne sais ni qui il est, ni d'où il sort?

— Monsieur le colonel, dis-je à mon tour, je ne suis plus officier c'est vrai, mais je l'étais il y a quinze jours. Voici mon brevet de sous-lieutenant au 16e bataillon des mobiles de la Seine. »

Je lui remis le papier officiel que je tirai de ma poche.

« Rien ne prouve que ce brevet soit à lui, poursuivit Cabasse.

— Pardon, mon colonel, dit en s'avançant un jeune médecin, mais moi, docteur Cas-

taing, aide-major au 22e régiment d'Infanterie, je reconnais ce zouave. Je l'ai vu au camp de Châlons le 15 août. Il était en effet en tenue d'officier de mobiles, assis à la même table que son père et que son frère. Je réponds pour lui.

— Et moi, dit le pasteur Guillot en s'avançant, je ne le connais que de tout à l'heure, mais je réponds aussi pour lui. »

Cabasse s'éloigna en haussant les épaules.

Le commandant de place examina un instant le brevet que je lui avais remis, y traça quelques lignes au crayon, le glissa dans le revers de sa manche et déclara qu'il m'autorisait à rester avec mon frère, à condition que j'irais directement me présenter à Berlin, au ministère de la Guerre, aussitôt après l'évacuation de l'ambulance. Je répétai que j'en prenais l'engagement, et, sans me donner le temps d'un remercîment, colonel et lieutenant se retirèrent.

V

J'eus une minute d'ingratitude, tant était grande ma hâte d'annoncer à mon frère la bonne nouvelle. Je grimpai l'escalier quatre

à quatre et, du seuil de la porte, je lui criai à cœur joie : « Je ne pars pas! je ne te laisse pas! je te reste! » Ceci dit, que je tenais à dire avant tout, je redescendis retrouver et bénir mes deux protecteurs français, qui causaient encore entre eux au fond de la cour. A mes actions de grâces multipliées, tous deux répondirent qu'ils n'avaient rien fait là que de tout simple; l'extraordinaire, selon le docteur Castaing, était la démarche spontanée du jeune Allemand.

« Ce qui le rend sympathique à mon chagrin, répliquai-je, c'est qu'il a un frère dans l'armée et ce qui fait qu'il est compatissant, c'est qu'il est Saxon.

— En effet, dit le pasteur Guillot, le royaume de Saxe est une véritable création de la France.

— Et les Saxons, de véritables créatures du bon Dieu! »

Je racontai ce qu'avait dit le « camarade pas ennemi » et ce qu'avait fait le docteur « pas Prussien, Saxon ».

La vaste pièce, dans laquelle mon frère avait été déposé, était un des trois ateliers situés au premier étage de l'usine. De forme oblongue, aux murs et aux plafonds noirs de

poussière, elle était éclairée de chaque côté, par quatre fenêtres très rapprochées les unes des autres. Deux portes centrales, se faisant vis-à-vis, communiquaient avec les ateliers voisins. A droite et à gauche des portes, les métiers de tissage avaient été repoussés contre la muraille, et les barres de bois des pédales, à peine recouvertes de quelques morceaux d'étoffe, servaient d'oreillers aux blessés, qui n'avaient du reste, pour lit que le parquet et, pour matelas, qu'une mince couche de laine cardée. A elles seules, les émanations que dégageaient le suint de la laine et la graisse rance des métiers, eussent suffi à vicier l'air que parvenaient tout juste à rendre respirable les huit croisées ouvertes nuit et jour.

Et, cependant, tout inconfortable qu'il fût, ce cantonnement de misère n'en paraissait pas moins un séjour de délices à tous ces pauvres êtres déjà harassés par la campagne, avant d'avoir été meurtris par la bataille.

Grâce à l'intervention et sur les instructions du docteur Castaing, une place de faveur m'avait été accordée sur la même barre de bois que mon frère.

La chambrée se composait d'une vingtaine

de braves petits Français, plus ou moins grièvement atteints ; à aucun, hormis à un seul je n'ai entendu proférer une plainte ni pousser un gémissement, et presque tous, si invraisemblable que cela semble, avaient fini par être d'une bonne humeur plutôt gouailleuse.

Ce n'était pas la souffrance qu'ils narguaient ainsi, c'était la mort. Ils l'avaient vue de près, la camarde, et ils étaient tout heureux qu'elle ne leur eût arraché au passage qu'un peu de leur chair ou de leurs os, et non pas la vie. Cette belle sérénité était leur salut.

Je fus témoin, dès le premier jour, de ce que peut faire faire à des hommes le tranquille oubli de soi-même.

Il y avait, en face de nous, un hussard atteint d'une légère blessure à la cuisse et d'une autre de beaucoup plus grave au bras gauche. Assis sur son séant, il avait tiré de sa poche un jeu de cartes graisseux et, le brandissant de sa main restée libre, il conviait les camarades à venir faire une partie.

La plupart des éclopés, immobilisés sur leurs paquets de laine, trouvèrent la plaisanterie mauvaise, et une grêle de quolibets

s'abattit sur le manchot. « Dis donc, c'est-il avec tes pieds que tu battras les cartes ?

— Eh bien ! moi ça me va ! dit un grand diable d'artilleur, qui était à l'autre bout de la salle assis sur une chaise. Attends un peu que je m'amène. »

André ni moi n'en pouvions croire nos oreilles. Ce même artilleur avait fait appel, un quart d'heure auparavant, « à qui, qui savait écrire pour envoyer des nouvelles à ses parents ».

Je m'étais présenté comme secrétaire et voici quelles nouvelles il m'avait dictées :

Dans l'ambulance de Givonne, le 2 du courant.

Mes chers père et mère, j'ai assisté à une bataille. Un obus m'a broyé le pied droit. On vient de me couper ce qui m'en restait. Envoyez-moi de l'argent. Votre fils pour la vie.

JEAN DAVID,
Canonnier servant à la 3e batterie du 12e.

Et Jean David ne mentait pas d'un mot.

Son pauvre moignon, entouré de linges sanglants, saignait encore dans l'eau où il était plongé, son visage était encore livide des souffrances de sa toute récente opération : mais de pareilles vétilles n'étaient pas pour arrêter l'élan d'un servant de la 3e du 12e.

Il s'arcbouta sur le dossier de sa chaise pour se mettre debout, s'en servit comme d'une canne pour se mettre en marche et traînant derrière soi, par l'extrémité de sa jambe mutilée, son seau d'eau à moitié plein, il arriva ainsi jusqu'au jeu de cartes tentateur.

Un sac pour table, des boutons de culotte pour enjeu, et le canonnier à un seul pied entama gaiement sa partie de manille avec le hussard à un seul bras.

Cette hardie traversée, que je qualifierais d'héroïque, n'était la futilité du but, m'arracha cette exclamation : « Non ! vraiment il a le diable au corps. » Ce qui m'attira cette sage riposte de Jean David : « Et puis après ? Ça ne vaut-il pas mieux que d'avoir la larme à l'œil ! »

Ah ! que si, cela valait mieux ! et cent fois et mille fois ! car tout blessé qui se pleure est un blessé qui se tue. Ce fut le cas de notre voisin de grabat, un nommé Sauveur, d'origine charentaise comme nous, et dont la pusillanimité détonnait dans ce milieu de vaillance. Sa blessure au bras était, à peu de chose près, la même que celle du petit hussard, tout à fait la même que celle dont je devais être frappé sept mois plus tard, mais

le chétif — comme on dit en Charente — passait son temps à se lamenter. Les « Je n'en reviendrai pas ! » alternaient lugubrement avec les « J'en mourrai ! »

Ses perpétuels *De profundis* m'inquiétaient pour lui et pour les autres.

« Assurément oui, tu en mourras, lui dis-je un jour, puisque tu te crois déjà mort. Sais-tu ce que c'est que de se faire du mauvais sang ? C'est s'empoisonner soi-même. Tu es un des moins grièvement blessés de cette chambrée et c'est toi qui geins le plus fort. Tu ne te fais pas seulement du mal à toi-même en te mangeant le cœur, tu en fais aux camarades en les attristant. Si tu ne prends pas ton parti de souffrir sans gémir, si tu désespères de guérir, si tu renonces à vivre, si tu ne sais pas rire comme le canonnier, tu n'en as pas pour deux jours. »

Il en eut pour quatre le malheureux ! Mais ce fut le seul blessé que vint prendre la mort dans la joviale chambrée de l'atelier numéro 2.

Mon frère, lui, n'était ni gai ni triste, il était resté ce qu'il était « le père tranquille ». Il fut même plus d'une fois le père grondeur.

Un jour surtout où je lui avais rapporté

une botte de roses en même temps que du pain blanc : « Tu aurais mieux fait de garder ton argent pour t'en aller en Allemagne. Je n'ai pas besoin de roses ni de pain blanc. » Le fait est que notre pain bis était plus que mangeable et que, sauf les dortoirs dont les lits étaient plutôt durs, la vie matérielle n'avait rien de pénible dans la bonne ambulance du méchant docteur.

Du reste, soit par crainte instinctive d'une rebuffade, soit sur le conseil du docteur Castaing qui connaissait ma rancœur, le docteur Cabasse ne s'approcha jamais, ni de mon frère ni de moi pendant tout notre séjour dans l'usine de Givonne. Ce ne fut que le jour de l'évacuation de l'ambulance et une fois arrivé en Belgique qu'il m'adressa la parole ; je raconterai en son temps pourquoi et comment.

VI

A dire vrai, et le vilain incident du premier jour mis à part, je n'avais ni à me plaindre, ni à me louer de monsieur le médecin en chef. Il me laissait aller et venir

avec une tolérance peut-être irritée, mais silencieuse. C'est ainsi que je m'emparais tous les jours sous ses yeux et sans sa permission des deux seaux du puits, et que j'allais puiser à la fontaine du village une eau moins rougie de sang pour désaltérer les blessés. Il ne m'en remercia jamais, mais jamais non plus il ne m'en empêcha.

Le matin du 5 septembre je me rendais comme de coutume à ma corvée. Il avait plu toute la nuit et je marchais tête baissée, glissant à chaque pas, les deux jambes emprisonnées dans le classique cercle de tonneau, si cher jadis aux Auvergnats. Comme j'arrivais auprès de la fontaine, une voix peu connue mais non inconnue retentit à mon oreille : « Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas lui ! Ce n'est pas vous, monsieur Déroulède ?

— Mais, pardonnez-moi monsieur Bamberger, c'est parfaitement moi. »

J'avais déjeuné chez mon oncle Emile Augier, il y avait à peine un mois, avec ledit Louis Bamberger, directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas.

« Comment ? poursuivit-il en me prenant par les épaules — mes deux mains tenant tou-

jours mes deux seaux — comment vous ici ? Sous ce costume ? Vous étiez donc soldat ?

— Je ne l'étais pas, mais je le suis devenu, comme vous voyez. »

Mon étonnement, à moi, n'était guère moins grand que le sien et, si je n'avais eu une toute autre idée en tête, j'aurais pu, moi aussi, m'écrier : « Comment vous ici ? Vous, parcourant ce champ de bataille entouré d'officiers d'état-major prussiens ? Vous revoilà donc l'ami des Allemands ? » Ce à quoi il eût pu me répondre comme je venais de le faire : « Je ne l'étais plus, mais je le suis redevenu, comme vous voyez. »

J'aurais eu d'ailleurs assez mauvaise grâce à lui adresser aucun reproche, le richissime israélite ayant immédiatement mis à ma disposition sa bourse que je refusai et un numéro de l'*Indépendance Belge* que j'acceptai avec reconnaissance.

« C'est vrai ! me dit-il en constatant l'empressement avec lequel je me jetais sur le journal. Vous ne devez pas savoir les nouvelles. Elles sont graves. Il y a eu hier une révolution à Paris. On a renversé l'Empire et proclamé la République. »

J'ouvris fiévreusement l'*Indépendance*.

Une série de rapides dépêches y résumaient la journée du 4 septembre. Je ne prononçai pas une parole, sautai par-dessus mon cercle, abandonnai mes seaux au milieu de la place, quittai mon interlocuteur sans adieux et courus comme un fou jusqu'à l'ambulance.

Le premier que je cherchai à prévenir fut le docteur Castaing. Il était à la fenêtre de son bureau. « Des nouvelles, docteur, des nouvelles de France ! » Hélas ! je parlais déjà comme si tout cet entourage d'Allemands nous eût mis hors de notre pays.

Ce ne fut pas Castaing seul qui répondit. Tout ce que l'ambulance contenait d'hommes en état de se mouvoir, fut bientôt réuni dans la cour. Quatre jours s'étaient écoulés depuis la bataille et dans l'isolement auquel nous étions réduits, nous n'avions eu d'autres renseignements que la communication officielle qu'était venu nous faire le 2 septembre le commandant allemand de la région de Givonne. Pas un de ceux qui, le gobelet en main, attendaient le retour de ma provende d'eau, n'eut un instant l'idée de se demander pourquoi elle n'arrivait pas. Même aux fiévreux, le messager était devenu plus cher que l'échanson, et une autre fièvre, la curiosité leur brûlait l'âme.

Un cercle se forma, et dans un silence encore plus profond et non moins poignant que celui au milieu duquel avait résonné naguère la voix de l'officier allemand, je lus la longue suite des dépêches du journal belge.

Il y eut moins de stupeur, moins de douleur surtout, qu'à la nouvelle de la capitulation, mais l'accablement fut peut-être plus grand. Pendant un moment personne n'osait ouvrir la bouche ni lever les yeux. J'étais en proie à un inexprimable sentiment d'angoisse et d'incertitude. Etait-ce un bien, était-ce un mal, une révolution à pareille heure ? Une France nouvelle allait-elle surgir ou la vieille France, se déchirant soi-même les entrailles, allait-elle agoniser et mourir ?

Tout à coup d'une des fenêtres de l'usine, car les fenêtres aussi s'étaient garnies de têtes avides d'écouter, ce cri partit violent, brutal, grossièrement jeté d'une voix irritée : « Fallait pas qu'il capitule, nom de D... c'est bien fait ! Vive la République ! »

Par un phénomène étrange et comme si, loin d'être une surprise, cette vocifération eût prononcé la sentence attendue, la clameur éclata irréfléchie chez quelques-uns, sincère pour tous : « Oui ! c'est bien fait ! Vive la

République ! » Ce fut comme une torche tombée sur un tonneau de poudre.

A ce silence ainsi rompu succéda le tumulte d'une de ces discussions folles et enfiévrées, où celui qui parle n'écoute pas celui qui lui répond. Chacun lançait en même temps son blâme ou son éloge, ses espérances ou ses craintes, donnait sur les mêmes faits les détails les plus contradictoires, injuriant celui-ci, exaltant celui-là, quelques-uns évoquaient la gloire des ancêtres pour y montrer un présage de la gloire à venir. Débordement fou de douleurs furieuses, de colères attendries et de foi française.

VII

« En tous cas, ce n'est pas la paix, me dit mon vieux camarade du 3e, en venant s'asseoir avec moi auprès d'André, car je m'imagine bien que la République va rentrer en guerre.

— Et nous, mon vieux chacal, t'imagines-tu que nous n'allons pas y rentrer en guerre ? »

Le vieux chacal réfléchit un instant, soupesa son bras meurtri et, satisfait de l'é-

preuve, il me regarda en clignant de l'œil.

« Alors ! ça y est ! hein ? nous filons », puis, se ravisant et secouant la tête : « Ah oui ! mais voilà le chiendent ! tu ne peux plus te tirer des pieds, toi ; t'as juré d'aller te faire coffrer en Allemagne.

— J'ai juré d'aller me faire coffrer, l'ancien, mais je n'ai pas juré de rester dans le coffre.

— Alors, tu me retrouveras où je serai, si tu y viens. Car, pour moi, dès que le soleil aura tourné de l'œil, je me carapate vers Mézières.

— Et ce faisant tu feras bien, lui dis-je. Veux-tu te charger d'une commission puisque tu retournes en France française? »

Je déchirai pour la vingtième fois une feuille de mon calepin sur laquelle, pour la vingtième fois aussi, j'inscrivis les deux mêmes mots que je datai comme toujours du bourg de Givonne et au-dessous desquels je fis ajouter cette fois la vraie signature d'André à côté de la mienne : « Nous sommes vivants. »

A ce billet destiné à ma mère, je joignis deux mots de rappel pour le peintre Portaels qui, à ma grande surprise, n'avait pas encore répondu à ma première lettre.

« Voici pour la poste, dis-je au zouave, en lui tendant les deux enveloppes et voici pour les timbres, ajoutai-je, en lui glissant dans la main deux pièces de dix francs.

— Mais je n'ai pas besoin d'un pourboire, me dit le brave garçon.

— Ne fais donc pas la bête, camarade, ce n'est pas un pourboire, c'est un pour-manger. »

Il les prit sans façon et s'en fut de la sorte.
A quelques jours de là, comme j'étais au lit...,

c'est-à-dire étendu par terre et lisant du de Musset à côté d'André, je vis apparaître dans l'encadrement de la porte le bon visage de mon cher Portaels. Notre autre ami, le colonel baron Prisse, aide de camp du roi des Belges, l'accompagnait.

« André, voilà Portaels ! » m'écriai-je en me dressant d'un bond, et je me jetai au cou du visiteur.

L'artilleur David, dont je m'étais fait le banquier en attendant l'argent paternel qui n'arrivait pas, avait spontanément offert à mes hôtes sa chaise, la seule de l'endroit, et était allé s'installer, tant bien que mal, sur l'appui de la fenêtre.

Le colonel Prisse était encore plus surpris

que Portaels du va-et-vient désinvolte de cet éclopé si ingambe. On fit de la chaise placée en long une sorte de banc à deux, et les demandes et les réponses commencèrent à se précipiter.

Nos amis me questionnaient sur la façon dont mon frère avait été blessé, sur la gravité de sa blessure, sur ce que nous avions vu de la bataille; nous les questionnions, nous, sur l'état de la France et sur ce qui se disait ou se prévoyait sur la continuation de la guerre. Portaels n'avait reçu que ma deuxième lettre, mais il en avait reçu précédemment une de mon père, lui disant qu'il nous savait vivants et qu'à la date du 2 septembre nous étions à Givonne. Notre satisfaction fut grande d'apprendre qu'un de nos nombreux billets était enfin parvenu à son adresse, et que les nôtres étaient incomplètement renseignés sans doute, mais tout à fait rassurés sur notre sort.

La forme ambiguë de mon premier billet que j'avais faussement signé de nos deux noms avait obtenu tout le résultat que j'attendais. Ma mère était certaine que ses fils étaient vivants, et elle n'avait pas eu l'angoisse d'apprendre que l'un des deux avait été en danger de mort.

Après une rapide récapitulation de ce passé encore si proche, on parla de l'avenir Il fut proposé par Portaels, et accepté par nous avec reconnaissance, qu'aussitôt que l'ambulance serait évacuée André serait transporté à Bruxelles dans la maison de notre ami.

Le colonel Prisse, que j'avais mis au courant de ma situation particulière, ne se montra pas moins serviable. Il m'offrit de faire une démarche auprès du ministre de Prusse à Bruxelles, qui aurait certainement le droit et le moyen de modifier le pacte de captivité consenti par moi. Rien ne serait, selon le colonel, plus facile à obtenir, et je pourrais alors venir habiter chez Portaels avec mon frère. Il me suffirait de prendre l'engagement de ne pas servir contre l'Allemagne pendant toute la durée de la guerre.

Je me récriai : « Comment pourrais-je consentir à m'engager à ne pas me battre contre les Allemands pendant toute la durée de la guerre, quand je me suis précisément engagé pour me battre contre eux tant que la guerre durera? D'ailleurs, ce n'est pas au moment où mon frère va être confié aux soins de notre ami Portaels, que l'inquiétude pourrait me retenir à son chevet. La

France est blessée, elle aussi, et je n'ai pas le droit de renoncer à la secourir ? Non! mon cher colonel, je tiendrai ma parole dans le sens et dans les termes précis où je l'ai donnée. J'ai promis de venir me constituer prisonnier à Berlin, je me rendrai donc à Berlin. Je n'ai rien promis, je ne peux, ni ne veux, ni ne dois rien promettre de plus. Je vous confierai même, qu'une fois que je me serai présenté là où m'enverra le Kriegsministerium, je me considérerai comme absolument délié de tout serment. Mon unique but sera alors de m'échapper pour revenir en France et rentrer en campagne.

— Que voulez-vous qu'on dise à cela? dit le colonel en se tournant vers Portaels.

— Au point de vue où il se place, mon ami Paul a grand raison, mais...

— Pas de mais, ami Portaels.

— Non, pas de mais! répéta mon frère et quand je serai guéri...

— Dites-moi, interrompit le colonel, il y a toujours une chose que vous n'avez aucun motif pour refuser. Le transport d'André, de Givonne à Bruxelles, va être pour lui une très grosse épreuve. Au lieu de vous diriger tout droit en Prusse au sortir de l'ambulance, laissez-moi obtenir pour vous un sursis

de quelques jours et l'autorisation d'accompagner votre frère jusqu'à son nouveau domicile. Vous irez tout aussi bien à Berlin de Bruxelles que de Sedan.

— Ah! pour ça! oui! répondit André en même temps que moi. »

La perspective faisait plus que nous plaire, elle nous enchantait.

Je demandai à nos amis la permission de faire tout de suite part aux nôtres de ces nouvelles nouvelles; quant aux anciennes, André tout ragaillardi me pria de les lui laisser communiquer en personne. Je n'eus garde de m'y opposer. Portaels et moi l'installâmes de notre mieux, et d'une main lente, mais ferme, frère Dé écrivit un billet d'une dizaine de lignes, dans lequel il faisait l'aveu de sa blessure, jurant ses grands dieux qu'il n'en était ni mort ni moribond. Jean Portaels contresigna ce bulletin de santé plus que rassurant, au bas duquel le colonel Prisse ajouta quelques mots élogieux pour les deux zouaves. On cacheta les lettres, on échangea de cordiales accolades et après être allés serrer la main de Jean David, mes chers visiteurs se remirent en route pour Bruxelles. Ils nous laissaient au cœur beaucoup de joie, beaucoup d'espérance et encore plus de gratitude.



LIVRE VI

DE BRUXELLES A BRESLAU PAR BERLIN

Évacuation de l'ambulance. — L'hôpital de Bouillon. — Le colonel Charmet. — Mon au revoir au médecin en chef. — Lecture de journaux. — Renouveau d'espoir. — Transport d'André à Bruxelles. — Je l'y accompagne. — Le prince et la princesse Orloff. — Une lettre de ma mère. — Le bouquet de roses. — Chez Jean Portaels. — Attente et arrivée de ma sœur aînée et de la sœur de ma mère. — Départ pour Berlin. — Arrivée à Breslau. — Internement et emprisonnement.

I

L'ordre d'évacuer l'ambulance arriva le 12 septembre. Le premier convoi, qui ne transportait que les plus grièvement blessés, fut dirigé sur Bouillon, ancienne capitale du fief des Turenne, devenu un chef-lieu de canton du Luxembourg belge.

André faisait partie de ce premier convoi.

Deux jours avant, le docteur Castaing avait retiré de la cicatrice l'épingle d'argent, qui avait servi à réunir les deux lèvres de la plaie. L'habileté et les précautions du chirurgien n'avaient pu faire que l'opération ne déchirât un peu les tissus. Les petites ouvertures de l'entrée et de la sortie de l'épingle s'étaient enflammées. Une forte fièvre avait reparu.

Le docteur Castaing veilla de son mieux à l'installation de son malade sur la charrette à moitié disloquée, qui devait lui servir de civière roulante. Mais le colonel Prisse avait eu raison : le voyage de Givonne à Bouillon fut une grosse épreuve.

Pour la première fois depuis sa blessure, André se lamentait. Bien plus que ses plaintes, ses traits tirés, ses yeux creusés et son pâle visage indiquaient une affreuse souffrance. Ce ne fut que grâce à la vaillance de sa volonté, invoquée par moi tout le long de la route, que le trajet s'acheva sans syncope.

Arrivé au gîte de repos, qui était l'hospice municipal de la ville de Bouillon, mon pauvre petit supplicié fut transporté dans une grande salle toute lumineuse, et installé dans

un bon lit blanc. La transfiguration fut immédiate. Avec une joie d'enfant, il touchait, il caressait presque ses draps de toile, si différents des paquets de laine grasse, sur lesquels il était resté étendu depuis dix jours.

Le même sentiment de bien-être physique rayonnait sur tous les visages et éclatait dans les exclamations de tous les blessés. Les plus mal en point ne pouvaient se retenir de s'extasier. Les « Ah! qu'on est mieux! » ou même « Ah! qu'on est bien! » prononcés à demi-voix, résonnaient d'un bout à l'autre du dortoir, comme un gazouillis d'oiseaux à une réapparition du soleil après la tempête. Et les blessés qui se trouvaient là étaient à peine des convalescents. Les autorités allemandes n'avaient laissé conduire en Belgique, que ceux-là seulement qui étaient pour longtemps hors de combat; les autres avaient été emmenés prisonniers.

Le docteur Castaing vint, fort aimablement, visiter son malade à l'hôpital; il examina la cicatrice, fit un dernier pansement, et après avoir recommandé André aux bons soins, déjà très bons, de son confrère belge, il nous fit ses adieux. Nous avions échangé nos adresses, et nous nous étions donné rendez-vous « après la guerre ».

« S'il plaît à Dieu », avait dit André. Mais s'il plut en effet à Dieu de nous laisser tous trois vivants, les exigences de la vie militaire, les garnisons lointaines, des courants d'existence fort différents ont fait que, tout en n'ayant jamais oublié notre cher médecin, nous ne l'avons jamais revu. Je lui ai, plus d'une fois, envoyé ma carte à l'occasion de ses diverses promotions; j'ai même, spontanément, essayé d'être utile un jour d'examen à l'un de ses neveux, alors étudiant, aujourd'hui médecin militaire, dont le nom avait attiré mon attention et dont la valeur personnelle fit beaucoup plus pour lui que ma recommandation. Mais si nos chaleureux « au revoir » ne furent jamais suivis d'aucune rencontre, il n'en fut pas de même de ce « chien de Cabasse ».

A lui aussi, pendant cette même journée et dans cette même petite ville de la frontière belge, j'avais dit un au revoir non moins chaleureux, mais d'une chaleur toute différente. Le méchant bonhomme, qui ne m'avait plus adressé la parole depuis son « Fichez-moi le camp ! » se rencontra, face à face avec moi, au moment où il allait entrer dans la maison du bourgmestre de Bouillon. J'en sortais moi-même, ayant été muni d'une

carte de présentation par le colonel Prisse.

Soit que l'endroit de la rencontre eût fait comprendre à Cabasse l'utilité d'améliorer un peu nos relations, soit qu'un tardif accès de remords l'eût pris d'avoir si mal agi avec un soldat français, il s'avança vers moi d'un air presque aimable.

« Eh bien! monsieur l'enrôlé volontaire, vous voilà en Belgique! » et il ajouta, inconscient de l'injure qu'il me faisait : « Vous voilà libre, et si vous tenez tant que ça à aller vous battre, ça ne dépend que de vous, vous n'avez... »

Je l'arrêtai d'un geste, j'assurai ma pensée et ma voix dont je craignais de n'être pas maître, et je lui répondis sans violence : « Monsieur le major, je suis encore soldat, ce qui ne me permet pas de vous dire tout ce que je pense de votre conduite vis-à-vis de moi. Je ne désespère pas de pouvoir le faire un jour. En attendant et jusqu'à ce jour-là, je n'accepte pas plus vos conseils pour moi, que je n'aurais accepté vos soins pour mon frère. C'est vous qui m'avez livré aux Prussiens, c'est vous qui êtes cause que j'ai pris l'engagement d'honneur de me rendre prisonnier en Allemagne. Ce n'est pas vous, qui pouvez vous permettre d'apprécier ce qui me

reste à faire. Au revoir, monsieur le major. »

Pris de rage, le mauvais mâtin commençait à aboyer, lorsque je lui montrai du doigt, à l'une des fenêtres ouvertes du rez-de-chaussée, le bourgmestre qui s'était avancé, attiré par le bruit.

« Si vous voulez que je raconte notre histoire à cet étranger, vous n'avez qu'à continuer », lui dis-je à demi-voix.

Cabasse comprit et ne continua point. Il me lança pourtant, lui aussi, un menaçant au revoir. Ce souhait mutuel ne devait se réaliser qu'un an après.

II

En quittant la villa du bourgmestre, je me mis à la recherche du colonel Charmet, commandant de la place, pour lequel le colonel Prisse m'avait également remis un mot de présentation et auquel il avait adressé, la veille, une lettre spéciale à mon sujet.

Le colonel Charmet, que je retrouvai plus tard général, était alors un vigoureux officier aux guides, trapu et râblé comme un poney.

De sa grosse moustache d'un blond grisonnant, sortait une voix chaude comme était son sang, comme était son âme. J'avais eu beaucoup de peine à retrouver sa trace. En selle depuis le point du jour, galopant sans cesse entre la frontière et l'ambulance, veillant à tout, veillant sur tous, cette sœur de charité à cheval transportait sa bienfaisance, toujours efficace, sur tous les points où il était nécessaire soit de mettre de l'ordre, soit de distribuer des secours. Très au courant de son affaire et d'un tact parfait, il sut prévenir ou régler tous les conflits sans cesse renaissants dans le pêle-mêle de ce défilé de blessés français et de blessés allemands. Sa présence d'esprit égalait sa présence de cœur. Dès mes premiers mots, il se rappela la lettre de son ami Prisse : « Oui, je sais, vous voulez partir avec votre frère demain matin. C'est convenu, les ordres sont donnés pour cela. Bonne santé pour lui et bonne route pour vous. »

Il me tendit sa large main, j'y mis la mienne qu'il me rendit au bout d'un instant à demi broyée, en me répétant avec une insistance significative : « Bonne route, n'est-ce pas? bonne route! »

Non moins content de ma rapide entente

avec le colonel Charmet que de ma petite explication avec le docteur Cabasse, je me hâtai d'aller retrouver André dans son beau lit blanc. Il y dormait du sommeil du juste, du juste blessé pour sa cause, sommeil le plus profond et le meilleur que l'homme puisse connaître.

J'avais fini par découvrir chez un libraire de la ville un paquet de journaux belges du matin, et quelques journaux français de la huitaine.

Installé au chevet d'André, je m'absorbai dans la lecture de toutes ces feuilles pleines de détails encore ignorés.

La mutinerie militaire dans les rues de Sedan; les diverses phases de la bataille; l'histoire de la douloureuse capitulation; le drapeau blanc hissé par l'ordre de l'Empereur, baissé par l'ordre de Wimpfen et rétabli de nouveau après l'inutile mais héroïque tentative de sortie faite par une poignée d'officiers et de soldats; puis la révolte de Paris; l'indignation de la France; la proclamation de la République; l'organisation du gouvernement de la Défense nationale, titre qui attestait, à lui seul, que la Nation allait se défendre encore : tout cela défilait devant moi en une

succession de visions captivantes et terribles. Venaient ensuite les ardentes déclarations du nouveau gouvernement, visiblement inspirées sinon dictées par Gambetta; l'habile circulaire diplomatique de Jules Favre; les ordres du jour plus littéraires que militaires du verbeux Trochu et aussi l'inutile et dérisoire appel des socialistes français aux socialistes allemands. Avec les derniers articles, j'assistai à l'arrivée à Paris de la garde mobile de France; aux pèlerinages patriotiques à la statue de Strasbourg; aux enrôlements volontaires sur le Pont-Neuf; à l'affluence des patriotes apportant leur obole pour les achats d'armes et de canons...

C'était l'énergie retrouvée, c'était l'enthousiasme revenu, la confiance renaissante, le patriotisme ressuscité, j'aurais même pu croire que c'était la France sauvée, sans les brèves dépêches officielles qui, en tête de toutes ces pages consolantes, indiquaient l'itinéraire de l'ennemi et me faisaient voir, planant toujours et s'étendant de plus en plus sur le sol ensanglanté de la Patrie, les gigantesques ailes noires du vautour prussien.

Quand André se réveilla, il me demanda pourquoi ces larmes?

« D'espérance et de deuil, lui répondis-je; tout va mal, mais tout ira mieux. »

III

Le lendemain à la première heure, un compartiment de troisième classe dont la banquette avait été transformée en lit de camp, nous emportait tous deux vers Bruxelles.

Je m'étais assis par terre à côté d'André, sa main dans ma main et l'étayant de mon épaule pour l'empêcher de tomber. Les trépidations du train lui firent un peu péniblement sentir de temps à autre les déchirures de sa cicatrice mais, somme toute, le voyage s'accomplit sans trop de souffrances pour lui, ni d'angoisses pour moi.

Le bon Portaels nous attendait au débarcadère.

Il était accompagné de son beau-frère, le docteur Van Gilse, qui allait être le nouveau médecin d'André, de notre déjà vieil ami, le colonel Prisse et d'une amie future, Mme la princesse Orloff. Elle nous apportait une lettre de ma mère.

Le prince Orloff, que je devais retrouver l'année suivante ambassadeur de Russie en France, représentait alors S. M. Alexandre II auprès du roi des Belges. C'était dans son courrier diplomatique et sous une enveloppe au nom de la princesse, que nous parvenait la lettre maternelle.

L'idée était de Portaels qui savait quelles difficultés éprouvaient déjà les emmurés de Paris, à faire passer de leurs nouvelles hors des murs; mais la faveur était aussi bien due au prince qu'à la princesse. L'une avait agi par pitié humaine, l'autre par commisération personnelle, tous deux peut-être par sympathie française.

Officier avant d'être diplomate, le prince Orloff avait, comme André et plus douloureusement qu'André, versé son sang pour sa patrie.

Tous les Parisiens se rappellent le bracelet de cuir noir qui soutenait son poignet fracassé, et le bandeau à la Jean Ziska qui recouvrait sa paupière effroyablement meurtrie.

Le chevaleresque blessé de la guerre de Crimée avait plus fait que de ne pas garder rancune à notre nation; il en était devenu et il en resta constamment l'ami fidèle et sûr.

Que de preuves il en a données jusqu'à sa mort!

Il n'est pas de bons Français qui puissent méconnaître que, lors du guet-apens prussien de 1875, ce fut le prince Orloff à Paris, presque autant que le prince Gortschakoff à Pétersbourg, qui conseilla et obtint la décisive et tutélaire intervention du tzar Alexandre II.

Et moi-même, comment pourrais-je jamais oublier, non pas ses services et son accueil à Bruxelles dont je ne m'exagère ni la portée ni l'importance, mais le conseil significatif qu'il m'a donné dans les dernières semaines de l'année 1871!

A peine et assez mal remis de ma blessure au coude, je n'en avais pas moins arraché à mon docteur la permission de sortir pour aller saluer le nouvel ambassadeur de Russie récemment installé en son hôtel de la rue de Grenelle.

Je portais encore le bras en écharpe et j'étais loin d'avoir retrouvé ce qu'un corps jeune et sain, retrouve toujours avec le temps : la vigueur et le sang perdus.

Bien que je me fusse mis en grande tenue, je me rendais parfaitement compte que mon aspect était plutôt maladif que

martial. En eussé-je douté qu'une des premières questions du prince m'eût enlevé cette illusion.

Après divers propos de pure courtoisie sur mes faits et gestes depuis Bruxelles, l'ambassadeur me demanda avec intérêt si je n'allais pas être obligé de quitter l'armée.

Je protestai vivement que telle n'était pas mon intention, que je reprendrais mon service sitôt que ma blessure serait fermée, avant même qu'elle le fût, s'il le fallait. Ma place et mon devoir étaient sous les drapeaux.

J'ajoutai que mon frère André, complètement rétabli, partageait mes sentiments et qu'il n'était rentré au collège finir ses mathématiques que dans l'unique but de devenir officier d'artillerie.

« Et comme vous avez raison ! s'écria vivement le prince, oui, restez dans l'armée, restez-y tous deux! Car, voyez-vous, tout n'est pas dit. »

Il se leva, alla à sa bibliothèque, y prit deux volumes et un atlas : « Ce sont les œuvres d'un de vos meilleurs écrivains militaires, le général Lallemand. Ce livre a été le bréviaire de ma jeunesse. Emportez-le et étudiez-le en souvenir de moi. »

L'ambassadeur ne m'expliqua pas plus

clairement en quoi et pourquoi tout n'était pas dit, mais je n'eus pas besoin de le lui demander pour le comprendre.

Hélas ! ni lui, ni moi ne pouvions prévoir quelle longue suite de querelles intestines et d'expéditions lointaines allaient peu à peu anémier la France et paralyser la République !

Le message parisien, que la princesse Orloff avait eu l'exquise bonne grâce de venir nous remettre elle-même sur le quai de la gare, était daté du 14 septembre au soir. Nous le recevions le 15 septembre au matin. Jamais nouvelles aussi fraîches des nôtres n'étaient encore parvenues jusqu'à nous.

Il me semblait que cette écriture tremblée, si récemment tracée par notre mère, me mettait en contact direct avec elle.

Le regard de ses yeux, le toucher de sa main, le souffle de son haleine avaient passé hier même sur ce papier. Cette lettre était une accolade à travers l'espace. Qui sait même si les baisers qu'elle nous apportait, n'y avaient pas été réellement déposés. Je portai instinctivement à mes lèvres la chère missive tandis que je remontais en hâte dans le wagon, la lire à mon frère.

Le début le concernait d'ailleurs bien plus que moi.

C'était tout à la fois un cantique d'actions de grâces, un psaume de désolation, un hymne d'espoir. Peu ou pas de nouvelles politiques comme si notre mère se fût fait scrupule de violer la neutralité de qui lui faisait confiance.

Il n'était pourtant pas impossible de lire entre les lignes que le cercle de fer de l'investissement n'avait ni serré les cœurs ni écrasé les énergies des Parisiens.

Rassurés sur le sort de leurs deux fils dont l'un n'avait plus qu'à patienter pour être guéri, et dont l'autre aurait, croyaient-ils, sa captivité pour abri, mon père et ma mère renonçaient à la joie de venir nous embrasser dans la crainte de ne plus pouvoir rentrer dans leur ville déjà cernée. Eux aussi, entendaient rester à leur poste, eux aussi, voulaient leur part de famine et de bombardement.

Leur seule inquiétude était pour ma sœur aînée qui habitait également Paris. Ses forces toujours chancelantes étaient de plus très ébranlées par la naissance et par la nourriture de son second enfant. Elle n'eût pas supporté sans maladie les épreuves du

siège. Les supplications de toute la famille l'avaient décidée à un exode qui l'affligeait, mais les soins à donner à André avaient servi de prétexte à ceux qui avaient à cœur qu'elle allât se soigner elle-même. Ma mère avait en outre obtenu de la tendresse et du dévouement de ma tante Guiard, qu'elle accompagnerait sa nièce malade et viendrait aussi soigner son neveu blessé.

La lettre se terminait en nous annonçant cette arrivée avant trois jours.

Pendant cette lecture le flot des voyageurs s'était écoulé. Le docteur Van Gilse fit transporter André dans une voiture d'ambulance où Portaels et lui montèrent avec nous et qui nous conduisit tous quatre jusqu'à la maison hospitalière de notre ami.

A la descente du train, et lorsque les brancardiers avaient passé devant elle, la princesse Orloff s'était avancée vers le blessé, et avait déposé sur sa poitrine un superbe bouquet de roses : « C'est pour remplacer celles de Givonne ! » avait-elle dit en s'éloignant.

Portaels avait, paraît-il, remarqué le bouquet placé par moi au chevet de mon malade

et avait fait part de cette remarque à son amie.

« Eh bien ! vieux Dé, lui dis-je, quand nous fûmes en route, tu vois que je n'ai pas si mal fait de t'acheter mes roses, te voilà fleuri par une princesse. » Vieux Dé sourit de ses lèvres pâles, sans parler pourtant ; le voyage ne l'avait pas trop fait souffrir, mais il l'avait tout à fait épuisé.

Un autre lit blanc l'attendait dans une chambre autrement riante et calme que la salle commune de l'hospice de Bouillon.

L'hôtel, qu'occupait alors Portaels, était situé au milieu de la rue Royale. C'était une vieille maison d'autrefois spécialement bâtie pour un artiste. Portaels en avait hérité du peintre Navez, son beau-père.

L'excellent homme avait, bien entendu, cédé à André la meilleure chambre, la sienne, et s'était relégué, lui, dans un modeste cabinet attenant à son atelier. J'aurais été confus de tant de bonté si je n'en avais été encore plus reconnaissant : « Quel ami tu fais ! mon cher Portaels et quel cœur tu as ! »

Je lui répétais constamment cette antienne. De sa voix gutturale et chaude aux intonations chargées de circonflexes il me répondit :

« Tu ne sais donc pas, Paul, qu'il n'y a rien d'amusant au monde comme d'être bon, il n'y a que les imbéciles qui ne soient pas bons. »

Le cher artiste paraphrasait, là, sans s'en douter, le beau mot de sainte Thérèse : « Je plains les méchants, ils n'aiment pas ! » Et ma foi ! en la circonstance, la paraphrase me parut aussi touchante que la phrase.

IV

Frère Dé remis en de pareilles mains, il ne me restait plus qu'à me diriger sur Berlin.

J'avais hâte de reprendre la liberté de mes actes par la libération de ma parole.

Ni Prisse, ni Portaels ne purent me décider à profiter du permis de séjour qui m'avait été octroyé pour une semaine, non pas même à attendre trois jours de plus les deux chères femmes et leurs charmants enfants que j'aurais eu pourtant grand bonheur à revoir les uns et les autres.

Mon projet était de repartir le soir même. Les camarades se battaient là-bas, et je n'avais déjà que trop dépensé de mon temps

sans faire tout ce que j'avais à faire pour retourner au devoir.

Mes deux amis, résignés, avaient fini par renoncer à me convaincre.

Ce furent la baronne Prisse et surtout la princesse Orloff qui triomphèrent de ma résistance.

L'une me railla, assez inutilement tout d'abord, sur mon stoïcisme par trop soldatesque et sur l'importance peut-être exagérée que j'attachais à ma rentrée dans l'armée française. Je fus à peine plus sensible au reproche qu'elle m'adressa de manquer à toutes les lois de la chevalerie, en me faisant si longtemps prier par de belles dames.

Mais, lorsque l'autre belle dame me demanda si je ne croyais pas que mon départ, en de telles conditions, affligerait profondément et blesserait dans l'âme celles dont je me refusais à attendre l'arrivée, je compris que ce n'était pas moi seul que je sacrifiais. La tendresse l'emporta sur la volonté, le devoir envers la famille sur les devoirs envers la Nation, et je cédai.

Pendant ces trois jours de halte, j'aurais presque honte de le dire, si je n'acquittais là une dette de reconnaissance, je fus accueilli et fêté par les amis de Portaels avec autant de

cordialité que je l'aurais pu être en pleine France et par des Français. Ce ne fut pas seulement dans l'hôtel princier des Orloff et à l'amical foyer du colonel et de la baronne Prisse que nous furent prodiguées de touchantes attentions ; il y eut comme une mode de s'intéresser à nous, de nous venir voir ou de m'attirer.

Peu s'en fallut que, comme les zouaves, les Belges ne nous appelassent, eux aussi « les fils à la mère ». Ces sympathiques démonstrations avaient en elles, je m'en rends bien compte, quelque chose de très impersonnel et de bien au-dessus de nous. Dans ces mains tendues vers deux soldats français, il y avait comme un geste d'amitié pour la France vaincue. Les patriotes les plus ombrageux n'attribuaient plus qu'à une perfidie de M. de Bismarck le fâcheux traité Benedetti dont l'existence avait été si habilement révélée, par le chancelier de fer, la veille de la guerre et dont le texte avait été si maladroitement écrit, sous sa dictée, par la plume de notre ambassadeur trop confiant.

C'est à ce premier passage à Bruxelles, que je dois d'avoir été présenté au sage et subtil homme d'État que fut le baron Van Prat, et avec lui à son neveu, le distingué

comte Devaux, ainsi qu'à l'érudit magistrat, M. le procureur royal Van Brukaert. J'y connus également le général Marchal commandant de la garde civique, le peintre Gallait, le célèbre compositeur et très savant critique musical Gevaërt, le jeune avocat et futur ministre Van den Perenboom et aussi le fin bourgmestre de la capitale, M. Anspach.

C'est lui qui, arrivé en retard au dîner chez le prince Orloff, nous conta, en même temps que les motifs de son inexactitude, une fine réplique du roi Léopold.

La proclamation de la République, en France, avait naturellement amené un peu d'effervescence parmi les éléments républicains bruxellois. Là, comme partout, les chefs du mouvement appartenaient à cette classe bourgeoise dont Fabre d'Eglantine disait dès 1792 : « Ces gens-là font secouer l'arbre par le peuple et ils en ramassent les fruits. »

Je ne sais plus bien au juste quelle était la réforme qui avait servi de raison ou de prétexte à un ameutement assez considérable sous les fenêtres du Palais. Le roi, impassible, regardait et écoutait cette foule à travers les vitres. Quelqu'un de son entourage, mais non pas sans doute de son intimité, lança une

phrase « sur le danger qu'il y a pour les rois à rester sourds aux cris du peuple ». Léopold II répondit sans se retourner et en indiquant du doigt l'attroupement : « Il a beaucoup de chapeaux hauts de forme, le peuple. »

Quand je parle des sympathies françaises que je voyais de mes yeux, il va sans dire que je n'en conclus pas à l'absence totale de sympathies allemandes. Celles-là ne venaient naturellement pas à notre rencontre, mais elles n'étaient déjà plus très nombreuses. A l'appréhension disparue de la réalisation du rêve de Napoléon III, avait succédé la redoutable hypothèse de quelque coup de main de M. de Bismarck. Les Belges entendent rester Belges. C'était leur préoccupation alors comme aujourd'hui, plus alors qu'aujourd'hui. La germanisation du port d'Anvers et le séparatisme latent de quelques provinces flamandes semblent avoir un peu atténué le vigoureux patriotisme d'antan.

V

Le jour de l'arrivée de mes chères Pari-

siennes et le jour de mon départ pour l'Allemagne étaient venus.

Les premières étreintes, les premières caresses, les premières causeries échangées, ce qui devait advenir advint, à ma grande tristesse et pour le plus cruel déchirement de mon cœur. Par des conseils et par des reproches, par des plaintes et par des prières, par des caresses et par des larmes, un assaut désespéré fut livré à ma volonté.

Les arguments tantôt sérieux, tantôt spécieux, souvent justes, toujours émouvants de par leur émotion, abondaient et se pressaient sur les lèvres de mes bien-aimées tentatrices : Quand il ne dépendait que de moi de ne pas partir, comment avais-je le courage d'abandonner ainsi deux femmes seules dont j'étais le protecteur désigné? Ma sœur Marie était malade, mon frère André n'était pas guéri! Qu'allais-je faire en Allemagne! Et, à supposer que mon projet d'évasion réussît, qu'irais-je faire en France? J'y arriverais trop tard. L'émeute, qui grondait sourdement dans Paris, y éclaterait d'un jour à l'autre. La résistance des braves gens contre l'étranger serait bientôt interrompue et brisée par la révolte des scélérats soldés par l'ennemi. Combien je ferais mieux de rester

paisiblement à Bruxelles! N'avais-je pas fait tout mon devoir? La condition de ne plus me battre contre l'Allemagne n'avait rien de déshonorant : plusieurs officiers, quelques généraux l'avaient acceptée. Et puis, on m'aimerait tant! On me ferait une vie si paisible et si douce! On me rendrait si aisé le travail qui m'était cher à ce demi-foyer de famille reconstitué par moi et autour de moi! J'y trouverais si bien l'atmosphère de confiance et de recueillement nécessaire aux lettres qui beaucoup plus que les armes étaient ma carrière et ma vocation.

« Oui! n'est-ce pas? c'est dit. Tu ne nous quitteras pas! Tu resteras! tu restes!

— Non! je ne reste pas! Je ne peux pas rester! Et vous ne faites que me rendre encore plus douloureux un sacrifice que rien ne peut m'empêcher d'accomplir.

— Il ne peut pas rester, reprit doucement André, jusqu'alors témoin muet de cette pénible scène. Il doit partir comme je devrai partir moi-même dès que je le pourrai. L'inacceptable condition que vous lui conseillez d'accepter s'appelle un revers, et ceux qui l'ont signé sont des lâches. »

Le débat s'arrêta court, mais il n'avait duré que trop longtemps, si longtemps que

l'heure de la séparation avait sonné. Brusquant les adieux, je suppliai ma tante et ma sœur de ne pas m'accompagner hors de la maison. Je leur laissai Portaels pour consolateur et, souhaitant prompte guérison à mon vieux Dé, je m'enfuis, sans regarder derrière moi, jusqu'à la gare où le colonel Prisse m'attendait.

Entrant tout à fait dans mes vues, et se faisant même un tantinet mon complice, l'aide de camp du roi des Belges était allé le matin même chez le ministre de Prusse, sous prétexte de lui annoncer ma mise en route, mais en réalité dans l'espoir d'obtenir de lui que Berlin me fût assigné comme lieu de captivité. La réponse n'avait été rien moins que favorable. Mais le colonel ne désespérait pourtant pas du succès final de sa démarche. Quand il me fit cette communication sur le quai de la gare, il y ajouta ce commentaire explicatif : « Berlin est une grande ville. Il y a beaucoup de monde dans les rues, beaucoup d'allants et venants et beaucoup de chemins de fer. »

Il ne devait malheureusement pas m'être donné ni d'aller et venir à Berlin, ni de profiter de la multiplicité de ses voies ferrées.

VI

L'heure de mon arrivée à Berlin était trop matinale pour me présenter sur-le-champ au ministère de la Guerre. Je me mis seulement en quête de son emplacement que je ne tardai pas à découvrir au coin de la Wilhelm et de la Leipzigerstrasse.

Au cours de mes recherches, j'avais été frappé de ce fait qui résultait peut-être d'un hasard, peut-être d'une volonté : Le Handelsministerium est placé à côté, j'allais dire à l'ombre du Kriegsministerium. Rapprochement deux fois symbolique ! La guerre ayant été toujours le commerce national de la Prusse et la prospérité commerciale de toute nation n'ayant jamais pu naître, se maintenir et croître que par la guerre.

Ce n'est pas seulement pour les usiniers et pour l'usine, pour les commerçants et pour le comptoir, c'est aussi, c'est peut-être surtout pour les ouvriers et pour l'atelier que cinq cent mille hommes de bonnes troupes pèsent d'un poids considérable dans la balance de leurs intérêts matériels.

Croit-on que ce soit par égard pour nos hommes de lettres et par admiration pour nos artistes que l'empereur Guillaume II ne nous a pas encore englobés par force dans l'union douanière qu'il rêve de nous imposer depuis quinze ans, pour le plus grand profit de ses travailleurs allemands et au plus grand dam de tous nos travailleurs français?

La vérité est que, chez nous aussi, nos relations économiques avec les autres peuples — tout comme nos relations diplomatiques — sont et seront subordonnées de tout temps à la situation plus ou moins forte de nos armées de terre et de mer.

Après m'être soigneusement enquis, auprès du concierge de l'heure d'ouverture des bureaux, je me remis à errer à l'aventure à travers les rues de la ville. Je m'y heurtais à chaque pas à quelqu'un de ces monuments de gloire élevés contre nous et dont les allégories, les héros et les inscriptions me démontraient à l'évidence, combien factice, voulue et calculée était la rancune de ces soi-disant vengeurs d'Iéna si complètement et si largement vengés depuis 1815.

Toutes ces pierres et tout ce bronze l'affirmaient bien haut; et, à leur évocation, se

dressait aussi dans ma mémoire le souvenir historique des nombreux accroissements de territoire dont l'Angleterre avait fidèlement payé son alliée lors du traité de Vienne. Peu s'en était fallu que notre Alsace et notre Lorraine n'y fussent comprises; elles furent, en tous cas, d'ores et déjà passionnément réclamées. L'opposition unanime des grandes puissances, sans en excepter l'Angleterre, empêcha seule cette autre absorption et ferma momentanément la bouche à l'appétit dévorant de cette Prusse grandissante.

L'heure qui m'avait été fixée sonna enfin.

Je pénétrai, le cœur battant, dans le bureau du Kriegsministerium spécialement chargé du service des prisonniers. Reçu par un lieutenant-colonel d'état-major qui, comme tant d'autres Allemands déjà rencontrés, comme tant d'autres que j'allais rencontrer encore, comprenait et parlait fort bien la langue française, je lui expliquai, en peu de mots, dans quelles conditions et pourquoi j'étais là.

En moins de mots encore, il me donna l'ordre de me rendre et de me présenter, dans les vingt-quatre heures, à la commandantur de Breslau, où j'aurais à me consti-

tuer prisonnier entre les mains du gouverneur militaire. Il compléta sa laconique réponse par la remise silencieuse d'un pli cacheté à l'adresse dudit gouverneur et me signifia, d'un geste, que je pouvais me retirer.

La carte d'Allemagne m'était assez connue pour qu'il me fût aisé de comprendre, sans plus de commentaires, que l'on m'expédiait là au fin fond de la Prusse.

J'eusse préféré Berlin, moins loin de France et dont le colonel Prisse m'avait énuméré les multiples avantages; encore mieux eussé-je aimé Dusseldorf, plus proche de la frontière et où se trouvaient alors tous les autres prisonniers appartenant, comme moi, au 3e régiment de zouaves. Cette deuxième désignation me paraissait en somme si naturelle, que je fus sur le point de la réclamer comme un droit.

Une sorte de pudeur m'empêcha d'épiloguer sur le plus ou moins d'agrément d'une résidence de captivité que je n'envisageais, en fait, qu'au seul point de vue de ma future évasion.

Je me retirai donc sans rien dire.

Tout en retraversant tristement les couloirs du Kriegsministerium, je me demandais à part moi si, tout à fait contre son gré et à

son insu, l'amicale démarche de l'aide de camp du roi des Belges auprès du ministre de Prusse n'avait pas attiré sur ma personne une attention mêlée de plus de méfiance que de sympathie.

Quoi qu'il en fût, résolu à tenir mon engagement jusqu'au bout, je quittai Berlin le soir même et le lendemain au matin, je gravissais le perron de la commandantur de Breslau.

Le général devant lequel je fus immédiatement conduit, se contenta de jeter un coup d'œil sur le papier que je lui remis et précisa en peu de mots ma situation. « Vous pourrez loger chez l'habitant, vous serez soumis à des appels journaliers; toutes vos lettres seront remises non cachetées au bureau de la commandantur où il en sera pris connaissance; elles ne devront contenir aucun renseignement de nature à nuire à la sûreté de l'Allemagne; vous n'aurez pas le droit de sortir de la ville; l'uniforme est obligatoire pour tous les appels; vous devez le salut à vos supérieurs de l'armée allemande; toute infraction aux ordres donnés vous rend passible des peines disciplinaires prévues par le règlement prussien; l'évasion est punie de mort. »

Tout cela m'était dit, d'une voix rude, en un français mal prononcé, mais aussi clair que correct. Bien que le ton n'invitât pas beaucoup à la réplique, la question d'uniforme me parut mériter une courte explication, et je me permis d'objecter à M. le général que je n'avais que des vêtements civils et qu'il me serait difficile de trouver, à Breslau, un tailleur en état de me confectionner une tenue de zouave.

La réponse qui me fut faite me jeta dans la plus profonde consternation.

« Ce n'est pas comme zouave que vous êtes ici, me déclara péremptoirement le général, c'est comme officier de mobiles. Vous n'avez été laissé libre à Givonne que comme prisonnier sur parole, et c'est comme prisonnier sur parole que j'ai reçu l'ordre de vous interner dans cette ville.

Pour ce qui est de la tenue, peu m'importe qu'elle soit plus ou moins réglementaire. Faites coudre des boutons de cuivre et des galons à votre veste noire, commandez-vous un pantalon d'uniforme et un képi, je n'exige pas plus. »

Je commençai à comprendre, avec effroi, que je ne me dégagerais pas aussi aisément que je me l'étais imaginé, du pacte que m'avait

réduit à conclure « ce chien de Cabasse »!

La corde, par laquelle j'avais cru ne me lier les mains que pour un moment, allait se resserrant de plus en plus, et je n'entrevoyais plus le moyen de m'en dégager, l'honneur sauf. Ce moyen, ce fut le général gouverneur lui-même qui me le procura.

Je m'étais conformé de tous points à ses prescriptions : pantalon à bandes aux jambes, veste à galons et à boutons d'or sur le dos, exactitude aux appels; salut aux Prussiens, enfin dépôt loyal de mes lettres quotidiennes aux bureaux de la commandantur...

Ah! ces lettres toutes remplies de douleur et d'angoisse patriotiques! ces lettres où je laissais déborder tout mon cœur, sans souci du tiers lecteur qui en avait la primeur, elles ont été véritablement mes lettres de grâces par cela même qu'elles furent mes lettres de cachet.

A la troisième épître qui passa sous ses yeux, M. le général Von der Linden — c'était le nom de ce Stockpreusze — me fit comparaître devant lui.

« Monsieur, me dit-il, vous avez une très mauvaise écriture, et lorsque je prends la peine de déchiffrer ce qu'il y a dessous, je

n'y découvre que des phrases désagréables pour les Prussiens. Il y a même, là dedans, des excitations à vos compatriotes, que je pourrais très bien prendre pour de véritables appels aux armes. »

Je fis remarquer, sans irrespect mais sans trop de respect non plus, à l'ombrageux général que ces lettres étaient, pour la plupart, adressées aux femmes de ma famille et que je ne voyais pas bien en quoi mes excitations pourraient jamais parvenir à les transformer en soldats.

« Il y en a aussi à votre frère, poursuivit Rhadamante.

— Il y en a aussi à mon frère, mais il est au lit grièvement blessé d'une balle dans la poitrine, et ce ne sont malheureusement pas mes appels qui pourront le remettre en marche.

— Mais vos correspondants ou vos correspondantes peuvent montrer vos lettres à des amis; ils pourraient même les faire publier.

— Aucun des miens ne fera cela. Je leur écris tout ce que je pense parce que j'ai besoin de le leur écrire; mais ce ne sont là, je vous le répète, que des lettres de famille. Je ne fais d'ailleurs qu'user de mon droit, ma

correspondance ne contenant, que je sache, rien qui soit de nature à nuire à la sécurité de l'Allemagne.

— Elles contiennent des appréciations qui m'irritent. Bref, je vous interdis de continuer à écrire sur ce ton ou, sinon, je vous enverrai réfléchir en prison. »

Il avait mis son lorgnon pour me regarder et, comme je ne sourcillais ni ne protestais, il reprit d'un ton plus haut : « En prison! entendez-vous? Vous pouvez vous en aller. »

Je m'en allai, en effet, mais non pas du tout comme j'étais venu.

Dès la première menace du général, une lueur d'espérance avait traversé mon cerveau. J'avais eu la conception très nette que ma situation de prisonnier, en prison, n'aurait plus aucun rapport avec ma situation de prisonnier sur parole. Autre chose était d'être enfermé ou interné.

Restait à savoir si les murs de la geôle, derrière lesquels on me mettrait et que je me considérais comme parfaitement en droit de franchir, étaient franchissables.

Après ce qui venait de se passer, il me parut fort aisé de m'en assurer immédiatement.

Sans perdre une minute, j'écrivis à mon

frère et ce, en caractères plus lisibles qu'à l'ordinaire, un réquisitoire en règle contre M. le gouverneur, exagérant et ridiculisant à dessein ma discussion avec lui. J'y parlais de sa barbarie et de son injustice et terminais par cette variante de l'axiome bismarckien : « La force ne primera pas le droit. »

Aussitôt écrite, je portai moi-même ma missive provocatrice aux bureaux de la commandantur.

Le résultat ne se fit pas attendre. Vingt minutes après, un planton venait me quérir et quarante minutes plus tard, j'étais enfermé dans un des cachots de la forteresse de Breslau « pour y faire vingt-quatre heures d'utiles réflexions ».

Le général ne se trompait pas. Utiles, on ne peut plus utiles et bien davantage, et tout autrement qu'il ne le supposait, furent les réflexions auxquelles je me livrai pendant ces premières vingt-quatre heures d'emprisonnement.

Ma conclusion fut qu'avec quelques précautions, certains préparatifs, un ami sûr et l'aide de Dieu, la porte de ma prison était désormais ma seule, ma véritable porte de sortie.

C'était évidemment de là que je devais partir pour que mon évasion fût loyale; et c'était là aussi que j'étais le moins surveillé et, par conséquent, le plus libre. Cette double constatation m'avait enivré de la plus joyeuse espérance. D'autant que mon ardent désir de retourner me battre pour mon pays avait encore été avivé par la publication d'une nouvelle carte de la future Allemagne qui s'étalait depuis quelques jours aux vitrines des libraires. La Bourgogne et la Franche-Comté y étaient annexées aux côtés de l' « *Elsass-Lothringen* » et sous les noms également germanisés de « *Burgund* » et de « *Freigrafschaft* ».

Malgré nos premières défaites, je ne croyais certes pas à la réalisation même partielle de ce rêve d'ogre en démence, mais je sentais combien impérieux pour tout Français était le devoir de courir aux armes pour repousser l'invasion et détourner de nous la conquête.





TABLE

LIVRE I

✝ DE PARIS A PARIS PAR METZ ✝

LIVRE II

DE PARIS AU CAMP DES ZOUAVES ✝ PAR LE CAMP DE CHALONS ✝

LIVRE III

DU CAMP DES ZOUAVES A MOUZON ✝ PAR VONCQ-SUR-AISNE ✝

LIVRE IV

DE MOUZON A SEDAN PAR BAZEILLES

LIVRE V

DE SEDAN A BRUXELLES PAR GIVONNE

LIVRE VI

DE BRUXELLES A BRESLAU PAR BERLIN



PARIS

Imprimerie PAUL DUPONT

144, rue Montmartre, 144

—

1907



